



Stanislans C. O. Lamoyski.

Anno

: 1804.



Ex Bibliotheca C. O. Lamoyski.

214

8703

9

REVOLUTIONS
D'ITALIE.

TOME TROISIÈME.

*Cet Ouvrage se trouvera, par
assortiment,*

A LYON,

Chez ROSSET, rue Merciere.

A ROUEN,

Chez LE BOUCHER, fils.

A BORDEAUX,

Chez les freres LA BOTTIERE.

A MARSEILLE,

Chez MOSSY.

A AMSTERDAM,

Chez CHANGUION.

A CAEN,

Chez LE ROY, Imprimeur du Roi.

RÉVOLUTIONS

D'ITALIE,

TRADUITES DE L'ITALIEN

DE M. DENINA,

Par M. l'Abbé JARDIN.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus
de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.

REVOLUTIONS

D'ITALIE

TRADUITS DE L'ITALIEN

DE M. D'ARNAUD

TOME PREMIER

TOME TROISIEME



0-18-0-1179 III
80-6217

CHAPITRE PREMIER.

*Vastes desseins d'Arnoul après
la mort de Charles-le-Gros.
Berenger, premier du nom, &
d'autres Princes d'Italie aspi-
rent au Trône.*

LA Lombardie & presque toutes
les autres Provinces embrâsées par
le feu des guerres civiles ; plu-
sieurs d'entr'elles ravagées par les
Hongrois ; d'autres saccagées par les
Sarrafins ; des Princes d'Allemagne
accourans pour se saisir de la Cou-
ronne d'Italie , sans pouvoir jamais
y rétablir l'ordre , ni la défendre ;
les Evêques , particulièrement celui
de Rome (1) , simoniaques , intrus ,

(1) *Quam fœdissima Ecclesiæ Romanæ
facies, cum Romæ dominarentur potentissi-
mæ ac sordidissimæ meretrices ! Quarum
arbitrio mutarentur sedes, darentur Episco-
pi, & quod auditu horrendum & infandum.*
Tome III. A

2 R E V O L U T I O N S

schismatiques , usurpateurs , & pour comble d'infamie , protégés , installés , gouvernés despotiquement par des femmes ; les Eglises au pillage & ensevelies sous leur ruine ; la discipline Ecclésiastique & Monastique entièrement négligée ; les lettres anéanties , la société redevendue sauvage : tel est le triste tableau que présente l'histoire du dixième siècle. Cependant un peu de bien nâquit de tant de maux. Ces troubles, ces discordes , ces calamités enfanterent plusieurs Républiques qui firent refleurir le commerce & les arts , qui les portèrent même hors de l'Italie , & donnerent à celle-ci une face toute nouvelle.

*est, intruderentur in sedem Petri earum Ama-
 sui Pseudo-Pontifices, qui non sunt nisi ad
 consignanda tantum tempora in Catalogo Ro-
 manorum Pontificum scripti. Baron. an. 912.
 n. 14. C'est ce qu'Odorico Rinaldi dé-
 ploie en plus d'un endroit. Mabillon, qui
 a fait également un tableau du pitoyable
 état de l'Italie, au dixième siècle, obser-
 ve » que dans les autres Provinces d'Oc-
 cident : Le Soleil de justice répandoit
 un jour plus pur & plus serein «.*

Pour mettre de l'ordre & de la suite dans les notices maigres, obscures, & souvent contradictoires, que nous ont laissé les Historiens du tems, il faudroit multiplier les dissertations, vérifier les faits, constater les choses douteuses, & concilier les narrations qui paroissent s'entre-détruire ou démentir ce nombre prodigieux de chartes & de diplomes tiré, depuis un siècle, des archives de tant d'Eglises, de Monastères & de Familles nobles; mais cette marche fatigueroit peut-être la plupart des lecteurs; ainsi nous nous dispenserons de relever, à chaque pas, les fables que les Ecrivains des siècles barbares, & les Compilateurs des seizième & dix-septième ont adoptées; & nous suivrons, autant que le plan de cet ouvrage pourra le permettre, les Critiques assez uniformes de Muratori, célèbre Annaliste d'Italie, de Sassi, Glossateur de Sigonius, & du Fiorentini, Auteur des Mémoires sur la Comtesse Mathilde, ouvrage travaillé & très-exact, qui a servi de guide à tous ceux qui ont écrit, de

4 R E V O L U T I O N S

nos jours , sur les antiquités Italiennes du moyen âge. Ces trois Auteurs s'accordent assez généralement pour admettre & rejeter les faits que présente l'histoire confuse de ces tems barbares.

Outre le bâtard de Charles-le-Gros , il existoit, à la mort de ce Prince, deux descendants mâles de Charlemagne : Charles-le-Simple , Fils de Louis le Begue , & Arnoul , bâtard de Carloman , Roi d'Italie & de Baviere. Charles-le-Simple, que sa jeunesse avoit déjà fait exclure de la succession paternelle , lorsque Charles-le-Gros fut appelé au Trône de France , se vit encor préférer , après le décès de cet Empereur , le Comte Eudes ou Odon , Frere du Duc Robert II. tige de la troisième race des Rois de France , actuellement regnante. Mais Arnoul , dans la vigueur de l'âge , & Souverain de la Carinthie , sous le nom de Duc , n'avoit garde de laisser échapper cette portion de l'Empire François , sur laquelle il paroissoit avoir, particulièrement, des droits. Il prit les armes , & se fit reconnoître,

sur le champ, Roi de toute la Germanie. Il ne s'en tint pas là, & portant ses vues jusques sur la France & l'Italie, il résolut de faire ses derniers efforts pour ajoûter ces Provinces à son Domaine. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer comment il échoua dans ses entreprises contre la France. En Italie, même, Arnoul trouva d'abord tout disposé contre lui. Il s'en falloit bien que les Seigneurs Italiens voulussent d'un Souverain étranger, Allemand & bâtard. Peu contents de rester les maîtres dans leur propre pays, ils prétendirent encor s'emparer des États & des Royaumes situés au-delà des Alpes. Outre les Princes Lombards de Benevent, qui auroient pu, sans contredit, envahir le Trône plus aisément qu'aucun autre Seigneur d'Italie, si les affaires de ce Duché n'eussent été pour lors absolument délabrées; trois Ducs ou Marquis jouoient, à cette époque, un très-grand rôle. Berenger, Duc de Frioul, Guy de Spolette, & Adelbert, Marquis de Toscane, avoient une supériorité mar-

6 R E V O L U T I O N S

quée, tant par l'étendue de leurs Etats, que par le tems considérable depuis lequel leur famille les possédoient, de pere en fils, à titre de Principautés. Les deux premiers étoient François d'origine, & Berenger se trouvoit, d'ailleurs, proche parent de la Famille Royale, étant né de Gisile, fille de Louis le Débonaire, mariée à Heberard, Duc de Frioul. Ce qui se passoit en France, servoit à leur ambition d'aiguillon & de modele. Ils comptoient pouvoir tout ofer, en voyant plusieurs Barons de ce Royaume devenus Souverains, affectant le titre de Roi dans les Provinces dont ils n'étoient auparavant que simples Gouverneurs, & l'un d'eux enfin placé sur le trône au préjudice du Successeur légitime. La France bouleversée par tant d'innovations, leur paroissoit une proie inmanquable. Pour Adelbert, il se contenta de rester maître de la Toscane & de favoriser les Ducs de Frioul & de Spolete dans les efforts qu'ils alloient faire pour empêcher que le Royaume d'Italie ne retombât sous le joug

des Etrangers. Guy , & Berenger appellé Berlinghier par les Chronistes Toscans , firent un accord entr'eux , par lequel il fut arrêté que celui-ci seroit créé Roi d'Italie , & que l'autre s'en iroit prendre possession de la Couronne de France , qui lui étoit offerte par la faction ennemie du Comte Eudes. C'est ainsi que Berenger commença son règne , très-long à la vérité , mais si fort orageux , qu'il n'en put goûter les douceurs que pendant quelques courts intervalles. Il étoit à peine délivré d'un Concurrent , par le départ du Duc de Spolete , qu'il fallut songer à se défendre d'un adversaire beaucoup plus redoutable , prêt à lui tomber sur les bras. Arnoul , Roi de Germanie , qui n'eut pas , à beaucoup près , tout le succès dont il s'étoit flatté , mais qui ne laissa pas de retirer quelques avantages de son entreprise sur la France , prit le parti de se rabattre sur l'Italie. Il venoit , à la tête d'une Armée nombreuse , se mettre en possession d'un Royaume qu'il croyoit lui appartenir incontestable-

8 R E V O L U T I O N S

ment. Berenger , craignant de ne pouvoir résister aux Allemands , ayant peut-être quelques soupçons du prochain retour de Guy , & ne voulant pas , à tout événement , se trouver entre deux ennemis , imagina d'aller se présenter au Germanique , de lui rendre une espèce d'hommage , & de le reconnoître pour Souverain. L'expédient lui réussit. Arnoul lui accorda la paix , & reprît la route d'Allemagne. Cependant Guy n'éprouvoit que trop combien ses espérances étoient vaines , & avec quelle imprudence il avoit quitté l'Italie , où il possédoit du moins quelques Etats , sur la soumission desquels il pouvoit compter, pour s'en aller chercher un Royaume dans un pays éloigné , & chez des peuples qu'il ne falloit point croire si disposés à passer sous le joug d'un Italien. Il ne fut accueilli ni en France , ni dans la Lorraine qu'il avoit principalement en vue. Non seulement Guy trouva partout la faction contraire à celle qui l'avoit appelé , fort en état de lui résister , mais , le ton gauche &

ignoble de ce nouveau Prétendant ayant frappé, au premier coup d'œil, une Nation, dont le caractère distinctif fut toujours d'être élégante & maniérée, l'affection qu'on lui avoit témoignée avant de le connoître, ne soutint pas cette épreuve; dès qu'il eut paru, on le trouva ridicule & méprisable. Guy fut donc contraint de repasser les Alpes: & ne pouvant supporter l'idée d'être réduit au Gouvernement d'un seul Duché, encor moins de vivre en particulier & en sujet, après s'être vu sur le point de jouir d'un Etat aussi vaste & d'une si belle Couronne, il résolut, au mépris du Traité, d'attaquer Berenger, & de lui ravir le sceptre d'Italie. Il fut battu dans la première journée, & les négociations qui furent entamées à la suite de cette première action, n'eurent aucun effet. Ayant donc rétabli son Armée, au moyen de la jonction de quelques Bataillons François, & peut-être aussi de quelques Capitaines ou Vassaux de Bérenger, Guy livra une seconde bataille, dans laquelle il vainquit & tailla ses enne-

mis en pièces. Berenger se retira, précipitamment, dans son ancien Duché de Frioul, fortifia Vérone, & s'y mit en état d'attendre l'occasion de recouvrer les Etats qu'il avoit perdus.

Guy, ayant fait son entrée dans Pavie, regardée toujours comme la Capitale du Royaume, y convoqua tous les Evêques de la Province, ainsi que ceux des autres parties de l'Italie qui, par un retour sincère ou par la crainte de sa puissance, jugerent à propos de s'y rendre. Les Prélats assemblés solennellement & en forme de Synode, élurent Guy pour leur Souverain & pour leur Roi. Les actes de ce Synode, tenu à Pavie, ont été conservés fort longtemps dans le Monastere de S. Colomban de Bobbio, & enfin publiés par Muratori dans son admirable recueil des affaires d'Italie (1). Ce monument n'est pas considérable; mais il ne laisse pas d'être fort précieux & très-propre, surtout, à con-

(1) *Rerum Italicarum Scriptores*. Tom; 2. post paginam 416.

vaincre ceux qui ne peuvent souffrir aucune autorité spirituelle, que, dans les siècles les plus barbares, & à l'époque du plus grand relâchement de la discipline Ecclésiastique, le pouvoir des Evêques tournoit communément au soulagement des petits & des foibles, & au maintien de la Justice si rarement respectée des Grands. Je parcourrai d'autant plus volontiers les actes de ce Synode, qu'ils serviront, en même tems, à faire voir comment l'autorité des Rois d'Italie fut limitée par les Evêques, & sur quel fondement ils se crurent en droit & même obligés de procéder à l'élection d'un autre Souverain, du vivant & du regne de Berenger. Dans les six premiers chapitres on donne pour condition nécessaire & pour base de l'élection qu'on va faire d'un Roi, l'obligation que celui-ci contracte de conserver, à l'Eglise Romaine, ses Immunités & ses Domaines, de protéger les droits des Evêques, de ne jamais les inquiéter ni les troubler dans l'exercice de leurs fonctions & de la juridiction coactive envers les vio-

lateurs des loix divines. Dans les quatre suivans , il est établi & décerné que les Plébéiens, & généralement tous les enfans de l'Eglise, seront maintenus dans la liberté de vivre sous leurs propres loix (1) ; que l'on n'emploiera aucune violence , pour exiger d'eux au-delà de ce qui sera légitimement imposé ; & l'on menace de l'excommunication les Comtes ou Gouverneurs des Cirés , qui opprimeront les sujets , qui favoriseront ou ne puniront pas les auteurs de ces sortes d'injustices & de violences. Il est de plus statué que les *Palatins* ou Courtisans se contenteront de leurs appointemens ; que les Barons du Royaume payeront à juste prix tout ce qui leur sera nécessaire pour se transporter d'un lieu à l'autre, & se rendre à ces assemblées judiciaires appelées *Placiti* ou *Malli* ; enfin, qu'ils ne feront plus en droit d'enlever tout

(1) *Plebei homines & universi Ecclesiae filii suis utantur legibus ex parte publica.* Synod. Ticin. c. 7, ubi supra.

ce qui leur convient dans les Villes & Bourgades situées sur leur passage. On fit même de très - sévères défenses aux gens de guerre tirés de l'Etranger (de France, probablement, ou d'Allemagne), de piller & voler les Nationaux comme ils avoient coutume de le faire. Même défenses furent faites à tous ceux qui souoyoient ou commandoient ces troupes étrangères. En conséquence, & sur la promesse que faisoit Guy d'observer tous ces articles & de protéger l'Eglise, les Pères le déclarent élu Roi, nonobstant, ajoûtent-ils, pour que les raisons & les motifs qu'ils avoient de procéder à cette élection fussent énoncés dans le même acte, nonobstant l'obéissance promise, involontairement & par menaces, à ceux qui nous auroient entraînés dans leur parti par surprise & par artifices: ce qui désignoit clairement l'élection de Berenger. »

» Par toutes ces considérations, conclut le Concile, nous avons choisi si Guy pour le gouvernement du Royaume, nous nous sommes irrévocablement attachés à sa personne.

Ibid. c. 106

Ibid. c. 113
12 & 13.

14 R E V O L U T I O N S

» ne & l'avons déclaré, d'un com-
 » mun consentement, Souverain très-
 » pieux & Roi très - excellent ».

Quoique le Pape Etienne V. n'eût pas assisté à ce Concile, il ne laissa pas d'adhérer aux Evêques de la Lombardie & d'approuver l'exaltation de Guy. Il paroît même qu'il l'invita à venir prendre dans Rome la Couronne impériale. Il est certain du moins que Guy, sur l'invitation du Pape ou de son pur mouvement, se rendit en cette Capitale, qu'il y fut proclamé Auguste l'an 891, & couronné par Etienne V. Mais ce Pontife étant mort la même année, les affaires d'Italie prirent un autre cours, & tout s'y disposa au changement & à de nouveaux troubles. Formose, Evêque de Porto, succède au Pape Etienne. Il passoit pour un des plus savants personnages de son tems ; mais il est bien plus fameux encor dans l'histoire par les contrariétés & les persécutions qu'il essuia dans le grade d'Evêque & de Légat Apostolique, dans l'acte de son exaltation, pendant le cours de son Pontificat, & ce qui étoit inoui, après

An. 891.



D'ITALIE, LIV IX. 15
sa mort même & jusques dans sa
tombe. (*) Avant que Formose eût été,

(*) Liutprand vante fort le zèle & l'érudition de Formose. Etant Evêque de Porto & Légat en France, il déploya des talents pour l'intrigue dont Jean VIII, intrigant, lui-même, & des plus deliés de son siècle, fut tellement allarmé, qu'il ne vit d'autre moyen de s'en garantir que l'excommunication. Il paroît que Marin I. ne le craignoit gueres moins ; puisqu'en levant les censures lancées contre lui par son prédécesseur, & en le rétablissant dans le grade d'Evêque, il le fit jurer de ne jamais rentrer dans Rome ni dans Porto. On ne sait si Formose fut relevé de son serment, soit par Adrien III. soit par Etienne V. ou si l'ambition lui en persuada la nullité ; mais il est certain qu'il ne tarda pas de reparoître à Rome, & même à la tête d'une des factions qui s'étoient formées sous le Pontificat de Jean VIII. & qui partageoient tous les Ordres de la Cité. Son parti le fit Pape, malgré tous les efforts de Sergius porté par la faction contraire. Liutprand prétend qu'au moment où Formose montoit à l'Autel pour être consacré, ses ennemis le chassèrent de l'Eglise, & lui substituerent Sergius. Liutprand se trompe : l'anacronisme est, pour le moins, de sept ans. Ce n'est point en 891, après

en France , Légat de Jean VIII. qui étoit François à toute outrance , il

la mort d'Etienne V. mais en 898 , après celle de Théodore II. que Sergius fut élu. Il est vrai qu'il ne cessa d'harceler Formose, dont le caractère inquiet n'étoit pas propre à étouffer les cabales. Les circonstances contribuèrent encore à rendre son Pontificat orageux. Sa position vis-à-vis de l'Empereur Lambert, ou plutôt de l'Impératrice Angeltrude , étoit assés pénible. Il crut devoir appeller Arnoul en Italie , & l'on voit , en somme, qu'il marchoit vers l'indépendance avec plus de vitesse que de dextérité. On attribue assés généralement sa mort aux dégouts que lui donnerent les Romains , dont il s'étoit attiré la haine ; mais il en est qui prétendent , non sans quelque fondement , que la violence fut employée. Boniface VI. lui succéde & meurt au bout de 15 jours. Alors les ennemis de Formose porterent sur la Chaire Pontificale le plus furieux d'entr'eux. Etienne VI. n'est pas plutôt intrônisé, qu'il assemble un Concile , composé presqu'en entier d'Evêques de son parti. Il y rappelle la translation de l'Evêque de Porto sur le Siège de Rome , & la traite de scandaleuse. S'il étoit lui-même Evêque d'Agnanie avant de devenir Pape , comme l'assure Sigonius, son effronterie est inexprimable, Mais attendu qu'il n'en est pas ques-

n'inclinoit pas pour cette maison. Jusques-là, il avoit montré beaucoup de

tion dans les deux Conciles tenus par Jean IX. pour la rehabilitation de la mémoire de Formose, il est permis de rejeter le témoignage de Sigonius. Quoiqu'il en soit, les Evêques assemblés, par Etienne, pousserent la lâcheté ou plutôt l'extravagance jusqu'à faire apporter, au milieu du Concile, le cadavre de Formose. *Evêque de Porto*, lui demande serieusement Etienne, *comment ton ambition a-t-elle pu t'aveugler au point de te faire usurper le Siège de Rome ?* après cet interrogat horriblement ridicule, il le dépose du Pontificat & de tous les Ordres, lui fait couper la tête ainsi que les trois doigts dont il s'étoit servi pour bénir le peuple, & ordonne qu'on jette le tronc dans le Tybre. Etienne VI. dit Muratori, fit une fin bien digne de ce trait infâme. Les Romains amentés le jetterent dans un cachot & l'y étranglerent, quelques jours après. Romain, son successeur, se hâta de rétablir la mémoire de Formose; il ordonna que le corps de ce Pape, retrouvé par des pêcheurs, fût inhumé, & déclara, en plein Concile, que tout ce qu'avoit fait Etienne, étoit contraire aux loix. Jean IX. y procéda, d'une manière encore plus solennelle, en présence de l'Empereur Lambert & de 74 Evêques. Il condamna la procédure & tous les

penchant pour les Princes Germaniques , & l'on ne peut, gueres, douter qu'il n'eût mieux aimé Carloman pour Empereur, que Charles-le-Chauve. La réputation de sagesse & de valeur que Louis de Germanie, fondateur de ce Royaume, s'étoit acquise pendant le cours d'un long règne, & les vertus que déploya Carloman, après ce premier feu de jeunesse qui lui avoit fait prendre les armes contre son Pere, attachoient aux Princes de cette famille toutes les personnes bien intentionnées. Charles-le-Gros lui-même, issu de la même branche, hors la foiblesse de son caractère, n'avoit donné aux Papes aucun sujet de plainte. D'ailleurs, la nouveauté de la famille régnante

actes du Concile d'Etienne au feu, & tous ceux qui avoient eu part à l'exhumation de Formose furent excommuniés. Sigebert, & d'autres, d'après lui, prétendent que Sergius répéta cette abominable scène, & qu'on sévit une seconde fois contre le cadavre de Formose. C'est une fausseté. Les scandales avérés ne sont déjà que trop nombreux : il y a de la fureur à vouloir les multiplier.

en Italie, la petiteffe de fes Etats héréditaires, qu'elle ne poffédoit même antérieurement qu'à titre de fief relevant de la Maifon de Charlemagne; enfin les dégouts que les Ducs de Spolette avoient donnés plus d'une fois aux fouverains Pontifes, ne devoient pas rendre l'élevation de ces mêmes Ducs fort agréable à Formofe, homme prudent & très-fenfé. Ce Pape ne pouvoit cependant fe déclarer dans les premiers mois de fon Pontificat, ni s'opposer, pour le moment, à la grandeur de Guy: au contraire, il fut forcé de couronner fon fils, le Pere ayant voulu l'avoir pour Col-lègue. La dignité impériale, conférée nouvellement à Guy, & affermie, en quelque forte, dans fa famille par l'affociation de fon fils, sembloit mettre le comble à fa gloire & à fa puiffance; & Berenger, toujours plus abbatu, avoit tout lieu de craindre de l'être fans retour. Le Pape étoit défarmé. Les Barons, ennemis de Guy, n'ofaient fe montrer. Il n'y avoit que la Germanie qui pût fournir les moyens

de renverser ces nouveaux Empe-
reurs. Berenger prît donc le parti
de réclamer la protection d'Arnoul,
dont il s'étoit déjà déclaré le Vas-
fal, & en obtint effectivement un
renfort assez considérable pour rani-
mer sa faction.

CHAPITRE II.

*Expéditions d'Arnoul en Ita-
lie : succès divers & fin de ce
Monarque. Berenger demeure
seul Maître de l'Italie.*

IL ne paroît pas cependant que
les Allemands envoyés, par Ar-
noul, sous la conduite de son fils
Zuentebald, se soient beaucoup si-
gnalés. Ils mirent bien d'abord cer-
taines bornes à l'ambition de Guy ;
mais ce ne fut pas pour long-tems :
& après quelques faits d'armes qui
leur firent peu d'honneur, entr'au-
tres sous Pavie que Guy défendoit
en personne, ils retournèrent en Ba-

viere, laissant le nouvel Empereur plus furieux que jamais, & plus en état d'accabler son ennemi. Il poursuivit, en effet, Berenger avec chaleur, & le ferra de si près, que son parti en paroïssoit désespéré. Les Italiens eux-mêmes en furent traités plus tyranniquement, & Guy déchargea sur eux une partie du courroux que lui avoit inspiré la descente des Allemands. Mais Berenger, qui se rendit en personne auprès d'Arnoul, & qui fut bien secondé des Envoyés du Pape, ainsi que des autres Seigneurs Italiens, ennemis déclarés ou secrets de Guy, déterminâ ce Monarque à marcher lui-même, avec l'élite de ses troupes, contre les deux Spoletins, pere & fils, auxquels on n'épargna pas, dans cette occasion, les titres de tyrans & d'usurpateurs. Arnoul passa donc en Italie à la tête d'une puissante Armée, & se rendit maître, après un siège opiniâtre, de la Ville de Bergame, place très-forte & vaillamment défendue par le Comte Ambroise. La cruauté, avec laquelle

il traita les assiégés (*), épouvanta tellement les autres places, ainsi que les Comtes ou Gouverneurs, que l'on vit aussi-tôt les plus grands Seigneurs accourir aux pieds du Vainqueur, & lui prêter hommage. En très-peu de tems, presque toute la Lombardie fut soumise aux Allemands, qui étoient venus, cependant, plutôt comme auxiliaires de Berenger, que dans la vue de combattre & de conquérir pour leur compte. Restoit le Château d'Yvrée, vers les Alpes, où le Marquis Anschaire tenoit ferme à la tête d'une bonne garnison composée de soldats Provençaux, que Rodolphe, Roi de Bourgogne, lui avoit envoyés. Il résulte cependant d'un épèce de diplôme recueilli par Muratori, qu'Arnoul vint enfin à bout d'entrer dans la Ville; mais on ignore s'il emporta le Château. Nous savons seulement que, pour se venger de Rodolphe qui avoit secouru

Antiq. Ital.
Differ. 21. &
ad An. 894.

(*) Il fit pendre le Comte Ambroise;
& livra la Ville à la fureur des soldats.

ses ennemis , ou pour satisfaire des ressentimens plus anciens , il envoya son fils Zuentebald ravager la Bourgogne , pendant qu'il ramenoit lui-même , en Allemagne , l'autre partie de son Armée , que la famine , la différence du climat & quelque variation extraordinaire dans la température , avoient prodigieusement fatiguée en Lombardie. L'Empereur Guy mourut dans ces entrefaites : & Berenger , étayé de la puissance d'Arnoul , & de la jeunesse même de Lambert , d'abord Collègue , & ensuite Successeur de Guy , paroissoit être sur le point de se relever. Mais Arnoul étoit très-décidé à garder pour lui le Royaume d'Italie ; & bien loin de laisser à Berenger la portion d'autorité & de puissance qu'il lui avoit fait espérer , il paroît , par les Annales de Fuldes , qu'il le confina quelque part hors de l'Italie , ou du moins qu'il l'y laissa dans une humble fortune (1). Beren-

(1). *Apud Freer. rerum Germanicarum Scriptores. Tom. 1.*

ger , imitant de son côté l'infidélité d'Arnoul , se mît à cabaler , parvint à échauffer Adelbert , Marquis de Toscane ; & l'un & l'autre travaillèrent de concert à secouer le joug Allemand. L'Impératrice Angeltrude , Veuve de Guy , & Mere du jeune Empereur Lambert , ne restoit pas oisive. Elle agissoit au contraire avec un courage fort au-dessus de son sexe , & s'efforçoit de relever le parti de son fils. Mais les intérêts de ces Princes Italiens , Berenger , Adelbert & Lambert , étoient trop opposés. D'ailleurs , aucun d'eux , en particulier , ne pouvoit se mesurer avec Arnoul. Le Pape Formose essuyoit alors les violentes persécutions de Sergius , son compétiteur , dont le Marquis de Toscane , ainsi que l'Impératrice Angeltrude , avoient embrassé la faction. Arnoul étoit par conséquent son unique ressource , & il ne manqua pas de l'inviter à venir prendre la Couronne impériale. Angeltrude , apprenant qu'Arnoul approchoit , & n'étant point en état de lui disputer l'entrée

l'entrée de Rome , s'enfuit à Spolète (1). Arnoul fut couronné par Formose , & après avoir donné quelques ordres dans Rome , il marcha contre l'Impératrice. On nous dit, peut-être avec plus de vraisemblance que de vérité , qu'Angeltrude, se voyant hors d'état de repousser Arnoul à force ouverte, eut recours à un poison lent, qu'elle lui fit donner sous l'enveloppe de quelqu'aliment ou dans une boisson , & qui , l'ayant jetté dans une maladie , traitée pour lors de paralysie , le contraignit de perdre de vue ses ennemis , pour s'occuper de sa propre conservation. Imaginant que l'air de Baviere lui seroit plus salutaire , Arnoul se hâta de passer les Alpes, & regagna son Pays natal par la route de Trente. La précipitation de son retour ne l'empêcha pas néanmoins de s'occuper de la conservation de l'Italie : il en

(1) Liutprand , Histoire , liv. 1. chap. 2. Herman. contract. *apud* Muratori *ad annum* 895.

chargea Rathold , un autre de ses bâtards qui se tint à Milan , en qualité de Lieutenant du nouvel Empereur.

Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir de l'absence d'Arnoul. Lambert eut bientôt emporté Milan , & contraint Rathold à se retirer en Germanie. C'est alors que les Princes Italiens s'occupèrent sérieusement de leurs véritables intérêts , qui consistoient évidemment dans une étroite union. Lambert & Bérenger s'étant abbouchés , terminèrent leurs querelles , & se partagèrent également , ou à peu près , les Provinces du Royaume d'Italie. Adelbert même , Duc de Toscane , dont les richesses & la puissance n'étoient pas inférieures à celles des Ducs de Frioul & de Spolete , fut appelé au Traité. Si ce Triumvirat eût subsisté , l'Italie pouvoit jouir de la paix au-dedans , & braver tous ses ennemis du dehors. Mais à peine l'année étoit révolue , qu'un si bel accord fut troublé par l'indiscrétion & la vanité d'une femme. Le Duc de Toscane avoit épousé la fille de

Lothaire , Roi de Lorraine. Cette Princeſſe , fiere de ſa naiſſance au- guſte , & tourmentée par toutes les comparaifons douloureuſes qu'on ne manque jamais de faire en pareil cas , s'indignoit de voir ſon mari l'inférieur de Lambert , & la Couronne impériale placée ſur la tête de celui-ci. La modération d'Adelbert ne tint pas contre ces tentations domeſtiques. Yvre , à ſon tour , du poiſon qui dévoroit ſa femme , il éclata contre Lambert. Mais l'événement ne répondit pas à leurs idées de grandeurs. Le Duc , s'étant imprudemment perdu à la chafſe , fut ſurpris par un eſcadron de l'Empereur , & emmené priſonnier à Pavie. Une capture de cette importance auroit infailliblement réveillé l'ambition de Lambert , & rallumé la guerre civile entre lui & Berenger , ſi le jeune Empereur , par une imprudence d'un autre genre que celle du Marquis de Toſcane , n'eût perdu dans la même année le Royaume & la vie. Il avoit admis à ſa familiarité un certain Hugues , fils du Comte Magnifred , qu'il avoit fait décol-

Liutprand liv.
I, c. 12.

ler, avec plus d'empportement que de justice, pour avoir vaillamment défendu Milan au nom d'Arnoul. Lambert crut ensuite s'attacher le fils, en le décorant de la Charge & du grade de son pere. Mais il faut être bien neuf dans le commerce des hommes, ou bien fortement prévenu en leur faveur, pour se persuader que des bienfaits passés ou récents puissent jamais compenser une injure ni étouffer, dans un cœur profondément ulcéré, le désir de la vengeance. Lambert alloit chasser fort souvent dans la forêt de Marengo, peu distante des lieux où l'on bâtit ensuite Alexandrie. Un jour ses autres Courtisans, égarés ou restés en arriere, le laisserent seul vis-à-vis du Comte Hugues, qui, voyant une si belle occasion de venger la mort de son Pere, assassina l'Empereur, & dirigea ses coups de façon à faire croire que Lambert, tombé de cheval, avoit été déchiré par un sanglier; ce que l'on crut, en effet, pendant fort longtemps.

Berenger, délivré de ce rival, n'eut pas beaucoup de peine à se faire re-

connoître unique Souverain du Royaume de Lombardie ; d'autant mieux que , la santé d'Arnoul empirant de jour en jour , il n'y avoit pas lieu de craindre qu'il fût en état de reprendre la poursuite de ses droits sur l'Italie. Sa mort suivit même de fort près celle de Lambert. Il laissa la Germanie à Louis, son fils légitime , qui ne tarda pas d'y ajouter cette partie de la Lorraine , qu'Arnoul avoit obtenue du Comte Eudes , devenu Roi de France , & dont il avoit laissé l'usufruit à son bâtard Zuentebald. Vu la jeunesse du nouveau Roi de Germanie , il ne paroissoit pas que Berenger dût beaucoup le redouter ; cependant Louis ne contribua pas peu , quoiqu'indirectement , à sa seconde disgrâce, ainsi qu'aux désastres qui affligèrent l'Italie sous son règne.

Les Hongrois, nation sortie de ces mêmes contrées de la Scithie , qui vomirent les Huns du tems d'Attila , pénétrèrent dans la Germanie, après avoir imposé le tribut aux Bulgares & aux Grecs. Le jeune Louis, se voyant hors d'état de les arrêter, ou ne

Luitprand
liv. 2. c. 1 & 7.

jugant pas à propos, peut être, de s'exposer aux tourments & aux périls d'une guerre, entra, probablement, en composition avec ces barbares, & convint de les laisser passer dans les champs d'Italie, qui leur offroient une proie plus appétissante. Quoiqu'il en soit, il est certain que, dans le cours des premières années qui suivirent la mort d'Arnoul, les Hongrois descendirent en Lombardie, où Berenger regnoit seul. Il les repoussa même d'abord si vigoureusement, que ces barbares, retournant sur leurs pas & ne voulant pas tenter le sort d'une bataille, attendu l'inégalité du nombre, s'étoient déjà retirés vers la Brenta, d'où ils envoyèrent supplier le Roi de ne pas s'opposer à leur retraite, lui offrant, à cet effet, de rendre tous les prisonniers, & s'engageant même à ne jamais remettre les pieds en Italie. Berenger commit, en cette occasion, une faute énorme. Il ne douta pas, un seul moment, qu'il ne pût exterminer cette nation; il crut entendre déjà la renommée lui donnant les noms de guerrier illustre, & de fleau des barbares,

D'ITALIE, LIV. IX. 31
& rejettâ toutes les offres des Hongrois. Ceux-ci poussés aux desespoir, combattent avec fureur, taillent en pièces l'Armée de Berenger, courent & saccagent la Lombardie au gré de leur rage, sans qu'aucun Italien ose se présenter désormais devant eux, tant cette victoire avoit étourdi & avili toute la nation (1). Le désastre & ses suites épouvantables furent imputés généralement à Berenger. Sa réputation en fut perdue sans retour, & il ne trouva plus chez les Princes Italiens, que de l'indignation & du mépris.

(1) Ceci me rappelle un ancien Manuscrit que j'ai vu dans le Monastère de la Novalèse, & que je ne crois pas encore imprimé. C'est un discours qui peut être regardé comme un monument de la consternation où ces barbares jetterent l'Italie; elle alloit au point de faire croire à la multitude, que la fin du monde approchoit; & l'auteur, qui est sûrement contemporain, traite, en conséquence & fort sérieusement, cette question; *utrum Ungari sint Gog, & Magog.*

CHAPITRE III.

*Succès divers de Louis , Roi de
Provence, appelé au Royaume
d'Italie. Dernieres actions
& mort de Berenger.*

A Travers l'obscurité qui règne dans le narré de Liutprand , on démêle que cette seconde disgrâce de Berenger fut , directement, l'ouvrage des deux Adelberts , l'un Marquis d'Yvrée & l'autre de Toscane , qu'il ne pouvoit gueres supposer, cependant , dans des dispositions aussi funestes. Adelbert d'Yvrée étoit gendre de Berenger , ayant épousé sa fille Gisele ; pour Adelbert II. de Toscane, il lui étoit évidemment redevable de sa liberté , & après la mort de Lambert , c'étoit Berenger qui , devenu maître de Pavie , l'avoit tiré de la prison, & rétabli, ainsi que beaucoup d'autres , dans son premier état. Les ingrats ne manquent jamais de prétexte & d'excuse , sur-

tout en politique. Peut-être que Berenger se prevalut de ses dons ; peut-être voulut-il les accabler du poids de sa supériorité, & leur faire payer trop cher ses graces & ses bienfaits. Quoiqu'il en soit, les deux Marquis, de concert avec d'autres Seigneurs Italiens qui supportoient impatiemment le despotisme & l'insolence de Berenger, inviterent Louis, fils de Boson, Roi d'Arles & de Provence, à la conquête du Royaume d'Italie, & lui promirent de soutenir l'entreprise de toutes leurs forces. J'ai peine à croire, cependant, que tous ces Italiens mécontents aient négocié ouvertement avec le Roi de Provence, & encor moins qu'ils fussent dans la ferme résolution de le porter sur le Trône d'Italie. Il y a fort apparence qu'ils ne suscitoient Louis, que pour donner des inquiétudes à Berenger, pour lui faire entrevoir le danger d'être abandonné de ses vassaux, & le mettre ainsi dans la nécessité de les ménager un peu mieux qu'il ne faisoit.

On peut appercevoir, d'ici, cette politique Italienne, observée par Liug-

prand quelque tems après. Il étoit déjà reçu qu'il falloit, toujours, se ménager deux maîtres, afin de contenir l'un par l'autre & de n'en avoir, réellement, aucun (1). Louis de Provence, qui fut ensuite le troisiéme de ce nom parmi les Empereurs, en est la preuve. Appelé en Italie, & repoussé plusieurs fois, il ne put jamais venir à bout de s'y fixer, ni d'y affermir son autorité. Dans sa premiere expédition, il eut à peine appris que Berenger marchoit à sa rencontre, qu'il se hâta de demander la paix, jura même, pour l'obtenir, de ne jamais remettre le pied en Italie, & s'en retourna honteusement dans ses états. Cependant il ne garda pas long-tems la promesse qu'il avoit faite de ne plus rien entreprendre contre Berenger. Sollicité, de nouveau, par quelques Seigneurs Italiens, il fit une seconde tentative qui lui promit d'abord les plus grands succès. Une partie considérable de la Lombardie se

Murat. ad an.
901.

(1) *Italienſes ſemper geminis uti dominis volunt, quatenùs alterum alterius terrore coërcant.* Liutprand. Liv. I. c. 10.

rangea sous ses loix, & ayant poussé jusqu'à Rome, il y reçut la Couronne impériale des mains de Benoît IV. Il ne paroît pas que ce Pape eût aucun ressentiment particulier contre Berenger, ni qu'il ait couronné son rival par esprit de vengeance. C'étoit une suite de la victoire des Hongrois. Berenger étoit regardé généralement comme incapable de repousser les barbares qui infestoient plus d'une contrée de l'Italie. Il tarδοit fort au Pontife, entr'autres, d'avoir, en deçà des monts, un Roi qui fût en état de réprimer les Sarrafins, dont l'insolence & l'audace ne connoissoient plus de bornes. Retranchés près du Gariglian, dont ils avoient fait leur repaire, ces barbares ne se contentoient pas de ravager la terre de labour; ils portοient le fer & la flamme jusques sous les murs de Rome, s'emparοient de tous les revenus Ecclésiastiques, affamoient les Papes, & les faisoient trembler pour leur liberté. Benoît, comptant que Louis, au moyen de l'union des Royaumes de Provence & d'Italie, pourroit aisément dompter

ces terribles infideles , lui donna la Couronne ; mais le Pontife ne recueillit aucun des avantages qu'il attendoit de l'exaltation de Louis, & celui-ci n'en devint ni plus puissant ni plus heureux.

Le nouvel Empereur ne put remplir d'aucune façon l'attente de ses partisans : les Princes Italiens ne lui en laisserent pas le tems , & le renvoyèrent dans sa Provence , chargé d'opprobres & de douleurs, avant même qu'il eût songé à combattre les ennemis du Pape. On prétend que la révolte fut l'ouvrage de la Marquise de Toscane, qui fit jouer contre lui les mêmes ressorts qui l'avoient élevé sur le Trône d'Italie. Elle s'efforça de réveiller, dans l'ame de son mari & des autres Seigneurs Italiens, ces sentimens d'aigreur & d'envie, si funestes à Berenger. Louis parcouroit les différentes Provinces du Royaume, & ce nouveau titre d'Empereur, ainsi que l'affection du Marquis Adelbert, le faisoient traiter partout en Souverain. Il voulut aussi visiter la Cour de Toscane, qui passoit alors

pour la plus brillante. Il fut reçu, dit-on, si magnifiquement à Lucques, résidence des Princes Toscans, qu'ébloui de toutes les richesses étalées sur son passage, il lui échapa de dire qu'un tel faste annonçoit plutôt un Roi qu'un Marquis. Ce propos, regardé comme la faillie d'un cœur jaloux & mal intentionné, fut rendu sur le champ à la Marquise & à son mari, qui crurent n'avoir pas un moment à perdre, & prirent, à l'instant même, des mesures pour abattre le nouvel Empereur. Berenger en fut promptement informé. Cédant à l'orage, il avoit gagné les montagnes, & se tenoit caché dans quelque poste inattaquable, en attendant un tems plus propice. Averti des nouvelles dispositions de la Cour de Toscane, il travailla secrètement à ranimer le courage de tous ceux qui, malgré leur affection apparente pour le vainqueur, étoient toujours intérieurement de son parti. Une fièvre intermittente, qui le retint quelque tems au lit, servit encor à l'exécution de ses projets, & contribua

singulièrement, à le faire remonter sur le Trône. On le crut mort, & le bruit s'en étant répandu par un effet du hasard, ou de ses propres manéges, ses ennemis ne songèrent plus à lui. Cependant il s'approche secrètement de Vérone, où Louis étoit dans une sécurité profonde. Attaqué à l'improviste par les troupes de Berenger, l'Empereur fut pris & amené devant son ennemi, qui lui reprocha d'abord fort durement d'être rentré en Italie, malgré le serment qu'il avoit fait de n'y plus reparoître, & enfin ordonna ou permit ou ne put empêcher qu'on lui crevât les yeux : manière cruelle & trop familière de se jouer des Princes renversés du Trône. Berenger ayant renvoyé son adversaire en Provence, ainsi flétri & mutilé, se vit encore une fois maître du Royaume d'Italie, & ne jugeant pas de tenter, de nouveau, le sort des armes vis-à-vis des Hongrois, qui persistoient néanmoins à rester au sein de la Lombardie, il prit le parti d'acheter leur retraite. Elle lui coûta fort cher, mais il en fut bien

dédommagé par la tranquillité dont il jouit pendant les huit ou dix années qui suivirent. Les affaires, qui lui survinrent dans ces entrefaites, lui causèrent peu d'embarras. Personne, d'ailleurs, n'étoit en état de le troubler dans la possession du Trône. Conrad, en qualité de Roi de Germanie, & de Successeur de Louis III. auroit bien voulu faire valoir l'espèce de droit qu'il avoit sur le Royaume d'Italie & sur l'empire Romain; mais pressé par les Hongrois, il ne pouvoit songer à de nouvelles acquisitions, sans abandonner ses anciens Etats à la discrétion de ces barbares, & il se contenta fort aisément des sommes que Berenger, ainsi que d'autres Seigneurs & certaines Villes d'Italie, lui firent toucher.

Pendant cet intervalle, les Provinces soumises à Berenger, jouirent de quelque repos; beaucoup plus heureuses, sans contredit, que les contrées méridionales de l'Italie où la foiblesse & la méchanceté des Ducs de Benevent, de Salerne, de Capoue, de Naples, & l'ascendant pro-

Eccar. ap.
Murat. An.
911.

digieux que les Sarrazins avoient pris dans cette partie , ne laissoient pas goûter, un seul instant , de paix ni de tranquillité. Il ne manquoit plus à Berenger que le diadème & le titre d'Empereur. Le Pontife Romain , devenu , en quelque sorte , arbitre & dispensateur de cette dignité , ne vouloit point en disposer du vivant de Louis de Provence ; sans doute, pour ne pas avilir , par la pluralité des Augustes, un simulacre d'Empire déjà trop atténué & presque anéanti dans les mains de tant de petits Ducs & Souverains à *mince fortune* , qui, depuis Louis II. avoient porté ce titre. Mais voyant enfin qu'il ne restoit d'autres moyens de repousser les Sarrazins que les forces de Berenger, toute bornées qu'elles étoient, il prit le parti de l'appeller au secours de Rome & des terres de l'Eglise , & de lui offrir la Couronne Impériale. Il est vrai que Berenger marcha promptement contre les Sarrazins ; mais c'est à Jean X. lui-même qu'il faut rapporter toute la gloire des premiers avantages qu'il remporta sur ces barbares. Le Pape ne

se contenta pas de mettre le nouveau Roi d'Italie aux trouffes des infideles, il menagea de plus la jonction des Ducs de Benevent, de Capoue, de Naples, de Gayete, engagea l'Empereur Grec à lui envoyer, d'Orient, un renfort considerable, & , ce qui est bien plus étonnant encore, il se mit lui-même à la tête des troupes. Je sens bien que cette démarche hardie, imitée par quelques-uns de ses successeurs, ne s'accordoit gueres avec les paisibles fonctions du souverain Pontificat : mais, de quelque maniere qu'on l'envisage, il est toujours constant que l'année 915 est très-célèbre dans les fastes d'Italie, par la délivrance d'une de ses plus belles contrées, & par la dispersion de ces brigands audacieux & farouches, qui, ne sachant ou fuir, furent, presque tous, égorgés ou mis à la chaîne, & purent à peine sauver quelques restes de leur Armée.

Dans le courant de la même année, & incontinent après la mort de Louis de Provence, qui, depuis sa funeste aventure de Verone, ne se mêloit plus, à la vérité, de l'I-

talie ni de Rome, mais conservoit encore le titre d'Empereur, Berenger reçut la Couronne Impériale des propres mains de ce fameux Jean X. soit avant la victoire remportée sur les Sarrazins, soit immédiatement après, & en récompense de la part qu'il avoit eue à une guerre si sainte & si juste. Mais les prospérités de Berenger firent bientôt place à de nouveaux revers. Peu de temps après son exaltation, il s'éleva une nouvelle tempête dans laquelle il fut enfin abîmé. Adelbert d'Yvrée, veuf de Gisele, fille de Berenger, venoit d'épouser Hermengarde, fille d'Adelbert II. de Toscane & de la Princesse Berthe. Hermengarde, emportée par cette haine que les nouvelles épouses conçoivent assés communément contre la mémoire & la famille de leurs devancieres, ou tourmentée par sa propre ambition, pressoit le Marquis d'Yvrée de se revolter contre Berenger. Le Marquis ou Duc de Toscane étoit mort, à peu près, dans le même tems, & Guy, son Fils aîné, lui avoit succédé, de l'aveu même de Berenger. Berthe, que la viduité ne rendit ni moins ambi-

Liutprand liv.
42. c. 16.

tieuse ni moins intrigante , tâcha d'abord des'emparer de l'ame du jeune Marquis, son fils , & d'y allumer cette passion extrême pour la gloire & l'aggrandissement , qu'elle n'avoit jamais pu faire sentir qu'imparfaitement à son mari. On conçoit aisément , que , dans un siècle si fameux par les intrigues & les cabales des femmes , où elles dispoisoient même du Gouvernement de Rome & de la Papauté , deux Princesses , telles qu'Hermengarde & sa mere , étoient fort en état d'ébranler le Trône de Berenger. Il est vrai que celui-ci fut averti des manœuvres de Berthe , assés à propos , & lorsqu'il étoit tems encor de les prévenir. La Marquise même & son fils tomberent dans ses mains. Mais l'habile Princesse avoit confié ses places à des Gouverneurs si fideles & si braves , que Berenger, desesperant de les emporter, rendit la liberté à Berthe & au jeune Guy. Il comptoit , peut-être , gagner la Princesse par ce trait forcé de générosité; mais la conspiration qui se tramoit en Lombardie, sous la direction d'Hermengarde , sa propre fille ,

Dij

& dont le succès ne fut que trop complet, donna bientôt à connoître que Berthe, en recouvrant sa liberté, n'avoit point étouffé la haine qu'elle nourrissoit contre Berenger. L'un des chefs de cette conjuration, après Hermengarde, étoit Lambert, Archevêque de Milan, porté sur ce Siège par Berenger lui-même (1), & doublement répréhensible, par conséquent, de s'être mêlé d'intrigues si peu convenables à son caractère, & d'avoir cabalé contre son bienfaiteur. On comptoit encore, parmi les conjurés, Olderic, Comte du Palais, ou Majordome du Roi, & un autre Comte, appelé Gilbert. Quelques-uns, d'entre eux, furent découverts & dénoncés au Roi avant que la conspiration éclatât; mais ils échappèrent au supplice, soit par la clemence du Prince, soit par la protection des autres conjurés qu'on ne soupçonnoit point encore, & dont une partie se trouvoit parmi les Con-

(1) Voyez Liutprand, liv. 2. c. 16. & suivans. Voyez aussi Sigonius *de regno Italico*, liv. 6.

seillers, même, du Monarque. Cependant la faction, avant de rien entreprendre, voulut s'étayer de quelque Etranger assez puissant pour se mesurer avec Berenger. On ne vit pas de personnage plus propre que Rodolphe, Roi de la Bourgogne Transjurane; & les conjurés le firent solliciter de passer en Italie, avec promesse de secouer le joug de Berenger, & de le créer Roi.

Dans ces entrefaites, les Hongrois se jetterent sur l'Italie, & cette nouvelle irruption passa généralement pour une manœuvre de Berenger, qui pouvoit bien, dès-lors, avoir des avis certains sur les offres faites à Rodolphe, & ne voyoit, peut-être, d'autres moyens de balancer les forces de ses ennemis. Il est constant du moins que Berenger fit tomber les premiers coups de ces barbares sur les terres & les possessions des conjurés: ce qui n'auroit pas manqué de les déconcerter, de faire évanouir même tous leurs projets, sans la célérité avec laquelle Rodolphe se rendit en Italie, suivi d'une puissante Armée. Cependant l'Empereur marcha

courageusement à la rencontre du Roi de Bourgogne, & fut même vainqueur dans la première journée. Mais ses troupes s'étant abandonnées au pillage, l'ennemi profita du désordre pour lui dresser une embuscade dans laquelle il donna malheureusement, & fut entièrement défait. Il se réfugia dans Verone, Capitale de ses Etats héréditaires, dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie. Mais il étoit arrêté que tout lui manqueroit à la fois. Les Veronnois, eux-mêmes, se détachèrent de leur ancien maître, & soit qu'ils fussent indignés de ce qu'il avoit rappelé ces terribles Hongrois, soit qu'ils eussent contre lui des griefs particuliers & ignorés des Historiens, ils poussèrent la fureur jusqu'à comploter sa mort. Le cruel destin de Berenger voulut encore que, dans ce dernier attentat, il fût la victime de l'atrocité de l'un des siens &, pour surcroît, de celui qu'il avoit le plus cheri & comblé de bienfaits. Flambert, que l'Empereur avoit porté sur les fonts, offrit sa main, ou du moins accepta l'infâme emploi d'assassin de son propre parrain. Beren-

Sig. liv. 6.
an. 901. pag.
377.

ger en fut cependant affés tôt informé. Ce Prince généreux & confiant se flatta que cette nouvelle conjuration ne tiendrait pas contre sa clémence. Il fait venir son indigne fils-leul , lui reproche , avec bonté , le crime détestable auquel il s'est engagé , lui fait sentir le peu de fruit qu'il pourroit retirer de son parricide , & le congédie , en lui faisant présent d'une coupe d'or. Le scélérat eut la force de résister à cette scène attendrissante ; & , loin d'abandonner son abominable dessein , il résolut de l'exécuter la nuit suivante. L'Empereur n'habitoit gueres le palais , où il auroit été cependant plus à l'abri de semblables coups ; il préféroit le séjour d'une petite maison , fort agréable , qu'il avoit auprès de l'Eglise ; & cette nuit là même , où il se croyoit plus en sûreté que jamais , il n'avoit pas daigné retenir sa garde. Berenger , s'étant levé de grand matin pour assister , selon sa coutume , à l'Office divin , Flambert se présente , suivi de sa troupe armée qu'il fait ranger autour de la personne du Prince , comme pour lui

An. 624.

Liutpr. l. 2.
c. 9.

servir de gardes. Le perfide tend ensuite les bras à son bon maître, s'élance sur lui comme par un transport d'amitié, & feignant de l'embrasser étroitement, lui plonge le poignard dans les épaules. Les Historiens rapportent, en preuve de la sainteté de Berenger, que la pierre, sur laquelle jaillit son sang, en avoit conservé l'empreinte, & qu'il fut même impossible de l'effacer. Mais, quoiqu'il en soit de ce prétendu miracle, l'histoire de la fin du règne de Berenger prouve toujoursque, s'il ne fut pas un saint, il étoit du moins juste, pieux & clément autant & plus qu'aucun Prince de son tems. Il est vrai que la perfidie de quelques-uns, & l'ambition de presque tous ses Vassaux, qui dans le fond ne vouloient point avoir de maître & ne lui laissoient pas un moment de repos, le forcèrent à quelques démarches violentes. Il chercha, de tous côtés, des appuis & des défenseurs, ce qui ne pouvoit manquer d'aigrir les mécontents, & de perpétuer les troubles.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Rodolphe & Hugues, Rois d'Italie. Révolutions arrivées sous leur Règne.

Quelque tems avant la mort de Berenger, Rodolphe avoit reçu la Couronne royale des mains de Lambert, Archevêque de Milan; après quoi, les affaires de son rival paroissant absolument désespérées, & se voyant lui-même, en quelque sorte, affermi sur le trône, il repassa en Bourgogne, où sa présence étoit nécessaire, & confia l'administration de l'Italie au Comte Boniface, son Beaufrere. Ayant ensuite appris la fin tragique de Berenger, ainsi que le sort de Pavie emportée, dans le même tems, & saccagée par les Hongrois, Rodolphe se hâta de revenir en Lombardie. Il fut reçu sans contradiction dans toutes les Villes du Royaume, & spéciale-

C

An. 924.

ment à Vérone. Il parut même avoir sérieusement en vue le rétablissement de ces Provinces entièrement écrasées dans les dernières révolutions. Toute défigurée qu'étoit son acquisition, il sçut l'apprécier, & sentit qu'avec de l'application & des soins, il ne tarderoit pas de la remettre en valeur. Malheureusement il étoit moins le Maître en Lombardie, que la Marquise d'Yvrée; cette même Hermengarde, fille de Berthe & d'Adelbert II. Duc de Toscane, qui avoit été l'Auteur de la dernière révolution. Elle gouvernoit le Marquisat d'Yvrée au nom de Bérenger & d'Anschaire, l'un né de Gisele, première femme de son mari, & l'autre son propre fils; & au moyen de l'ascendant que lui donnoient la beauté, l'esprit & l'intrigue, elle avoit à ses ordres tous les Barons du Royaume. On imagine bien qu'Hermengarde & ses Adherents ne s'étoient pas défait de Berenger, né & même fameux en Italie, pour ramper sous un Bourguignon. Ainsi Rodolphe eut bientôt son tour. Comme il se préparoit à jouir de ses

nouveaux états, & paroïſſoit être ſur le point d'y affermir ſon autorité ; Hermengarde l'entreprît & le renverſa. Le piège qu'elle lui tendit, eſt une des plus ſubtiles inventions de ce ſexe ingénieux & perfide. S'étant jettée dans Pavie, ſuivie d'un nombre conſidérable de ſes gens, elle releva une partie des fortifications, & ſ'y mît en état de ne pas craindre une ſurpriſe. A cette nouvelle, Rodolphe part, ſur le champ, de Vérone, & vient camper à cinq mille de Pavie, dans l'endroit où le Teſin ſe jette dans le Po. Il comptoit, par cette eſpèce de blocus, fatiguer & réduire la place ; mais Hermengarde eut bientôt trouvé le ſecret de lui faire abandonner ſon plan. Elle dépêche au Roi, par la voie du fleuve, un homme sûr, intelligent, & parfaitement au fait de ſes deſſeins. Cet Envoyé fait obſerver à Rodolphe, que, ſi la Princeſſe eût voulu le perdre, il y avoit long-tems qu'elle l'auroit pu, les occasions & les moyens ne lui ayant certainement pas manqué ; » mais elle en eſt

» bien éloignée , ajoûte-t-il avec un
» feint attendrissement , & plût au
» ciel que vos propres soldats vous
» fussent aussi fidèles. Hermengarde
» sait , à n'en pouvoir douter , qu'ils
» sont convenus de vous abandonner
» & de se joindre à vos ennemis ,
» pour vous combattre & vous faire
» périr. Il n'est qu'un moyen de for-
» tir d'un danger si pressant , c'est de
» vous confier entièrement à ma Maî-
» tresse , & de vous rendre secrète-
» ment , sans suite , & à la faveur de
» la nuit , dans Pavie , où vous trou-
» veriez tout le monde empressé de
» vous plaire & de vous défendre ».
Rodolphe donne aveuglément dans
le piège , & profitant du moment
où toute sa Cour étoit endormie ,
il s'échappe le plus légèrement qu'il
est possible , monte sur une bar-
que , & va joindre la fourbe Her-
mengarde (*). Le lendemain on

(*) Liutprand en fait une infâme prof-
tituée. Mais il y a toujours beaucoup à
rabbatre des satyres de Liutprand. Il pa-
roit cependant qu'Hermengarde sacrifioit
tout à l'ambition , & que ses appas & ses

attendit long-tems le lever du Roi ; & les principaux Officiers, ne le voyant point paroître , prirent le parti d'entrer dans sa tente. On concevoit quelle fut leur surprise. Hermengarde , qui l'avoit prévu , s'étoit encore arrangée pour en tirer parti. Ses Emissaires publierent aussitôt que Rodolphe, dégoûté ou se méfiant de ses soldats , étoit passé chez

faveurs étoient les principaux ressorts de sa politique. L'aventure qu'on vient de lire, suppose que Rodolphe avoit brûlé pour elle , & que ses feux étoient mal éteints ; sans quoi le piège eût été grossier , & sa crédulité inconcevable. D'ailleurs, il est certain que la galante Marquise avoit été dépositaire de toute l'autorité de Rodolphe. Les Historiens la qualifient de premier Ministre ; ce qui , vu son caractère & ses principes sur la pudeur , prouve assez clairement qu'elle fut la Maîtresse de ce Monarque. Rodolphe s'aperçut que l'empire qu'il avoit laissé prendre à la Marquise , l'avilissoit aux yeux des Seigneurs Italiens. Il s'ensuivit une rupture , qui probablement lui coûta beaucoup , fut uniquement l'ouvrage de la raison , & le laissa dans la disposition de renouer à la première occasion.

l'ennemi, & ne tarderoit pas à venir les charger. Les Capitaines & toute l'Armée en furent bientôt persuadés, & se retirèrent à Milan. Rodolphe, ainsi joué par la Marquise, parvint néanmoins à sortir de ses mains, on ne fait trop comment, & fut chercher un renfort au-delà des Alpes. Mais les affaires du Comte de Provence prenoient déjà le dessus, & tout se disposoit pour le faire succéder au Bourguignon.

Il faut se rappeler ici, que Berthe, femme d'Adelbert II. Duc de Toscane, dont il a tant été question, avoit épousé, en premières nûces, un Comte de Provence, duquel elle eut un fils appelé Hugues, qui jouissoit depuis long-tems du Comté ou Marquisat de son Pere, & se trouvoit, pour lors, dans la vigueur de l'âge. Hugues étoit par conséquent frere utérin des Marquis de Toscane, Guy & Lambert, ainsi que d'Hermengarde, Veuve d'Adelbert, Marquis d'Yvrée. Or les Princes Toscans, Berthe leur mere, & la fameuse Hermengarde, qui, réunis & agissant de concert,

pouvoient assurément disposer du Royaume d'Italie, résolurent de porter sur le Trône le Comte Hugues de Provence. Sans doute que Lambert Archevêque de Milan, Dépositaire & Dispensateur de la Couronne Royale de Lombardie, à peu près comme les Papes de celle de l'Empire, étoit déjà gagné par Hermengarde, & peut-être aussi par Hugues lui-même, auprès duquel il avoit passé quelque tems en Provence. D'ailleurs, à supposer que Lambert fût encore incertain & chancelant, la conduite des Bourguignons acheva bientôt de le décider. Rodolphe, parti d'Italie avec beaucoup de précipitation, ainsi que nous venons de le voir, engagea son beau-pere Burkard, Duc de Suabe, à passer en Italie, pour l'aider à recouvrer ses Etats. Cet habile & fier Allemand voulut, avant d'opérer, connoître la position & les forces de Milan; & attendu que la place étoit au pouvoir des ennemis de Rodolphe, il prit, pour s'y rendre en sûreté, la qualité d'Ambassadeur & de Ministre de la paix. La Basilique de S.

Liutp. l. 3.
c. 2 & 3.

Laurent , étoit pour lors hors de la Cité. Burkard , observant l'affiète de ce Temple , dît à ses compagnons , qu'il eût été beaucoup mieux d'y bâtir une forteresse , au moyen de laquelle on auroit pu brider non-seulement les Milanois , mais encore la plûpart des Princes d'Italie : & continuant de discourir sur le même texte , jusqu'aux portes de la Ville , il se faisoit fort de rabbatre incessamment l'orgueil des Italiens (*) , & de leur apprendre enfin à obéir. Burkard parloit Allemand , & comptoit n'être entendu que des siens. Mais quelqu'un , qui se trouva là par hasard , & auquel ni Burkard ni sa suite ne firent pas la moindre attention , attendu son mince équipage & la grossièreté de ses vêtements , n'en perdit pas un mot , & courut en donner avis à l'Archevêque. Ces jactances firent la plus vive

(*) Que je ne m'appelle plus Burkard , lui fait dire Muratori , si , dans peu , je ne réduis les Italiens à ne se servir que d'un éperon , & à ne monter que des juments.

impression sur l'esprit ombrageux & timide de Lambert , qui prit sur le champ la résolution de se délivrer du Capitaine Allemand. Il ne laissa pas de lui faire l'accueil le plus gracieux & le plus distingué. Il n'épargna ni présens , ni respects , ni caresses ; & en même tems il donnoit ses ordres pour le faire assassiner à son retour. Ses mesures ne furent que trop justes. Burkard périt effectivement dans une embuscade qui lui fut dressée au sortir de Novare , & Rodolphe éperdu vuida l'Italie.

Cependant tous les préparatifs du Comte de Provence étoient achevés, & rien ne paroissoit plus devoir retarder sa marche. Mais craignant, sans doute , de rencontrer par terre de trop grands obstacles, & d'être harcelé par les troupes de Rodolphe, sur les états duquel il falloit nécessairement passer , il prit le parti de se rendre en Italie par mer , & ayant débarqué à Pise, où les Ambassadeurs des Princes Italiens & du Pape lui firent , selon l'usage , la réception la plus honorable & la plus empressée , il vint à Pavie recevoir la Couron-

ne, & prendre possession du Royaume. On imagine bien que les Italiens ne tarderent pas à se repentir. L'inquiétude, & l'amour de la nouveauté suffisoient pour les dégoûter du choix qu'ils venoient de faire. Mais il faut convenir qu'ils n'eurent pas, en effet, grand sujet de s'en féliciter. Ils avoient été fort effrayés du despotisme des Bourguignons & des Allemands, surtout depuis les superbes propos du Comte de Suabe : ils n'avoient rien épargné pour s'y soustraire ; &, précisément, le nouveau Roi leur fit subir le joug qu'ils croyoient éviter. Hugues sçut trop bien effectuer les menaces de Burkard. A peine fut-il monté sur le Trône, qu'il se hâta de conclure une ligue avec le Pape Jean, actuellement regnant. Ses Ambassadeurs furent dans toutes les Cours, lui ménager la bienveillance des Princes & particulièrement de Constantin & Romain Empereurs d'Orient. Des mesures si sages ne le mirent pas cependant à l'abri des troubles. La seconde année de son regne n'étoit pas encore révolue, quel'on vit éclore une

conspiration contre sa personne , dont les chefs étoient Gualbert & Gezon , Juges (1) très-puissans & forts considérés. Mais la dextérité du Roi triompha de ces deux factieux ; il sçut les faire tomber sous l'épée de ses soldats , sans que leurs partisans pussent les défendre, & sans exciter la moindre rumeur parmi le peuple. Ce coup d'adresse & de vigueur imprima le respect & la crainte à tous les vassaux gâtés par l'excessive clémence de Berenger , & , pour ainsi dire, en possession de le mutiner contre le Roi au premier sujet de mécontentement. De ce moment Hugues put agir en maître absolu de la Lombardie. Les Ducs de Toscane & de Spolete , lui étoient unis par le sang & ne croisoient point ses opérations ; au moyen de quoi son autorité s'affermissoit & s'éten-
doit même insensiblement sur toutes les Provinces d'Italie.

(1) C'est ainsi que l'on commençoit à nommer les Jurisconsultes. Voyez Liutprand. Liv. 3. chap. 10, & Muratori *ad annum* 930.

Rome & le patrimoine de S. Pierre , gémissaient alors sous le joug de la trop fameuse Marozie , veuve d'un Marquis Romain, nommé Alberic. Cette femme , afin de conserver l'autorité dont elle s'étoit emparée du vivant de son mari , avoit ensuite épousé Guy, Marquis de Toscane , fils aîné de Berthe & d'Adelbert II. Guy ne vécut pas long-tems ; & Marozie, veuve pour la seconde fois , jalouse, non seulement, de conserver le rang & l'autorité dont elle jouissoit, mais encore d'y ajouter des possessions & des titres, rechercha la main d'Hugues , lui-même , offrant en retour de lui apporter, pour dot, la Souveraineté de Rome. Il paroît que les Grands ne faisoient pas alors un cas infini de la pudicité du sexe , & que des charmes usés pouvoient encore prétendre à l'hymen & même à l'amour. Mais l'intérêt faisoit passer sur bien des choses. Les ambitieux se sont rarement piqués de délicatesse ; leur grand principe fut toujours, que ce qui est avantageux ne sauroit être indécent. En conséquence , Hugues ne dédaigna

point de prendre pour femme la veuve de deux Marquis, & qui avoit de plus été publiquement maîtresse d'un Pape, duquel elle eut même un fils (*). Ce qui n'est pas moins

(*) S'il en faut croire le satyrique Liutprand, dit Muratori, tome 5, p. 267, Sergius III. par un infâme adultere, eut de Marie Marozie, Dame Romaine, un fils nommé Jean, qui fut Pape après Jean, Archevêque de Ravenne. Peut-être le fait est-il vrai, mais cette anecdote scandaleuse, copiée par les Ecrivains des siècles suivans, n'a d'autre garant que ce même Historien, dont la malignité toute seule feroit suspecter le témoignage, & qui ne semble, d'ailleurs, avoir compilé que les pasquinades & les libelles diffamatoires, dont on étoit inondé de son temps. Ne sçait-on pas que la faction ennemie de Sergius subsista durant tout son Pontificat; qu'elle lui survêcut même? Or combien de calomnies, combien d'horreurs furent débitées sur le compte de ce Pape? sans doute que Marozie scandalisa Rome. On n'en a que trop de preuves; mais il en faudroit de très-fortes pour affirmer que c'est de Sergius qu'elle eut Jean, qui fut ensuite Pape. D'autres Historiens, ajoûte Muratori, p. 319, nous disent tout uniment, que Jean XI étoit fils d'Alberic, Marquis ou Duc

étrange, c'est que ce même Hugues, qui vouloit passer pour un Prince fort pieux, & qui affectoit le plus grand zèle pour la religion, se soit déterminé, si facilement à épouser Marozie qui avoit fait étrangler Jean IX. le même, dont Hugues avoit recher-

de Spolete, qui fut, en effet & de l'aveu même de Liutprand, le premier mari de Marozie. Ces autorités valent bien celle du détracteur des Papes, qui assurément ne parle rien moins, que le langage de la candeur, & tombe, d'ailleurs, dans des contradictions & des bévues qui ne peuvent manquer de le décréditer auprès de tout lecteur judicieux & impartial. Quelle preuve d'inexactitude, par exemple, ne donne-t-il pas à propos de ce même Jean XI. & que penser d'un auteur presque contemporain à qui pareil anacronisme échappe ? *Après la mort de Jean X. nous dit-il très affirmativement, on fit Pape le fils de Marozie, qui s'appelloit Jean, & que cette impudique avoit eu du Pape Sergius.* Or il est constant qu'après Jean X. on élut & l'on consacra Léon VI. que Léon VI. eut pour successeur Etienne VII. & que ce ne fut qu'après la mort de ce dernier que Jean, fils de Marozie, monta sur la Chaire de S. Pierre. Après cela comment se fier à Liutprand ? *Extrait de Muratori.*

ché l'alliance au commencement de son regne. Il est vrai que Marozie, mortelle ennemie de Jean, ne devoit pas être en peine de justifier ou de colorer du moins la persécution & le meurtre de ce Pape, puisque Baronius, grand Panégyriste des Souverains Pontifes, ose traiter celui-ci de tyran & d'intrus, & regarde, comme un jugement de Dieu, la mort violente qu'on lui fit subir (*).

(*) A propos de ce que Jean X. mis aux fers par Marozie, mourut dans sa prison, & que, selon Liutprand, on se servit d'un coussin pour l'étouffer, Baronius se bat les flancs, & s'écrie : » Ainsi l'intrus, l'usurpateur Jean finit d'une manière digne de ses crimes. Porté sur le Siège Apostolique par une courtisane, il tombe sous les coups d'une femme de la même espèce, qui lui arrache, à la fois, la Thiare & la vie » : Liutprand est cependant le seul, dit Muratori, tome 5. p. 311. qui flétrisse la promotion de Jean X. & si tout ce qu'il en dit n'est qu'un tissu de fables, que penser de la véhémence avec laquelle Baronius anathématise la mémoire de ce Pape, qui fut regardé comme légitime par toute l'Eglise, qui mérita même des louanges par la manière dont il se conduisit durant tout son Pontificat? Cette observation est

Hugues accepte donc la main de Marozie, qui partage avec lui la Sou-

appuyée du témoignage de Frodoard & de plusieurs autres. Pour Liutprand, il se vante d'avoir tiré tout ce qu'il rapporte de la propre vie de *Théodora Glycerium*, mere de Marozie. Quelle source, ajoûte Muratori, & quelle autorité ! Un sale Roman ! Un ouvrage licentieux & satyrique où la vérité est presque toujours sacrifiée à l'envie d'amuser le libertinage. C'est là qu'il a trouvé que *Théodora* s'enflamma pour Jean lorsqu'il vint à Rome, député par son Evêque ; que Jean ayant passé du Siège de Bologne sur celui de Ravenne, située à 20 mille de Rome, l'ardente *Glycerium*, désolée d'une distance qui en mettoit beaucoup trop dans ses ébats, parvint, en fort peu de tems, *modicâ temporis intercapedine*, à placer son amant sur le Siège de Rome. Voilà ce qui sera cru facilement des lecteurs avides de scandales, & surtout de ceux du Sacerdoce. Mais ceux qui réfléchiront à combien de discours impertinents, les hommes en place sont exposés ; ceux qui feront attention que Jean ne fut élu Pape qu'en 914, & que selon Girolamo Rossi, il étoit, indubitablement, Archevêque de Ravenne, dès 905, suspendront à coup sûr leur jugement : ils sentiront combien cet intervalle d'environ dix ans, s'accorde peu avec la précipitation que supposent les termes de l'Historien, & les brûlants dé-

D'ITALIE, LIV. IX. 65
veraineté de Rome. On juge bien
qu'une femme de cette espèce, deve-
nue Reine , respecta peu la mémoi-
re de ses premiers époux , & ne fit
pas grand cas des enfans qu'elle en
avoit eus. Hugues , de son côté , les

firs d'une amante effrénée , & ne conclu-
ront certainement pas en faveur de
l'exaétitude ni même de la fidélité de Liut-
prand. Je crois volontiers , dit encore Mu-
ratori , que les intrigues de Théodora eu-
rent quelque part à l'exaltation de Jean X.
& c'en étoit assez pour faire bâtir un Ro-
man. Je suis même persuadé qu'il fut uni-
versellement blâmé d'avoir quitté le Siège
de Ravenne pour celui de Rome. Les an-
ciens Conciles & récemment celui de Ra-
venne tenu en 898, avoient jugé à propos de
proscrire ces sortes de translations , pour
mettre un frein à l'ambition des Evêques.
Mais Baronius n'en est pas moins insou-
tenable de traiter Jean X. *de faux Pape &
d'infâme usurpateur , devenu maître de Ro-
me par le moyen d'une courtisane.* Parve-
nir au Pontificat par l'intrusion & la simo-
nie , & passer d'un Siège à l'autre, sont deux
choses très-différentes. Rome avoit besoin
alors d'un Pape intelligent & courageux.
On crut le trouver dans l'Archevêque de
Ravenne ; & les loix de la discipline Ec-
clésiastique cedent aux circonstances. *Ex-
trait de Muratori.*

ménagea fort peu , & les traita véritablement en beau-pere ; ce qui le jetta , bientôt après , dans de cruels embarras , & lui coûta même une partie de ses Etats. Un fils de Marozie , né du Marquis Alberic , & qui portoit le nom de son pere , fut mis au nombre des Officiers du Palais. Un jour que le jeune Alberic donnoit à laver au Roi son beaupere, celui-ci , choqué de la maladresse ou de l'étourderie avec laquelle il s'en acquittoit , s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet ; correction un peu forte à la vérité , & même indigne d'un Monarque. Alberic , au désespoir , court en demander vengeance aux Romains , & peint si fortement l'outrage & son ressentiment , qu'il échauffe tous les esprits. Hugues , voyant que la rumeur augmentoit à chaque instant , n'a pas le courage de faire face à l'orage , & s'enfuit lâchement en Lombardie. Les Romains profiterent de la circonstance pour rétablir l'ancien Gouvernement ou quelque chose d'approchant , & créèrent des Consuls & des Tribuns.

Cependant Hugues régnoit encore

paifiblement à Pavie; mais la fidelité de cette place ne fuffifoit pas pour le raffurer. La Tofcane venoit de paffer fur la tête de Lambert, fecond fils d'Adelbert & de Berthe, & fucceffeur de Guy que nous avons vu mourir l'époux de Marozie (1). Hugues craignit que les Seigneurs Italiens, dont un fi grand nombre avoit époufé le reffentiment d'Alberic, ne vinffent à s'unir avec ce Lambert, & à le dépouiller entierement de fes Etats. Pour parer le coup, il refolut de fe défaire du Tofcan. Un de fes freres, appellé Bozon, le fervit dans ce projet. Hugues & Bozon convinrent de défavouer Lambert pour leur frere, & publierent que Guy, Lambert, & Hermengarde étoient des enfans fupposés par l'ambition de Berthe (*). En conféquence, Bo-

(1) Voyez Liutprand, Liv. 3. c. 13. Voyez auffi Sigonius, Liv. 6. an 930 & 31.

(*) Outre fes vues fur la Tofcane, Hugues vouloit encore détruire le fcandale qu'avoit caufé fon mariage inceftueux avec Marozie, veuve de Guy, fon frere utérin.

zon se porta pour feul & véritable héritier, & réclama ses droits sur la Toscane. Lambert, justement offensé, demanda, selon l'usage du tems, à prouver sa naissance par le duel. C'étoit précisément où le Roi l'attendoit. Hugues s'étoit assuré d'un champion si redoutable, qu'il ne doutoit pas que Lambert ne succombât dans l'épreuve, & n'y perdît la vie. Mais toutes ses mesures échouèrent, & Lambert sortit victorieux du combat. Hugues, loin d'en être déconcerté, s'acharne à la perte du Duc. Ayant ensuite trouvé les moyens de se saisir de Lambert, il lui fit crever les yeux, & donna la Toscane à Bozon. Cette injustice irrita si fort les Italiens, que la plupart résolurent de rappeler le Bourguignon & de le rétablir sur le Trône. Mais Hugues sçût arrêter Rodolphe, en lui cédant une partie de son Comté de Provence, & le fit renoncer, avec serment, à l'Italie. Les mécontents, ayant perdu tout espoir du côté de Rodolphe, s'adressèrent au Duc de Baviere. Arnoul se prêta volontiers au projet de supplanter Hugues, & l'ap-

pas d'une si belle Couronne , lui fit mettre promptement sur pied , une forte Armée. Déjà même il étoit dans Vérone dont les portes lui furent livrées par le Comte Milon & l'Evêque Rathier, ennemis déclarés du Roi. Mais Hugues s'étant présenté devant Arnoul, à la tête de toutes ses forces, les Bavaois furent battus, poursuivis & chassés, & le Comte Milon avec eux. L'Evêque Rathier, tombé au pouvoir du Roi & exilé, eut ensuite tout le loisir de s'appliquer à l'étude. Il composa, sur son exil, un traité qui n'est pas sans mérite, & dont le style surtout est fort au - dessus du siècle dans lequel il écrivoit; ouvrage qui peut être compté parmi tant d'autres, nés des disgrâces de leurs auteurs, & destinés à consoler les malheureux des siècles suivans.

C'étoit évidemment l'avarice & la cruauté du Roi, qui avoient ameuté les mécontents; & leurs efforts redoublés, pour chasser Hugues du Trône, auroient du, naturellement, le rendre plus humain & plus modéré. Mais la tyrannie est-elle susceptible de leçons & capable de retour sur

elle-même ? Il faut qu'elle succombe ou qu'elle devienne extrême. Hugues ne prit conseil que de ses succès , & loin que des périls si pressans le fissent revenir sur ses pas , il en conclut la nécessité d'aller en avant. Le bonheur , avec lequel il s'en étoit tiré , lui persuada la justesse & la certitude de sa marche. Partant de ce principe , il déploya sur le Royaume toute la malignité de son caractère. Il ne vit plus chez ses Ducs , Comtes & Evêques , que des ennemis & des traitres. Tous furent poursuivis , déplacés & ballottés au gré de ses soupçons , de ses intérêts , de ses caprices. Depuis trois siècles , que les Duchés de Spolète & de Toscane existoient , jamais ils ne s'étoient vus exposés à tant de changements , qu'Hugues leur en fit éprouver pendant les vingt années de son règne. Peu content d'avoir enlevé la Toscane à Lambert , qui possédoit , certainement , ce Marquisat à plus juste titre qu'il n'occupoit lui-même le Trône , il l'arrache bientôt après à son frere Bozon , pour en investir son bâtard Hubert. A Spo-

lete , après en avoir expulsé Boniface , ensuite Théobalde qui étoit cependant sa créature , il y envoie Anschaire , frere du Marquis d'Yvrée & son neveu ; puis celui-ci lui étant devenu suspect , ainsi que son frere , il assigne ce Duché au même Hubert , déjà Duc de Toscane , & presque dans le même tems il dépêche Sarlion , l'un de ses fourbes à gages , avec la commission de s'emparer artificieusement de toute l'autorité. Les Evêchés , sans parler ici du despotisme minutieux qu'il exerçoit sur les plus petits emplois , n'étoient pas distribués d'une manière moins arbitraire. Persuadé qu'il ne pouvoit se fier aux Italiens , il donnoit les principales & les plus riches Eglises à ses bâtards & à ses courtisans ; prédilection d'autant plus révoltante , que ces derniers n'étoient qu'un vil ramas de Bourguignons & de Provençaux qu'il avoit attirés lui-même , ou qui , bannis de leur patrie , venoient chercher fortune auprès de leur compatriote. Hugues , selon le goût des Tyrans , ne se plaçoit qu'au milieu de ce tas d'Aventuriers , & avaloit à longs

traits les dégoûtantes adulations ; dont ces misérables ne sont jamais avares. Il ne se contenoit pas même de donner une seule Eglise à ceux qu'il jugeoit dignes de sa confiance ; il en accumuloit plusieurs sur la même tête. Il faisoit plus : communément il donnoit les Evêchés à cens ou plutôt sur le pied de métairie ; le pourvu étoit forcé de se contenter d'une médiocre portion du revenu, & de lui abandonner le reste (1). Il donnoit les Abbayes & les Monastères à ses maîtresses ; il en donnoit à ses soldats, & surtout à ses espions qu'il multiplioit & payoit en tyran. Traitres, concubines, satellites, tout étoit pourvu de bénéfices. Quant à l'Eglise de Rome, après en avoir usurpé la souveraineté, de société avec Marczie, ensuite lâché sa proie pour se dérober aux coups d'Alberic, il s'empara de tout l'exarcate de Ravenne, sur lequel on le voit très-clairement exercer un pouvoir despotique pen-

Murat. an.
939.

(1) *Ratherius in epistolâ ad Joannem XIII*
apud Dachery. Tome I, dernière Edition
dant ;

dant tout le cours de son règne. Il ne se fit aucun scrupule de donner asyle aux Sarrafins dont il auroit pu si facilement purger ses Etats, & surtout la Lombardie, après la victoire qu'il avoit remportée sur eux, à l'aide des Grecs. Il souffrit, au contraire, que ces barbares, dont il comptoit se prévaloir, au besoin, contre ses ennemis, fissent main basse sur les effets & les personnes des Chrétiens établis à l'entour des quartiers qu'il leur avoit assignés. Cependant il se paroît de tous les dehors de la religion, affectoit la plus haute piété, & se donnoit pour un saint personnage. Il en avoit effectivement le langage & le maintien. Au ton qui régnoit dans ses discours, dans ses Lettres & dans ses Edits, on l'eût pris, volontiers, pour un Martian ou pour un Théodose. En un mot, son gouvernement & sa conduite présentent tous les caractères de cette politique détestable, appelée Machiavélisme, du nom de l'Auteur célèbre qui, deux siècles après, la réduisit en principes. En même tems, Hugues avoit grand

soin d'écarter les ennemis du dehors. Il multiplioit les alliances , entretenoit des espions dans toutes les Cours , prodiguoit les présens , & mettoit tout en œuvre pour détourner des affaires d'Italie , les Puissances qui auroient pu l'inquiéter. Mais ce qui démontre plus fortement encore la dureté de son gouvernement , ce qui dut le rendre insupportable , c'est que , malgré tout ce que lui coûta l'espionnage , malgré tout ce qu'il dépensa en négociations , en édifices , en concubines & en fêtes , particulièrement pour les nœces d'une de ses filles , mariée à l'Empereur de Constantinople , il ne laissa pas d'amaasser un trésor immense , qu'il emporta même avec lui , lorsqu'il fut obligé de se retirer en Provence. Hugues triomphoit. Les Italiens, abbatus par tant de vexations & de cruautés , ne savoient que gémir & se taire. Pas un qui osât murmurer contre le tyran. La peur les avoit tous saisis à un tel point , que ceux qui vouloient parler , entr'eux , des affaires de l'Etat , se servoient de roseaux

Ou farbacanes , qu'ils ajustoient , comme par maniere de bouffonnerie , à l'oreille de l'interlocuteur ; feignant de vouloir contrefaire certains charlatans , qui en usent ainsi , lorsqu'ils disent la bonne fortune en place publique.

Mais tous ces projets conduits avec tant d'adresse , tous ces raffinemens de tyrannie eurent enfin le sort qu'ils méritoient. Hugues perdit ses Etats. L'attention même qu'il avoit eue de s'associer son fils , dès les premières années de son regne , afin de lui assûrer la succession , ne servit qu'à lui procurer une ombre d'autorité , qui lui échapa bientôt après.



CHAPITRE V.

Manœuvres & autorité de Berenger, Marquis d'Yvrée, sous les Rois Hugues & Lothaire II, auxquels il succède sous le nom de Berenger II.

Nous avons remarqué plus haut, qu'Adelbert, Marquis d'Yvrée, eut deux fils; l'un de Gisele, fille de l'Empereur Berenger, appelé lui-même Berenger, du nom de son ayeul; & l'autre d'Hermengarde, fille d'Adelbert II. de Tos-cane, appelé Anschaire. Celui-ci, qui se trouvoit propre neveu d'Hugues, attendu qu'Hermengarde étoit sœur utérine de ce Roi, fut fait Duc de Spolete. Il n'en jouit pas long-tems à la vérité; mais nous pouvons nous dispenser d'entrer ici dans le détail des soupçons & des violences de l'oncle, ainsi que des disgraces du neveu. Berenger, e fils

Liutp. l. 5.
c. 2.

aîné du Marquis d'Yvrée , succéda à son Pere ; & quoique l'administration & l'autorité fussent restées pendant quelques tems dans les mains de sa belle-mere Hermengarde , le titre & les droits n'en étoient pas moins sur sa tête. Il épousa Wille ou Guille , fille de Bozon , Duc de Toscane , laquelle , par conséquent , étoit encore propre nièce du Roi. Hugues parut même la chérir pendant quelque tems. Mais lorsqu'emporté par sa farouche politique , il résolut d'exterminer les plusgrands Vassaux du Royaume , sans distinctions d'amis ni de proches , il n'eut garde d'excepter le Marquis d'Yvrée. Lui paroissant peu sûr , néanmoins , de l'attaquer à force ouverte , il tâcha de l'attirer sous divers prétextes , les plus spécieux qu'il put imaginer , & en obtint une entrevue , dans laquelle il le combla de carresses & d'honneurs , & en même tems arrêta , dans son Conseil , de lui faire crever les yeux. Le jeune Lothaire , Collègue de son Pere , mais dont la manière de penser étoit bien différente , fut informé

Liut. 1. 5.
c. 4 & seq.

& probablement témoin de la délibération. Elle lui fit horreur ; il en donna promptement avis à son Cousin Berenger , & par la plus douloureuse fatalité , sauva précisément celui qui devoit être , un jour , son ennemi capital & son meurtrier. Le Marquis d'Yvrée s'enfuit en Germanie , où Wille son épouse , fut le joindre par une autre route. Herman , Duc de Suabe , le recueillit & lui ménagea même la protection d'Otton , Roi de Germanie , auprès duquel il passa plusieurs années. Dès que le tyran fut informé du lieu de sa retraite , il ne cessa plus d'agir auprès d'Otton , pour se faire livrer ce Vassal fugitif (*). En même tems les Italiens conjuroient le Roi de Germanie de leur envoyer Berenger à la tête d'une armée , pour les délivrer de la tyrannie des Provençaux. Ot-

An. 940.

(*) *Je peux me passer de richesses ;* répondit Otton aux envoyés d'Hugues , qui lui offroient des sommes immenses , *mais je ne peux refuser ma protection aux malheureux qui la réclament.*

ton , incertain entre des intérêts si divers , distrait , d'ailleurs , par d'autres objets , ne prenoit aucun parti. Un Cavalier , compagnon de la fuite & de l'exil de Berenger , imagina de le mettre en état de se passer des forces d'Otton , ou de se contenter , du moins , d'un foible secours.

Ce Cavalier s'appelloit Amédée. Sa naissance étoit certainement illustre , & sa manœuvre fit bien voir qu'il possédoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur. Le zèle de l'amitié ne déploya jamais plus de courage & d'adresse. Sachant , à n'en pouvoir douter , qu'Hugues étoit abhorré des Princes d'Italie , voyant , d'un autre côté , l'irrésolution ou plutôt la conduite équivoque d'Otton , Amédée proposa à Berenger de détrôner leur ennemi , sans le secours de la Germanie. » Tu fais ,
 » lui dit-il , combien Hugues s'est
 » fait détester , surtout depuis que les
 » charges & les honneurs sont devenus , exclusivement , le partage de
 » ses bâtards & de ses Bourguignons.
 » Il n'est pas un Italien de marque

Liutp. L. 5.
c. 8.

» qu'il n'ait banni ou dépouillé. S'ils
» ne cabalent pas ouvertement con-
» tre le tyran, c'est, uniquement, par-
» ce qu'il leur manque un Chef, & si
» quelqu'un, d'entre nous, à la fa-
» veur d'un déguisement & d'un rôle
» bien soutenu, s'en alloit épier &
» fomenter les dispositions des su-
» jets, il formeroit infailliblement
» un puissant parti. Rien de mieux
» imaginé, répond Berenger : mais
» quel autre pourroit l'exécuter plus
» heureusement que toi ». Amédée
part sans balancer, prend un habit
de pèlerin, se joint à la première
troupe qu'il rencontre, & feignant
d'aller, comme les autres, visiter le
tombeau des Apôtres, il parcourt
toute l'Italie, s'introduit chez les
Princes & s'informe adroitement de
leurs secrètes dispositions. Cepen-
dant, on eut quelques soupçons sur
le compte du faux pèlerin. L'avis en
parvint même jusqu'au Roi qui mit,
sur le champ, ses mouches & ses
satellites en campagne pour le dé-
couvrir & l'arrêter ; mais Amédée
qui changeoit tous les jours d'habit
& de figure, tantôt boiteux & éclo-

pé, tantôt brun, tantôt blond, tantôt couvert d'emplâtres & d'ulcères, se joua de tous les espions du Roi & du Roi lui-même, devant lequel il eut la hardiesse de paroître mêlé parmi les pèlerins & les pauvres dont Hugues nourrissoit quelquefois & habilloit un certain nombre, ainsi qu'on le voit pratiquer encore chez quelques Princes Chrétiens. Hugues eut beau faire garder tous les passages des Alpes avec un soin extrême; l'intrepide & rusé pèlerin s'échape, & passant par des lieux crus inaccessibles, & par conséquent mal gardés, il regagna l'Allemagne & vint rendre à Berenger un compte exact des affaires d'Italie.

Liutp. L. 5.
c. 12.

Berenger persuadé, d'après le rapport d'Amedée, que les Italiens le recevraient dans leurs places, pour peu qu'il amenât de troupes avec lui, prit, sans délai, la route de Trente. Manassès, antérieurement Evêque d'Arles & qui, dégoûté ou chassé de ce Siège, s'étoit retiré auprès du Roi d'Italie, son compatriote, en avoit obtenu l'administration des

Eglises de Trente , de Verone & de Mantoue. En cette qualité il avoit beaucoup de part au Gouvernement temporel de ces contrées, indépendamment de l'autorité qu'il exerçoit, directement, sur la marche de Trente, dont il étoit Gouverneur en titre. Berenger, arrivé dans ce canton avec sa poignée de soldats, s'approche de la petite forteresse de Formicara gardée par un Clerc de Manassès, nommé Adélard. Quelque mince que fût son cortège, il pouvoit fort aisément l'emporter, mais il aima mieux tenter la voie de la négociation qui pouvoit lui procurer en effet des avantages plus considérables & plus solides. Le Marquis favoit probablement, qu'Adélard avoit toute la confiance du Prélat. Il connoissoit encore mieux le caractère de Manassès, qui ne pouvoit être plus scrupuleux en matières d'Etat, qu'il ne l'étoit en fait de Loix ecclésiastiques, outragées ouvertement par sa conduite. En conséquence Berenger, sans employer d'autres machines pour forcer le Château, demande à parler à ce

Lautp. 6. 4.

3.

Commandant tonsuré, & lui persuade de se rendre auprès de l'Evêque Manassès, pour l'engager à livrer cette place & à favoriser le parti du Marquis. » Si tu réussis, lui dit » Berenger, dès que je serai monté » sur le Trône, je te fais Evêque de » Côme, & je donne à ton maître » l'Archevêché de Milan ». Ce Siége étoit considérable. Outre les sommes immenses qu'il rapportoit, il étoit regardé, dans l'ordre civil, comme la seconde place de l'Etat. Il n'est donc point surprenant que l'ambitieux Prélat, tout bien fourni qu'il étoit d'ailleurs, se soit laissé prendre à cet appas. Non seulement il consentit à livrer Formicara, mais il pressa vivement les Seigneurs de Lombardie de se déclarer pour le Marquis. Dans ces entrefaites, le Comte ou Gouverneur de Vérone, devenu suspect au Roi, fut appelé & retenu à la Cour sous divers pretextés. Hugues le faisoit observer secrètement &, pour ainsi dire, garder à vue. Mais il trouva le moyen de mettre ses espions en défaut & de s'enfuir à Vérone qu'il li-

vra , bien volontiers , à Berenger. La nouvelle de l'arrivée du Marquis fut bientôt répandue. Toute la Lombardie retentit de son nom & se révolta contre le Roi. Chacun, séduit par cette fausse lueur d'espérance, applaudissoit à la révolution, & s'attendoit à revoir le siècle d'or.

Cependant Arderic , Archevêque de Milan, invita Berenger à se rendre en cette Capitale. Les Barons du Royaume s'y assemblèrent en grand nombre, & l'on ne doutoit pas que ce ne fut pour le couronner & le proclamer Roi d'Italie. Deja même Berenger avoit commencé d'agir en maître & disposé des Charges de l'Etat en faveur de ses partisans. Hugues, se voyant perdu sans ressource, essaya de sauver du moins l'honneur de son fils , recourut à un expédient qui parut d'abord lui réussir au-delà de ses espérances. Il envoie Lothaire lui même à Milan, avec d'autres députés ; & s'adressant , non au Marquis d'Yvrée en particulier , mais à tous les Seigneurs assemblés , il leur représenta , que s'ils trouvoient dans son

Gouvernement & dans sa conduite un juste motif de mécontentement & de révolte, il étoit prêt à se retirer en Provence, & leur souhaitoit très-sincèrement un meilleur Roi : mais qu'il les supplioit, du moins, d'avoir pitié de son malheureux fils, qui, sûrement, n'avoit mérité la haine d'aucun d'eux & qui, de l'heureux caractère dont-il étoit doué, se feroit un devoir de les consulter en toutes choses, n'agiroit que par leurs impressions & se contenteroit, pour ainsi dire, du titre & des ornements de la Royauté. Pendant qu'on délibéroit, le jeune Roi présent, tremblant & prosterné, excitoit la compassion de toute l'assemblée. Berenger, feignant d'en être lui-même attendri, accorda plus qu'il ne demandoit; & cachant sa profonde malice sous un faux air de générosité, il fit répondre que non seulement on conserveroit le Trône à Lothaire, mais qu'en faveur du fils, on vouloit bien oublier tous les torts du Pere, & continuer de reconnoître Hugues pour Souverain. Ce retour inattendu, par lequel Berenger paroissoit

relever le tyran, & lui restituer une Couronne dont il se voyoit presque le maître, est attribué généralement à la crainte où il étoit qu'Hugues, sortant de l'Italie & emportant tous ses trésors, n'allât, sur le champ, lever une armée nouvelle en Allemagne, avec laquelle il auroit pu retomber sur la Lombardie & s'y rendre plus despotique qu'auparavant. Tel est, du moins, le sentiment de Sigonius, de Muratori & de tous les modernes, qui n'ont pas cru pouvoir s'écarter de la narration de Liutprand, (*) Historien unique,

(*) L'accueil que Muratori fait ici à Liutprand, ne contredit nullement la vigueur avec laquelle nous l'avons vu tancer cet Historien à propos des Papes Jean X. & XI. c'est qu'en effet les critiques mettent bien de la différence entre la partie de son histoire qui précède le regne d'Hugues, & celle qui commence à cette époque. Il est même une partie considérable de ce regne sur laquelle il mérite peu de croyance, parce qu'il n'étoit encore que Page du Roi ; Page cheri à la vérité, mais fort au-dessous de cet âge où l'on est capable de voir &

original, authentique, même dans ce point d'histoire, puisqu'il se trouvoit, pour lors, à la Cour, & qui plus est, mêlé dans toutes les intrigues de ces Princes. Malgré tout le poid de cette autorité quelque lecteur pourra trouver encore assez étrange que Berenger qui n'avoit, sûrement pas fort à cœur les intérêts des deux Rois & qui se montra, d'ailleurs, très-aguerri contre les scrupules & les re :

d'observer. Jusques là, il ne fait guere, comme on l'a dit ailleurs, que rédiger des libelles & des contes populaires; d'autant plus répréhensible, qu'à la trempe de son esprit on voit trop que c'est moins crédulité de sa part, que fureur de médire. A l'égard des Papes, indépendamment de la malignité de son caractère, il avoit contre eux des préjugés d'éducation & d'état. Elevé dans le Palais du Roi Hugues, Secrétaire de Berenger II, Ministre d'Otton I, il ne contracta sûrement pas dans ces trois Cours l'habitude de parler honorablement des Souverains Pontifes, éternellement aux prises avec ses maîtres. Il est vrai qu'il finit par être Evêque; mais Evêque courtisan, toujours plus occupé de négociations & d'intérêts politiques, que des objets du Sacerdoce.

mords, ne se soit pas opposé violemment au départ de son rival, & ne lui ait pas arraché ses trésors. Mais il n'est pas naturel de supposer qu'Hugues fut totalement abandonné. Sans doute qu'il avoit encore un reste de parti que mille incidents & le desespoir tout seul, pouvoient ranimer; & Berenger, tout bien considéré, ne crut pas devoir poursuivre le Monarque à outrance. Un ennemi est encore bien redoutable sur les débris d'un Trône! D'ailleurs, il ne faut pas croire qu'il fut si facile d'empêcher l'exportation de cet or, qu'un Prince avare n'avoit pas manqué de réduire en espèces. Hugues avoit mille moyens de le faire passer en Provence, & de mettre en défaut la vigilance du parti dominant & de Berenger lui même, quelque soutenue qu'elle eût été. Je conviens même que, sous ce rapport, la politique d'Hugues étoit excellente. De toutes les combinaisons d'un tyran, c'est ici la plus avantageuse & la plus juste, relativement à sa propre sûreté. Que peut-il faire de

mieux que d'amasser une prodigieuse quantité d'espèces ? Quelle nature de biens est plus analogue à son incertaine manière d'être ? indépendant, facile à transporter, l'or effectif peut échapper à l'exécration, à la fureur même publique, & rendre toujours la catastrophe moins douloureuse. Hugues en est la preuve : il ne tarda pas de pénétrer les vues de Berenger & d'apprécier l'insidieux secours qu'il venoit d'en recevoir. Il vit qu'il n'étoit plus qu'un fantôme à qui l'on avoit daigné permettre d'errer, encore quelque tems, sur le Trône, & qu'au fond le Marquis d'Yvrée étoit déjà Roi. Il prit donc le parti de se retirer en Provence & emporta ses trésors sous le bon plaisir de Berenger. Je dis sous le bon plaisir du Marquis, attendu que celui-ci, soit qu'il se vît dans l'impuissance d'empêcher qu'Hugues ne fit passer ses richesses en Provence, soit qu'il eût cessé de craindre que le Provençal s'en servit pour lui faire la guerre, ne s'opposa plus à son départ ; & l'un & l'autre feignirent de se séparer bons amis.

Lothaire, recommandé à la protection & aux soins de Berenger avec une confiance apparente & qu'Hugues étoit bien éloigné de sentir, reste en Italie, décoré du vain titre de Roi, & avec lui la célèbre Adélaïde, sa femme, fille de Rodolphe II, Roi de Bourgogne, & de la Reine Berthe qui avoit épousé Hugues en seconde noces, dans le même tems qu'elle maria sa fille à Lothaire. L'autorité du jeune Monarque fut très - bornée & peu différente de celle dont son pere avoit joui dans les dernières années. Le Marquis d'Yvrée continuoit de gouverner en maître absolu. Peu content même d'avoir, en quelque sorte, sous sa tutelle un Roi jeune & vertueux & d'être, sous son nom, l'arbitre de l'Etat, Berenger voulut regner dans toutes les formes. Son insatiable ambition ne put se passer du titre de Souverain. Il craignit, avec raison, que les peuples ne vinssent à se dégoûter de sa personne, & à prendre insensiblement de l'amour pour Lothaire. C'étoit même l'effet que devoient naturellement pro-

duire les vertus du jeune Roi & celles de sa belle Adélaïde. Berenger résolut de se délivrer enfin d'une idée qui le tourmentoît sans relâche, & empoisonna son pupille. Telle fut, du moins, l'opinion commune. Quoiqu'il en soit, il est certain que Lothaire ne vécut au plus, que trois ans après la retraite de son pere; Hugues lui-même étoit mort peu de tems auparavant : ce qui put encore enhardir Berenger à se défaire du fils, de maniere ou d'autre.

Nous n'avons, sur les régnés d'Hugues, de Lothaire, de Berenger, & sur une partie de celui d'Otton I. d'autre Historien que Liutprand, dont la partialité est quelquefois bien marquée, surtout à l'égard du Marquis d'Yvrée. Sa haine contre Berenger II, dont il encourut la disgrâce, après avoir été son Secrétaire, éclate à chaque page; & quoiqu'il fût à portée de connoître parfaitement toutes les opérations de ces Princes, il semble qu'il ne faudroit pas l'en croire sans restriction. Mais où prendre de quoi le réfuter? Il faut bien se contenter de son au-

torité, & adopter du moins, quant à la substance, les faits qu'il raconte. Poursuivons donc sur la foi de cet Ecrivain. Berenger, délivré d'un Supérieur & d'un Rival, & s'étant fait promptement couronner & déclarer Roi, ne tarda pas de changer de système & de conduite. C'est assez l'usage des tyrans; tant qu'il existe quelqu'un qui peut leur disputer la suprême puissance, ils se contraignent & se composent. Tous leurs compétiteurs, de droit ou de fait, ont-ils disparu, ils se démasquent & s'abandonnent. On peut donc assurer, avec Liutprand, que l'Italie ne gagna pas au changement, & que Berenger, marchant trop fidèlement sur les traces de son Prédécesseur, ne fut ni moins cruel, ni moins avare, ni même moins hypocrite.

Sans doute qu'il est une intelligence suprême qui aveugle les méchants, & maudit leur politique. Comment concevoir autrement, que Berenger II, ce même Berenger qui ne devoit la Couronne qu'aux excès du Provençal, aille se préci-

piter dans le même abîme , & précisément par la même voie ? Comment concevoir encore , que le Comte de Provence , Etranger , appelé par une simple faction , & beaucoup moins étayé de la faveur du peuple , que le Marquis d'Yvrée , régné & tyrannise durant vingt ans , pendant que celui-ci , porté sur le trône d'un consentement unanime & par acclamations , peut à peine s'y soutenir deux ans. Il est vrai que de toutes les injustices & les cruautés , par lesquelles Berenger souleva contre lui ses Vassaux & les Princes étrangers , celles qui le jetterent dans de plus grands embarras , & furent , à proprement parler , la cause immédiate de sa perte , regardoient Adélaïde , Veuve de Lothaire , vis-à-vis de laquelle il lui étoit assez difficile de prendre un parti sûr , après qu'elle avoit refusé , si positivement , la main d'Adelbert , son fils & son Collègue. Il faut convenir aussi qu'il en prit un des plus violens ; celui de l'enfermer dans une tour avec une seule de ses femmes. On juge bien que l'épouse de

Berenger eut beaucoup de part à la rigueur avec laquelle Adélaïde fut traitée. Wille hautaine, envieuse, libertine & même le scandale de la Cour & de tout le Royaume, s'il en faut croire Liutprand, ne pouvoit pardonner à la jeune Reine tant de sagesse & de beauté, & n'épargnoit rien pour supprimer un contraste qui faisoit trop ressortir ses vices (*). Cependant le dé-

(*) Peut-être n'y a-t-il, en effet, qu'une femme qui puisse en maltraiter une autre avec tant d'indignité. On ne voit guere les hommes s'acharner ainsi contre un sexe toujours intéressant, ne fut-ce que par sa foiblesse, & bien plus touchant encore quand il unit les vertus à la beauté. Que Berenger, piqué ou allarmé du refus d'Adélaïde, ait porté la vengeance ou les précautions jusqu'à la faire arrêter; cela se conçoit. Mais quand on voit une jeune Reine, dépouillée de tous ses meubles, bijoux & vêtemens, meurtrie de coups de poing & de coups de pieds traînée par les cheveux, dans un horrible cachot, creusé au fond d'une tour; on reconnoît Wille & les ingénieuses fureurs de son sexe.

*S. Odilon.
Roswitte
Donizon.*

houement fut heureux , & tel que Berenger & sa femme étoient bien éloignés de le prévoir. Leurs persécutions tournerent à l'avantage d'Adélaïde , & lui procurerent un sort plus brillant ençore, que celui dont elle avoit joui du vivant de Lothaire. Tirée de sa prison par le zèle & l'industrie d'un Prêtre , elle fut ensuite recueillie par l'Evêque de Reggio qui la fit passer dans la fameuse forteresse de Canossa , dépendante de son Siège, & gouvernée par Azzon , bisayeul de la Comtesse Mathilde. C'est là qu'Adélaïde put attendre, en sûreté , les effets de la puissante protection du Roi de Germanie (*).

(*) Adélaïde est un personnage trop intéressant pour qu'on ne desiré pas quelque détail sur sa détention & sa délivrance. Elle passa quatre mois dans cette affreuse prison où nous l'avons vue conduire à travers tant d'outrages. Un Prêtre, appelé Martin , imagina de l'en tirer. Ayant pratiqué ou découvert , au pied de la tour , une secrette issue , il se munit de deux habits d'hommes , fait monter la Reine & sa suivante, ainsi travesties, sur

Mais il est à propos de reprendre ,
d'un peu plus haut , les affaires d'Al-

une barque de Pêcheur , & gagne la forêt qui bordoit l'autre côté du lac de Garde , sur lequel étoit bâti le Château où l'on avoit enfermé Adélaïde. Elle resta cachée, pendant plusieurs jours , dans cette forêt , manquant de tout & ne subsistant que du poisson qu'un Pêcheur donnoit , charitablement , à Martin. La Reine prend enfin le parti d'envoyer son libérateur à l'Evêque de Reggio , pour lui faire part du pitoyable état où elle se trouve , & lui demander asyle. C'étoit Adélard , ce même Clerc de l'Archevêque Manassès , à qui l'appas d'un Evêché avoit fait oublier les loix de son état & celles de l'honneur. Si la honte d'un pareil traité pouvoit être effacée , elle le seroit par le zèle généreux avec lequel il servit notre Héroïne. Sur le recit de Martin , il s'engage , sans balancer , à la secourir. Mais ne voyant dans ses terres aucun lieu où la Princesse pût être parfaitement en sûreté , il s'adresse au Comte Albert Azzon , Seigneur du fief de Canossa , situé à l'entrée des montagnes de Reggio , vers la rivière d'Enza. Là , sur le sommet d'un rocher isolé , escarpé & d'une hauteur prodigieuse, Albert avoit fait construire une forteresse à triple enceinte , d'où il bravoit toutes les machines de guerre & les plus
lemagno ,

Voyez plus
haut, pag. 83.

Allemagne qui commencerent dès - lors à se lier étroitement avec celles d'Italie.

nombreux assaillans. A la priere d'Adelard , le Comte se charge , bien volontiers , de l'illustre & belle infortunée. Marchant, sans différer, à la tête d'un petit escadron , il se rend , dans la forêt , par des chemins détournés , & emmene Adélaïde à Canossa. Sur le champ , le Prêtre Martin est envoyé en Allemagne pour instruire Otton des malheurs de la Reine, & ce qu'il y eut de fort singulier , c'est que tout se passa si secrètement , que Berenger ne découvrit la retraite d'Adélaïde que lorsqu'elle en sortit.



CHAPITRE VI.

*Digression sur les affaires du
Royaume de Germanie , vers
l'an 900. Expéditions d'Ot-
ton I. contre Berenger II.
Nouvelle translation du Ro-
yaume d'Italie & de l'Em-
pire.*

LOrs de la déposition de Char-
les-le-Gros , Arnoul , quoique bâ-
tard de la Maison Carlovingiene ,
étoit monté sur le Trône de Germa-
nie en même tems que la France ex-
cluait Charles-le-Simple de la suc-
cession malgré sa légitimité. Nous
avons vu le même Arnoul obtenir
ensuite la Couronne impériale , & à
sa mort arrivée l'an 899 , laisser le
Royaume de Germanie à son fils
unique Louis III ou IV , âgé seule-
ment de sept ans , & nullement en
état , par conséquent , de faire va-
loir les droits réels ou prétendus de

la Couronne. Le Royaume de Lombardie & le titre d'Empereur ne pouvoient être la conquête d'un enfant. Indépendamment des dégoûts qu'Arnoul dut rapporter d'Italie, l'entreprise, par elle-même, exigeoit de grands préparatifs, & surtout beaucoup plus de réputation que n'en avoit son successeur. Comment le jeune Louis auroit-il pu réparer tant de désordres, & abbatre tant de Princes qui avoient profité de cet intervalle, pour se rendre plus puissans & plus absolus? D'ailleurs il n'en eut pas le tems. Emporté avant sa vingtième année, à peine touchait-il l'âge propre aux intrigues & à la guerre. Louis IV. n'ayant pas laissé d'enfans mâles, ni même de fille qui pût porter, dans une autre maison, le droit à la succession (1).

(1) L'opinion la plus probable est que Louis ne laissa point de filles. Cependant quelques Ecrivains Allemands prétendent qu'il en laissa une, qui, selon l'usage encore suivi de nos jours, fut promise dès sa plus tendre enfance, à Conrad, Duc de Franconie, & que ce fut même à ce ti-

Les Ducs & tous les Princes Ecclésiastiques & Séculiers du Royaume de Germanie , qui , sous les Carlovingiens eux-mêmes , & bien mieux encore après l'extinction de cette race , étoient en possession , sinon d'élire , du moins de confirmer & de reconnoître les Princes destinés au Trône , prétendirent que le droit de créer un nouveau Souverain leur étoit dévolu. Ils s'assemblerent donc à Worims ; & après plusieurs contestations , après le refus mémorable qu'Otton , Duc de Saxe & ayeul du grand Otton , fit de la Couronne royale , ils élurent Conrad , Duc de Franconie & de Hesse , qui ne vécut que sept ans , & fut remplacé par Henri I. de Saxe , surnommé l'Oiseleur. Henri étoit fils de ce même Otton , à qui les Electeurs avoient offert le Trône , & il y fut élevé à la recommandation de Conrad ,

tre que Conrad emporta les suffrages de la diette assemblée pour l'élection du Successeur de Louis. Voyez Heis. Hist de l'Empire , tome 1. page 224.

dont il avoit été l'ennemi capital (*). Conrad imitoit, en ce point, la générosité du Duc Otton, à la persuasion duquel il fut élu Roi, malgré l'inimitié qui régnoit entr'eux. Mais ni l'un, ni l'autre, quoique guerriers & vaillans, ne purent s'occuper des affaires d'Italie. Conrad, outre la brièveté de son règne, fut occupé, sans relâche, à soumettre les Princes d'Allemagne, dont les uns, à la faveur du changement, s'étoient arrogé plus d'autorité qu'ils n'en avoient auparavant, pendant que les autres, sous pré-

(*) Une particularité de son règne, qui mérite, ce me semble, d'être remarquée, c'est qu'il est le premier qui ait fondé des Chapitres pour les filles nobles. Les guerres contre les Hongrois ayant emporté, au commencement du dixième siècle, un nombre prodigieux de Peres de famille, il rassembla toutes les orphelines dans plusieurs maisons, qu'il soumit à la règle de S. Augustin. Mais ces Religieuses ou Chanoinesses ne furent point liées par des vœux perpétuels. Henri leur laissa la liberté de sortir & de se marier quand elles vou-

texte que l'élection n'avoit pas été unanime, formoient entr'eux des partis pour la soutenir ou la détruire, & allumoient le feu de la Guerre Civile. Henri, qui régna plus longtemps & sur des Vassaux plus soumis, fut occupé tout entier à réprimer les incursions & les insolences des Hongrois qui avoient rendu la Germanie tributaire, & à repousser les assauts que lui livra Charles-le-Simple. Il ne faut pas croire, cependant, qu'ils eussent absolument perdu de vue l'Italie. Se regardant comme les représentans des Rois, leurs Prédécesseurs, & comme ayant succédé à tous leurs droits, ils ne manquoient pas d'y comprendre ce Royaume, ainsi que le titre d'Empereur, unis à la Couronne de Germanie sous Carloman, Charles-le-Gros & Arnoul. Le style Allemand en est la preuve. La plupart des Ecrivains de cette Nation, qualifient d'Empereur les Rois Louis IV, Conrad & Henri. Mais la gloire d'être en effet Souverain de l'Italie, & de recevoir la Couronne impériale dans Rome, étoit réservée

au grand Otton , fils & successeur d'Henri. Il est vrai qu'Otton , premier Empereur de ce nom , ne put pas sitôt tourner ses vues de ce côté. Indépendamment des présens considérables qu'Hugues lui faisoit , & qui pouvoient bien en effet le satisfaire & le retenir , il fut distrait , pendant plusieurs années , par d'autres guerres qui le demandoient tout entier. Mais enfin , indigné , d'une part , contre Berenger qui reconnoissoit assez mal l'asyle & la protection qu'il lui avoit accordé ; épris , de l'autre , de la noble ambition de secourir une Princesse jeune , belle & vertueuse , il se livra , sans distraction , à l'entreprise & partit pour l'Italie , vers la quinzieme année de son règne. Au prétexte de sauver une Reine innocente , se joignoient deux puissans aiguillons , l'amour & l'intérêt. La renommée avoit imprimé dans le cœur d'Otton tous les charmes d'Adélaïde (1) ; & il sentoît,

An. 951.

(1) Certains Ecrivains la nomment Alix , d'autres Alunde.

en même tems , qu'en l'épousant , il acquéroit une espèce de droit à la Couronne de Lothaire qui n'avoit laissé d'autre héritier que sa Veuve.

Ce premier voyage d'Otton n'est pas fort détaillé dans l'histoire d'Italie. On se contente de nous dire , sommairement , qu'il se rendit à Pavie , qu'il y reçut la main d'Adélaïde , que ce mariage déplut à plusieurs , entr'autres , à Ludolf , fils d'Otton & d'Edithe , sa première femme : enfin que ce Ludolf , étant sorti mécontent d'Italie , & retourné en Allemagne , y attira bientôt après Otton lui-même , par ses manœuvres séditionesques. Otton ne prît point alors le titre de Roi d'Italie , encore moins celui d'Empereur. Il est vrai que Berenger se tint pour vaincu ; & même après le départ d'Otton , il fut , à la persuasion de Conrad , Duc de Lorraine , gendre du Roi de Germanie & son Lieutenant en Lombardie , se jetter à ses pieds. Il le conjura , par le souvenir de ses propres bienfaits , d'oublier tous ses torts , de compter , pour l'avenir , sur une obéissance & un respect inviolables de sa

part ; & au moyen de ces humbles protestations , il obtint la paix , l'amitié d'Otton , & la restitution de ses Etats. Cet acte de soumission & de dépendance que Berenger ne regarda peut-être que comme une simple cérémonie , & qu'il ne fit , probablement , que pour secouer le fardeau d'une guerre trop au dessus de ses forces , fut pris , de la part des Allemands , pour un pacte formel & authentique de vassalité , où Berenger faisoit réellement hommage de ses Etats à leur Roi , & en vertu duquel le Royaume d'Italie devoit , à l'avenir , se regarder comme fief relevant du Royaume de Germanie. Il paroît même que c'est ainsi que les Ecrivains du tems l'ont entendu (1).

(1) *Hunc Regem (Berenger) certè digno suscepit honore !
 Restituens illi sublatis culmina regni ,
 Ista percitè tantùm sub conditione ,
 Ut post hæc causis non contradiceret ullis
 Ipsius imperio , multis longè metuendis ,
 Sed seu (ceu) subjectus jussis esset studio-*
sus.

Or , puisque les successeurs d'Otton , fondés sur les promesses & les expressions de Berenger & de son fils Adelbert , prétendirent être suzerains du Royaume d'Italie , à plus forte raison , Otton lui-même , qui avoit reçu l'hommage & les serments [1] des deux Rois , étoit-il en droit de les regarder comme ses Vassaux , & de se croire l'arbitre & le juge de leur conduite.

Cependant Berenger , rétabli dans ses Etats , continuoit de traiter ses sujets avec la même dureté. Profitant des guerres Civiles survenues en Germanie , & qui paroissoient

Le morceau est de Roswida ou Hroswitha , Moinesse de Grandersheim. Voilà de sa Poësie. C'est sur cette mesure & de ce style qu'elle écrivit , par ordre d'Otton II , l'histoire ou plutôt le panégyrique d'Otton I. pere de celui-ci. On trouve cet ouvrage dans les recueils de Juste Reuberus & d'Henri Meibomius.

(1) *Berengarius & Adelbertus sui milites effecti regnum Italicum sceptro aureo ex ejus manu susceperunt , & . . . jurejurando fidem promiserunt.* Liutprand. *in legat. rerum Italicarum* , tome 2. page 480.

avoir occuper Otton pour long-tems, il se mît à poursuivre ouvertement tous ceux qui s'étoient déclarés contre lui. On juge bien qu'Albert Azzon, Seigneur de Canossa & protecteur d'Adélaïde, fut un des premiers qu'il attaqua. Berenger osa l'assiéger dans sa forteresse, & le ferroit même déjà de fort près, lorsque l'arrivée de Ludolf, envoyé par son pere pour réprimer les nouveaux attentats du Roi d'Italie, fit lâcher prise à celui-ci, & le contraignit, encore une fois, de plier sous le joug des Allemands. Ce nouvel asservissement fut passager, & la mort imprévue du Prince Ludolf, lui rendit, bientôt après, la liberté. Mais sa persévérance à vexer les Italiens ayant enfin lassé le Roi de Germanie, il prit le parti de marcher en personne, & résolut de l'exterminer. Plusieurs Ecrivains assûrent [1] que différens

(1) Voyez l'anonyme de Salerne, *apud* Camillo Peregrino, *rerum Italicarum*. tom. 2. page 299. Voyez aussi Liutprand, liv. 6. chap. 6. & le Continuateur de Reginald, dans les Chroniques.

Princes d'Italie presserent Otton de venir les délivrer de la tyrannie de Berenger , & que les instances , entr'autres , du Pape Jean XII. & de Gualbert , Archevêque de Milan , contribuèrent beaucoup à l'expédition. Ces deux Prélats n'avoient pas les suffrages de tous leurs diocésains ; & l'on peut croire que Berenger , attentif à saisir toutes les occasions d'abaisser l'autorité des Eglises de Rome & de Milan , qui étoit en effet prodigieuse , appuyoit les ennemis de l'Archevêque & du Pape , attisoit le feu de la discorde , afin d'en tirer parti , & ne se faisoit aucun scrupule de s'emparer , lui-même , des biens ecclésiastiques. Enfin , il n'est pas douteux , que les plaintes de Jean & de Gualbert paroissent justes & fondées & qu'elles étoient très-capables d'émouvoir Otton , fortifiées , surtout , des appas de deux Couronnes , la Royale & l'Impériale , dont les deux Prélats dispoient réellement , & qu'ils ne manquent pas d'offrir au Prince Allemand par le ministère de leurs Ambassadeurs. Il ne faut pas croire , ce-

pendant, que le succès de l'expédition fut infaillible. Malgré les troupes nombreuses qu'Otton conduisoit avec lui, malgré l'appui & la multitude des mécontents, il étoit très-possible que l'entreprise échouât, si l'opiniâtreté d'une femme orgueilleuse n'eût déconcerté tous les projets du parti contraire. Berenger, s'étant enfermé dans Pavie, avoit envoyé son fils Adelbert, disputer le passage aux Allemands, à la tête d'une armée que l'opinion commune fait monter à soixante mille hommes. C'étoit des milices que les Barons levoient dans les différentes parties du Royaume & qui se rendoient par pelotons au lieu de l'assemblée. Les soldats n'obéissoient pas, même directement, au Roi. Il n'exerçoit que les fonctions de Généralissime, & chaque Bande étoit, immédiatement, sous les Ordres du Duc, Comte ou Marquis de son canton. Pendant que l'armée des Lombards attendoit les Allemands, qui ne paroissoient point encore, plusieurs Barons se rendirent auprès d'Adelbert pour lui signifier leur dernière ré-

solution. Le conseil en est pris , lui
» dirent-ils , il faut absolument vous
» rendre à Pavie , accompagné de
» quelques personnes , & engager
» votre Pere à vous remettre le Ro-
» yaume de Lombardie , parce que
» nous ne saurions vivre plus long-
» tems sous sa domination. S'il y
» consent , nous combattons pour
» vous avec toutes nos forces. S'il
» refuse d'abdiquer , nous livrerons
» le Royaume à l'étranger. Nous ne
» voulons plus souffrir les cruautés
» du mari & de la femme (1) ».
Lorsqu'Adelbert eut fait part à son
Pere des conditions & de la volon-
té des Barons , Berenger sentit que
le sacrifice étoit inévitable & se dis-
posoit à descendre du Trône. Mais
l'imperieuse Wille n'avoit garde d'y
consentir. Elle ne put jamais se ré-
soudre à cesser d'être Reine. Adel-
bert, ayant repris la route de Tren-
te , où l'armée étoit campée , vint
en rendre compte aux Barons , qui

(1) Anonyme de Salerne *apud* Camil-
lo Peregrino.

l'abandonnerent sur le champ, & se retirèrent chacun dans leurs Etats.

On pourra trouver étrange que Liutprand, qui devoit être mieux informé que tout autre, ne fasse nulle mention d'une particularité de cette importance, & que nous en soyons redevables à l'anonyme de Salerne, qui s'étend d'ailleurs si peu sur le compte d'Otton. Mais, outre que Liutprand s'appesantit sur certains faits & glisse sur d'autres au gré du caprice ou de la passion, & qu'en général ses réticences & ses détails paroissent fort arbitraires, il faut observer qu'il écrivoit sous le règne des Ottons, & qu'il crut peut-être devoir taire une circonstance qui auroit pu sauver une partie de la gloire d'Adelbert, & affoiblir l'éclat de la seconde expédition du Monarque Allemand.



CHAPITRE VII.

*Grandeur de l'Empereur Otton
I. Changements qui en résultent. Ses démêlés & ses négociations avec l'Empereur d'Orient, à l'occasion des affaires d'Italie.*

LE Roi de Germanie s'avance donc sans rencontrer d'obstacles & fit son entrée dans Pavie , d'où il se rendit à Milan , appelé par la diette des Barons du Royaume, qui le couronnerent Roi de Lombardie & d'Italie (1). La cérémonie se fit avec plus de pompe & de solennité que jamais. Il est dit, expressément , qu'on y fit usage de la Couronne de fer , devenue si fameuse dans les siècles suivans & conservée à Monza, ainsi que le clou sa-

(1) Landulf. Senior. histori. mediolan. l. 2.
c. 18 rerum Italicarum, tom. 4.

cré. Peu de tems après, Otton se rendit à Rome où il fut encore fêté magnifiquement & couronné Empereur par le Pape Jean XII. Cependant, la famille de Berenger, fugitive & dispersée, s'étoit jettée dans les différentes places qui pouvoient résister au vainqueur. Berenger gagna saint Léon, forteresse du Comté de Montefeltro, en Ombrie. Les deux freres Adelbert & Guy se réfugièrent dans certains Châteaux batis au milieu du lac de Garde; & Wille choisit, pour retraite, une isle du lac d'Orta, appelée saint Jule, qui passoit alors pour une des plus fortes places d'Italie. Otton attaqua d'abord celle-ci & se vit, après deux mois de siège, en état de l'emporter d'assaut. Mais, soit qu'il eût pitié d'une femme, soit que Wille l'eut addouci par l'offre d'une partie considérable de ses trésors, Otton voulut bien faire quartier à cette Reine & lui permettre de se retirer auprès de Berenger. Sans doute que Wille, en traitant de la reddition de la place & de sa liberté, témoigna les dispositions les plus pa-

cifiques , & ne parut empressée d'aller joindre son mari, que pour l'exhorter à se rendre. Mais, au fond , elle étoit très-éloignée de se prêter à nulle espèce d'accord ou de traité qui livrât sa personne & celle de son mari à la discrétion du nouvel Empereur. Elle se rappelloit, avec la fureur du desespoir, la maniere dont elle avoit traité cette Adélaïde , alors orpheline & délaissée , maintenant Impératrice & femme du vainqueur , & tout autre supplice lui paroissoit préférable à l'idée d'être obligée de s'humilier devant une rivale abhorrée. Loin donc que Wille exhortât Berenger à se rendre , l'un & l'autre firent, dans saint Léon, la défense la plus opiniâtre ; au point qu'Otton désespérant de les forcer, prit le parti de changer le siège en blocus & d'affamer la place. L'Empereur fut même obligé d'en laisser , quelque tems, la conduite à ses Lieutenants, & de porter une partie de ses forces à Rome qui étoit en proie à de nouveaux troubles. Cependant il fallut bien à la fin que saint Léon se rendît. Wille & Berenger , faits pri-

sonniers de guerre, furent envoyés à Bamberg où l'un & l'autre moururent bientôt après dans l'obscurité. Adelbert, dans le désastre de sa famille, eut du moins la consolation de ne pas tomber dans les mains d'Otton. Il erra long-tems, sans pouvoir jamais relever son parti. Les Grecs lui donnerent d'abord quelques espérances, mais il n'en obtint aucuns secours capables de le rétablir sur le Trône. D'ailleurs il n'en étoit pas indigne; & le trait des Barons, rapporté plus haut, prouve bien qu'il méritoit un autre sort que Berenger; semblable, en ce point, à Lothaire II. qui valoit également beaucoup mieux que son Pere Hugues. Ces deux exemples prouveroient assés clairement, ce me semble, que la vertu est plutôt un don du Ciel que le fruit de l'éducation. Il faut convenir aussi que la catastrophe des peres étoit une terrible leçon pour les enfans. Quoi de plus propre à pénétrer ceux-ci de la nécessité d'être justes & humains, que de voir à quel point les vexations, la tyrannie & tous les autres vices

des deux Rois avoient rendu leur existence incertaine , leur règne orageux & leur mémoire exécration ?

Octavien occupoit alors la Chaire de saint Pierre, sous le nom de Jean XII. c'étoit le fils de ce Marquis Alberic qui , après avoir chassé le Roi Hugues , son beaupere, s'étoit rendu maître de Rome , sous prétexte de l'ériger en république. Octavien, ayant succédé fort jeune à la puissance temporelle de son pere, se fit ensuite élire Pape , à la mort d'Agapit , & reunit , en sa personne, le sacerdoce & la tyrannie. Je dis la tyrannie , parce qu'il jouissoit de la Souveraineté de Rome, plutôt comme héritier d'un usurpateur , que comme Souverain Pontife. Mais, quoiqu'il en soit de la légitimité de son élection & de son autorité temporelle , Jean XII. contribua, plus que tout autre, à la descente d'Otton en Italie. Il peut être regardé comme le principal auteur de la destruction de Berenger, dont il proclama & couronna l'ennemi avec beaucoup d'empressement & de pompe. Mais dès qu'il vit qu'Otton acquéroit, en Italie, une

autorité sans bornes, & qu'il étoit, même, fort disposé à l'étendre jusques sur Rome, il se repentit d'avoir favorisé l'élévation du Prince Allemand, fit tous ses efforts pour lui opposer un parti, & se réconcilia sur le champ avec Adelbert. Pendant que Berenger étoit enfermé dans saint Léon, dont le siège occupoit entierement l'Empereur, son malheureux fils erroit çà & là mandiant un asyle & des secours. Jean n'hésita pas de l'appeller à Rome, & le fit reconnoître Roi par une partie considérable des citoyens. Mais Otton, y étant accouru, fit, à son tour, disparoître Adelbert, déposer juridiquement le Pape Jean, & élire, à sa place, Leon VIII. Ainsi la rébellion n'eut d'autre effet, que de fournir à l'Empereur l'occasion & le prétexte de s'attribuer plus d'autorité, que jamais, sur le Domaine temporel de Rome, & qui plus est, dans l'élection des Souverains Pontifes. Mais laissons cette matière à qui elle appartient; la forme & le plan de cet ouvrage ne nous per-

mettent pas de l'approfondir (*):con-

† Cet ordi-
nandi est fu-
rieusement
impropre!

(*) C'est ici un des points les plus délicats & peut-être des plus obscurs de l'histoire ecclésiastique. Les armes ou les bienfaits de l'Empereur déterminèrent Léon VIII. à rendre ce fameux décret, par lequel, *de concert avec tout le Clergé & le peuple Romain, il accorde, à perpétuité, au Seigneur Otton, & à ses successeurs au Royaume d'Italie, la faculté d'ORDONNER, (nommer) le Pape, summæ sedis apostolicæ Pontificem ordinandi* †, & de l'investir, ajoutent quelques auteurs, *par la crosse & l'anneau*. Cette dernière clause ne se trouve pas dans Gratien; mais on prétend qu'originellement elle a fait partie du décret, qui souffre, d'ailleurs, de très-grandes difficultés. Sigonius & d'autres Auteurs, du même poids, n'ont point douté de la vérité de cet acte. Les Universités de France & d'Allemagne en soutiennent l'authenticité. Mais Baronnius, Pagi, Muratori & tous les Ultramontains le rejettent, comme ayant été fabriqué pendant la scandaleuse querelle des Empereurs & des Papes au sujet des investitures. Les raisons pour & contre sont très-fortes. A mettre, même, de côté les préjugés nationaux, la question ne laisse pas d'être fort embarrassante. M. de Nina l'a bien senti; & c'est, à coup sur, ce qui lui

tentons-nous d'observer que l'incident accrut prodigieusement l'autorité , directe ou indirecte , d'Ot

fait regarder cette matiere comme étrangere à son plan. Il y a là , d'ailleurs , trois Papes, sur le compte desquels il n'est point aisé de se décider. La validité de l'élection de Léon VIII & de la déposition de Jean XII. faites sous les yeux d'un Monarque en courroux & en armes, est-elle bien incontestable. Il est vrai que l'intrusion de celui-ci étoit manifeste ; son incontinence même fait horreur. Mais une possession de six ou sept ans , sans nulle réclamation de la part d'aucun ordre , ne répare-t-elle rien ? De plus, ce licentieux Octavien , ce même Jean XII. ne rentra-t-il pas dans Rome ? ne reprit-il pas ses fonctions de l'aveu des Romains ? à sa mort , Benoît V. n'est-il pas , unanimement & très-librement , élu par le Clergé & le peuple , véritables Electeurs des Souverains Pontifes ? Enfin ce Benoît V. dont la science & la sainteté firent l'admiration de ses propres ennemis , cet antagoniste de Léon VIII. sur le compte duquel l'Eglise n'a jamais prononcé ; peut-on , sans témérité , le traiter d'Antipape ? & s'il ne l'est pas , que dire de Léon VIII. & de son décret en faveur d'Otton ? Je ne sçais , & je n'ose : *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

ton sur cette partie de l'Italie. Des bords du Tybre jusqu'aux Alpes, tout plia sous ses loix. Il ne tarda pas même d'étendre sa domination jusqu'aux extrémités les plus orientales de l'Italie. Après la mort de Louis II. on ne vit plus aucun des Rois qui lui succéderent, avec le titre ou sans le titre d'Empereurs, se mêler des affaires de Benevent, à moins qu'on ne veuille citer Berenger I. & la part qu'il eut à la guerre que Jean X. fit aux Sarrafins avec les forces réunies de différents Princes. Les Empereurs de Constantinople, qui avoient conservé la Souveraineté immédiate de la Pouille & de la Calabre & qui travailloient, sans relâche, à l'étendre sur d'autres contrées, obtinrent des Princes ou Ducs Lombards, de Benevent, de Salerne & de Capoue, d'être reconnus Seigneurs Suzerains de ces Principautés. Naples, Gayète, Amalfi étoient dans le même cas : moitié républiques, moitié sujettes des Empereurs Grecs, leurs Ducs en recevoient une espece d'investiture, & prenoient le titre de Patrice qui, depuis

depuis deux siècles , désignoit le Lieutenant ou le Vicaire de l'Empereur. Il est vrai que Guy s'étoit emparé du Duché de Benevent , appelé par les Beneventins même. Mais le changement fut passager. Guy ayant voulu , malgré les Beneventins , céder le Duché à Guaimaire , Prince de Salerne , Radelchis fut rappelé ; & quoique celui-ci fût encore chassé cette fois , comme il l'avoit été tant d'autres , Capoue & Benevent n'en repassèrent pas moins sous le gouvernement & la domination des Lombards. Une foule de Landulfes à Benevent & à Capoue ; trois ou quatre Guaimaires à Salerne , tous Lombards d'origine , se succéderent les uns aux autres sans la moindre interruption. Ces Princes , voyant Otton si puissant & si près d'eux , n'hésiterent pas de s'attacher à lui , & abjurant l'engagement qu'ils avoient pris avec les Grecs , ils se déclarerent Vassaux du nouvel Empereur , & se soumirent sagement au plus fort.

Ainsi donc Otton , que nous ap-

pellierons désormais Otton I. ou plutôt Otton le Grand, acquit sur les Etats d'Italie beaucoup plus d'autorité que n'en eut Charlemagne lui-même, le restaurateur de l'Empire d'Occident. » Nos Princes Lombards, dit l'Auteur célèbre de l'histoire civile du Royaume de Naples, le Prince de Benevent, celui de Salerne & le Comte de Capoue, n'étoient point en état de s'opposer à sa domination, comme firent jadis les Princes de Benevent, Arigise & Grimoald, vis-à-vis de Charlemagne & de son fils Pepin. Ils prirent au contraire le parti de se déclarer ses feudataires, de lui rendre hommage lige pour leurs Etats, le reconnaissant Roi d'Italie, exactement au même degré de Souveraineté dont les anciens Lombards avoient joui sur leurs ancêtres. C'étoit même, entre eux, à qui lui temoigneroit le plus d'obéissance & de respect, à qui se rendroit plus digne de sa bienveillance & de sa protection ». La domination d'Otton embrassoit à peu près

la totalité de l'Italie. Il ne lui restoit plus à conquérir que le petit territoire des Vénitiens , les Villes de Tarente & d'Ottrante , quelques autres terres de moindre valeur , situées dans la Calabre & soumises aux Grecs , & enfin certains postes occupés encore par les Sarrazins , vaincus déjà plus d'une fois , mais jamais exterminés. Quant aux Vénitiens , ce magnanime & sage Empereur comprit que la réunion du terrain étroit qu'ils occupoient alors , seroit presque nulle relativement à l'étendue de ses Etats. Il sentit d'ailleurs combien ils avoient besoin d'être libres , & ne chercha point à les soumettre. Il n'auroit pas même songé à dépouiller les Grecs des possessions qui leur restoit en Italie , s'il n'y eût été forcé par la scélératesse de Nicéphore , le plus abominable tyran de cet Empire. Il étoit monté sur le Trône de Constantinople , à la faveur de ses infâmes amours avec l'Imperatrice. Theophanie infidèle à Romain , son premier mari , épousa d'abord , après sa mort , Nicéphore , son indigne amant , & lui fit pren-

dre la pourpre. Elle avoit eu de Romain une fille , pour lors nubile , qui portoit également le nom de Théophanie. Otton , sans trop examiner l'usurpation de Nicéphore , & les perfidies de l'Impératrice , voulut unir la Princesse Théophanie au jeune Otton son fils , déclaré Collègue & successeur après la mort de Lodulf. L'Empereur chargea de cette ambassade Liutprand , Evêque de Cremone. C'est précisément notre historien qui , tombé dans la disgrâce de Berenger , dont il fut d'abord Secrétaire , étoit devenu , dès le commencement de cette guerre , confident d'Otton & l'un de ses principaux Ministres. Liutprand se rend donc à la Cour de Constantinople , qui n'étoit pas pour lui un pais inconnu , attendu qu'il y avoit déjà paru , en qualité d'Ambassadeur de Berenger (*), & même

(*) Il ne devoit pas même y être absolument étranger , lorsqu'il y fut au nom de Berenger. Son Pere , homme distingué par sa naissance , ses vertus & ses talens , y étoit allé en ambassade , de la part d'Hugues , & lui avoit laissé sans doute d'excel-

avec distinction. Mais il n'en fut pas ainsi quand il s'y rendit au nom d'Otton : la maniere dont on le reçut, lui ôta d'abord tout espoir d'obtenir la Princesse. Au mépris du droit

lens mémoires sur cette Cour. Quelques Esclavons révoltés l'attaquerent sur la route de Constantinople. Il les fit prisonniers & les offrit à Romain Lecapene, à qui ce présent fit grand plaisir, dit Liutprand. Il n'en fut pas de même, ajoute-t-il, de deux grands chiens d'Italie, d'une espèce inconnue au levant. Ces animaux, accoutumés aux vêtemens à l'italienne, furent effarouchés par l'habillement d'Empereur Grec, qui donnoit effectivement à Romain une figure fort étrange. Ils s'élançerent sur lui & l'alloient dévorer, si les assistants ne se fussent précipités sur eux & ne les eussent emportés dans leurs bras. Cette petite aventure n'empêcha pas que Liutprand pere, ne fût très-bien reçu. Le fils lui-même n'eût qu'à se louer de cette Cour quand il y vint représenter Berenger. Mais sa seconde ambassade ne fut pas à beaucoup près si gracieuse. Il en a fait une relation particuliere qui est très estimée. » C'est une pièce étonnante pour ces » siècles barbares, dit Muratori, tom. 5. p. » 245, & qu'on ne sauroit lire sans admirer l'étendue & l'agrément de son esprit ».

des gens & de tous les égards que méritoit un Evêque respectable & célèbre ; Liutprand fut accablé d'injures & d'outrages. Nicéphore , pour rejeter la proposition d'Otton , mît d'abord en avant une de ces pointilleries , fruit de la loquacité grecque & de cette intempérance d'esprit qui fut toujours le partage d'une nation minutieuse (1). Il déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'aucun Prince d'Occident , quelque'étendues que pussent être ses possessions & son autorité , fût désigné par le mot *Empereur*. Nicéphore avoit bien un motif plus sérieux & plus réel. Un tyran ne se repaît guere de vaines subtilités. Il lui faut un appas plus solide ; & ses propres intérêts sont toujours le but secret qu'il se propose. Indépendamment du dépit que devoit naturellement lui causer la défection des Princes Lombards de Benevent & des autres

(1) *Verbi controversia torquet græculos homines contentionis cupidiores, quam veritatis* : dit Ciceron.

Villes de ce canton , peut-être lui paroissoit-il trop dangereux de donner la fille de son prédécesseur au fils du plus redoutable Monarque de l'Europe; peut-être craignoit-il qu'Otton ne voulut se prévaloir des droits de la Princesse & porter ses vues au-delà de l'Italie. Mais il ne s'en tint pas à prévoir & calculer les effets du mariage proposé. Il riposta par un trait de sa politique détestable. Liutprand étant parti avec ses compagnons , Nicéphore feignit de se repentir , & envoya lui-même des ambassadeurs à l'Empereur Otton , pour lui faire savoir, qu'après y avoir réfléchi plus mûrement , la Cour de Constantinople s'étoit déterminée à lui accorder la Princesse Théophanie; qu'en conséquence il pouvoit disposer toute chose pour sa réception, & envoyer en Calabre le cortège qu'il jugeroit convenable à l'épouse d'un aussi grand Prince que son fils. Otton , qui étoit la franchise & la générosité même, & qui ne soupçonnoit jamais les perfidies, parce qu'il en étoit incapable , ne douta pas un moment de la sincérité de Nicéphore,

& détacha une partie de sa cavalerie & de son infanterie pour aller recevoir la Princesse sur la route de Calabre, & la conduire au lieu de sa destination. Cependant Nicéphore avoit ordonné à tous les bataillons qu'il avoit dans la Calabre & dans la Pouille de se rassembler. Les Grecs sortent tout à coup de l'embuscade, fondent sur les troupes d'Otton qui marchaient avec le désordre de la sécurité & les taillent en pièces. Mais cette noirceur coûta cher à Nicéphore. Otton n'en fut pas plutôt informé, qu'il marcha contre les Grecs à la tête de ses meilleures bandes, les poursuivit avec fureur, fit couper le nez à tous les prisonniers, qui étoient en grand nombre, & les renvoya dans ce honteux & pitoyable état à Constantinople. A l'aspect de ces malheureux, tous les citoyens se souleverent contre le perfide Nicéphore, auteur de tant de maux. Théophanie, elle-même, dont le coupable amour avoit déjà fait place à la haine la plus implacable, saisit cette occasion pour le faire périr. Jean Tzimiscès, per-

suadé que sa propre sûreté & celle de l'Empire d'Orient, exigeoit qu'il vécût en bonne intelligence avec Otton, se hâta d'envoyer en Italie la Princesse Théophanie. La démarche étoit, certainement, aussi périlleuse pour Tzimisès, qu'elle avoit pu l'être pour Nicéphore; & la politique ne permettoit guere en effet de remettre dans les mains d'un Monarque aussi puissant, les droits d'une Princesse, fille d'un Empereur, & sœur de deux jeunes Princes prétendants à l'Empire Grec. Mais ce fut assez pour Otton d'avoir affermi, par ce mariage, la paix entre les deux Empires. On ne voit pas même qu'il l'ait jamais rompue en faveur des beaufreres de son fils, ni qu'il se soit mis de force, ou à titre de dot de Théophanie, en possession du petit espace que les Grecs occupoient encore dans la Calabre, ainsi que le supposent quelques auteurs Allemands (1). L'Empereur Otton I. survêcut à peine une année aux

V. Muratori
an 971-72

(1) Voyez Heyss, histoire de l'Empire, liv. 2. c. 4.

An. 973.

noces de son fils. La mort le surprit en Allemagne au moment qu'il se dispoſoit à jouir tranquillement de la haute réputation que lui avoient acquiſe tant de victoires, & ſurtout tant de génie, de clémence & d'équité. L'Italie elle-même commençoit à ſe rétablir ſous ce Prince humain & vaillant. L'hiſtoire préſente peu de Héros qui lui ſoient comparables. Il eſt le quatrième, après Alexandre, Pompée & le fils de Pepin, à qui l'on ait donné univerſellement le ſurnom de *Grand*.

CHAPITRE VIII.

Regne paſſager d'Otton II: ſes démêlés avec les Grecs & les Vénitiens.

Otton II. étoit depuis longtemps Roi de Germanie. Jean XIII. l'avoit même proclamé, ſacré & couronné Empereur dans Rome, en 967, c'eſt à dire cinq ans avant

Sig. de regno Ital. lib. 7.

la mort de son pere. Il pouvoit donc, sans autre formalité, prendre possession de tous les Etats d'Otton le Grand ; & l'acte par lequel la diette des Princes confirma son élection, étoit évidemment surabondant. Malgré tant de titres accumulés sur sa tête, le Duc de Baviere son cousin, appelé Henri II. & surnommé le *Querelleur*, entreprit de lui disputer l'Empire, ou du moins le Royaume de Germanie. Il est vrai qu'Otton II. ne laissa pas long-tems la rebellion du Duc impunie; il le fit plier devant lui sans beaucoup d'efforts. Cependant pour terminer cette guerre civile ou celle qu'il eut avec le Roi de France par rapport à la Lorraine, le nouvel Empereur fut obligé de passer plusieurs années au-delà des Alpes. Pendant cet intervalle on ne manqua pas de cabaler en Italie, & particulièrement à Rome. Plus d'un factieux voulut profiter de l'éloignement du Prince & secouer le joug. Mais la présence d'Otton eut bientôt rétabli l'ordre & le calme. Malheureusement il lui prit alors

un accès d'ambition, qui le précipita, lui & les peuples d'Italie, dans de terribles embarras. Basile & Constantin, freres de Théophanie, Impératrice d'Occident, avoient succédé à Jean Tzimiscès, Empereur d'Orient. Puisque le Grand Otton ne s'étoit point cru en droit de dépouiller Nicéphore & Tzimiscès des Etats qu'ils possédoient en Calabre, pas même à titre de dot de Théophanie, l'entreprise devenoit bien plus injuste encore vis-à-vis de Basile & Constantin, propres freres de Théophanie, & certainement plus propres qu'elle à représenter Tzimiscès, leur prédécesseur, ainsi que Romain II. leur pere. Cependant on assure qu'Otton II, à l'instigation de sa femme, résolut d'enlever ces terres à l'Empire Grec; que les deux freres, informés du projet, lui envoyèrent des ambassadeurs, le supplierent de ne point troubler la paix des deux Empires, & lui représenterent combien il seroit odieux de les dépouiller d'une Province qu'ils possédoient à si juste titre. Otton ne laissa pas de persister dans ses des-

seins. Il ne daigna pas même s'en cacher, & fit les plus grands préparatifs pour son expédition de Calabre. Les Grecs, sentant fort bien qu'avec leurs propres forces ils ne résisteroient jamais aux troupes réunies d'Italie & d'Allemagne, eurent recours aux Sarrafins de Sicile qui saisirent avidement une si belle occasion de relever leurs affaires en Italie, où ils se voyoient réduits à quelques places de nulle considération. La fortune ne se déclara pas pour les Occidentaux. L'armée d'Otton fut battue & entièrement défaite. L'Empereur lui-même, fuyant au hazard, tomba dans les mains de ses ennemis, & eut ensuite le bonheur ou plutôt l'adresse de s'échaper. Il étoit entré précipitamment dans la première galere qu'il avoit rencontrée sur la côte, près de laquelle s'étoit livré le combat. Il se trouva que le bâtiment appartenoit aux Grecs, qui ne le connoissant pas, ou séduits par la rançon qu'il leur promit, dirigèrent la manœuvre du côté d'une Ville où Théophanie s'étoit rendue pour racheter les prisonniers. Otton

An. 982.

mesurant de l'œil la distance du bord , sur lequel il voyoit une quantité de petites barques montées par les siens , comptant d'ailleurs sur son adresse à nager , se lance à la mer , gagne le rivage & laisse ses ennemis étourdis & confus.

Le rude échec , qu'Otton essuya dans la Calabre , faillit à causer une révolution à Vénise. Pour rétablir ses forces & se mettre en état de prendre sa revanche contre les Grecs & les Sarrafins , l'Empereur convoqua les Etats généraux d'Italie & d'Allemagne à Verone , qui se trouvoit à portée des deux Nations. Il y assista en personne , & demanda les subsides dont il avoit besoin. Quelques Vénitiens , bannis de leur patrie , se rendirent à la Diette , pour réclamer la protection de l'Empereur , & l'engager à tourner ses armes contre Vénise. Déjà , sous le *Ducat* de Pierre Urseolo , dit le Saint , & de Vital Candiano , Successeur d'Urseolo , Otton avoit eu quelque envie de se mêler des affaires de cette République. La Veuve & les fils de Pierre Candiano IV , massacré

par le peuple, étoient venus lui demander vengeance des assassins d'un époux & d'un pere. Ils implorerent même à cet effet l'Impératrice Adélaïde, retirée pour lors à Plaisance, & l'occasion parut si belle à l'Empereur, qu'il fut tenté de la saisir, & de subjuguier Vénise. Mais le Doge Vital Candiano s'étant rendu promptement auprès d'Otton, para le coup, réconcilia sa République avec l'Empereur, & celui-ci partit pour la Calabre. Dans ces entrefaites, les Caloprini, si célèbres dans l'histoire de Vénise (1), vaincus & chassés par les Morosini, dont les violences ne furent cependant autorisées par aucun décret du Gouvernement, mettoient tout en œuvre pour se rétablir & perdre leurs ennemis. Ils prirent enfin le parti de s'adresser à l'Empereur Otton, & vinrent l'implorer dans cette Diète générale, assemblée à Vérone.

(1) Voyez André Dandul ou Dandolo. Chron. Ven. apud Muratori, *Rerum Italicarum* tom. 12. Voyez aussi Laugier, *histoire de Vénise*, tome 1.

Sans doute, qu'ils lui offrirent d'ajouter l'Etat de Vénise aux autres terres de sa mouvance, & de le regarder à l'avenir comme fief de sa Couronne. C'est le moindre prix qu'ils pouvoient mettre à sa protection. Mais c'est, en même tems, ce qui ne s'accordoit guère avec les principes, ni même avec les intérêts des Vénitiens. Sans entrer ici dans l'examen de l'espèce de souveraineté, ni du degré d'indépendance dont cette illustre République jouissoit à cette époque, nous pouvons assurer, d'après une multitude de faits, qu'elle montra toujours plus de penchant pour les Empereurs Grecs, que pour ceux d'Occident. Indépendamment de plusieurs autres motifs qui pouvoient la faire incliner de ce côté, la direction lui étoit donnée par sa position même, & par la nature de son commerce. Elle n'en faisoit que par mer, & ses Vaisseaux ne pouvoient presque pas sortir du Golfe, sans rencontrer les possessions de l'Empire d'Orient. Il est donc bien décidé que le commerce des Vénitiens n'auroit

pu devenir aussi brillant qu'il l'étoit alors, s'ils n'avoient eû la Cour de Constantinople pour amie. Mais ces considérations ne touchoient guère l'Empereur Otton, qui, outré pour lors contre les Grecs, & rendu plus furieux encore par le terrible échec qu'il venoit d'essuyer, ne pouvoit concevoir que Vénise, si voisine de ses Etats, & pour ainsi dire enclavée dans ses terres, osât montrer de la préférence pour les Grecs. D'ailleurs, les Caloprini, & d'autres bannis de la République, l'aiguillonnoient par leurs offres & leurs promesses, par toutes ces invectives, qu'il est d'usage de prodiguer en pareil cas, contre le parti dominant, afin d'allumer ou d'attiser la colère d'un protecteur, par les plus fortes assurances du succès, par la facilité de l'entreprise, enfin par le dénombrement des amis & des partisans qu'ils avoient encore dans la Ville. Mais le destin de Vénise l'emporta sur tant de manœuvres & d'efforts. Le Doge Condiano IV. l'avoit déjà sauvée, en s'humiliant devant l'Empereur : ce nouvel orage fut dissipé.

par un maître plus puissant ; l'arbitre suprême des Etats & des Monarques. Envain Otton protège hautement les Villes révoltées contre Vénise ; envain défend-t-il sévèrement à ses Sujets de porter des vivres sur les terres de la République , & d'avoir aucun commerce avec elle : il étoit arrêté que toutes ces opérations violentes ne causeroient aux Vénitiens que des tourmens passagers. En effet , l'Empereur , impatient de vider la querelle avec les Grecs , afin de retomber ensuite , de tout son poids , sur Vénise , alla parcourir les Etats de Capoue & de Benevent , pour accélérer les préparatifs de la campagne : & s'étant ensuite rendu à Rome , il y fut atteint de la maladie qui devoit être le terme de sa carrière , ainsi que de ses différens projets.

An. 983.



CHAPITRE IX.

Intrigues & conspirations occasionnées par la minorité d'Otton III. Grandeur & fin de ce Monarque.

L'Extrême jeunesse & l'éloignement d'Otton III , fils unique du dernier Empereur , donnerent lieu à beaucoup de mouvemens & d'innovations. Non seulement les Grecs & les Vénitiens en profiterent : les premiers pour raffermir leur autorité sur les terres de la Pouille & de la Calabre , qu'ils avoient recouvrées , l'année précédente , par la défaite d'Otton II , & les autres , pour sortir de l'état violent où l'inimitié de cet Empereur les avoit jettés ; mais toutes les Provinces d'Italie s'efforcèrent à l'envi d'en tirer parti , & il y eut presque autant de révolutions que de Seigneuries. Les Capitaines , Ducs , Comtes , Marquis &

Barons, qui se trouvèrent à Rome au moment de la mort du Monarque, agissoient chacun selon les vues & les intérêts de leur Patrie. Les Seigneurs Italiens, qui ne manquoient jamais de sujets de mécontentement, auroient bien voulu secouer cette domination étrangère, & porter quelqu'un de la Nation sur le Trône. Les Allemands étoient fermement décidés à n'y placer qu'un des leurs, & penchoient, presque tous, pour le jeune Otton III. dont les droits paroissoient effectivement incontestables. Son Pere l'avoit déclaré (1) Successeur de l'Empire; & les efforts d'Henri, Duc de Baviere, qui, soutenu d'un parti d'Allemands, voulut usurper l'autorité souveraine, & parvint même à se saisir de la personne du Prince, sous prétexte de le prendre sous sa garde, ne purent empêcher qu'il ne fût reconnu. On apprît bien-

(1) Voyez Ditmar & les autres auteurs cités par Strurius *ad Chron. Austral*, an. 983. 84. *apud Freer.* tome 1. p. 436.

tôt en Italie, qu'Otton III. avoit été proclamé Roi en Germanie. Les Milices Allemandes qui se trouvoient à Rome, ou dans d'autres cantons de la Lombardie, ne balancerent pas à suivre l'exemple, & prirent la route d'Allemagne, pour aller soutenir & défendre leur jeune Souverain. Otton avoit effectivement besoin de leurs bras au-delà des Alpes où son règne, commençant à peu près comme celui d'Otton II. son Pere(1), essuyoit les oppositions & les efforts d'un parti redoutable, quoiqu'appuyé de la pluralité des Seigneurs & des Vassaux. Le Duc de Baviere avoit levé le masque, & s'étoit fait proclamer Roi par un certain nombre de Princes, ennemis de l'Impératrice Théophanie qui prétendoit être Régente du Royaume pendant la minorité de son fils. La crise étoit, par conséquent, violente, & il y avoit tout lieu de craindre que l'Allemagne ne

(1) Voyez Ditmar, Chron. chez Muratori. an. 983. 84.

fût bientôt en combustion ; que l'incendie même ne gagnât la plus grande partie de l'Europe , dont les différens Potentats alloient , infailliblement , prendre parti , les uns pour Henri , les autres pour Otton , suivant la diversité des passions , des intérêts & des degrés de parenté. Au premier avis de ces troubles , Théophanie , qui se trouvoit pour lors à Rome , prit en diligence la route d'Allemagne , & s'étant abouchée à Pavie , avec Adélaïde sa belle-mère , qui résidoit en cette Ville , & gouvernoit la Lombardie , au nom de son fils Otton II. les deux Impératrices passèrent en Germanie , persuadées que leur présence donneroit du relief au parti d'Otton III. petit-fils de l'une , & propre fils de l'autre. En effet , la dextérité de Théophanie , qui avoit réellement beaucoup d'esprit & un grand usage du monde , & encore plus le crédit & l'ascendant d'Adélaïde eurent bientôt fait rentrer dans le devoir ces Princes Allemands. Henri lui-même , renonçant à toutes ses prétentions ambitieuses , devint le plus zélé

Vassal d'Otton. Cependant il fallut y employer douze ans & plus, pendant lesquels il fut impossible au nouveau Roi de se transporter en Italie, où, sans avoir de Concurrent, il étoit néanmoins fort mal obéi. Evêque, Comte, Marquis & tout ce qui jouoit un certain rôle, se gouvernoit proprement à sa fantaisie. A plus forte raison, les Ducs de Salerne & de Benevent. Les Grecs, entr'autres, n'eurent pas besoin de manœuvres fort savantes, pour conserver & étendre leurs possessions dans la Pouille & dans la Calabre. Quant à Rome, où tout récemment les Albéricks s'étoient arrogé le pouvoir absolu, & l'avoient exercé librement, en dépit des Papes & des Rois d'Italie, leur exemple ne tarda pas d'y faire des imitateurs. Crescentius, dont le nom se trouve à chaque page de l'Histoire Ecclésiastique & Civile de ces temps, eut assez de crédit pour se faire élire Patrice & Consul de la Cité, titre remis depuis quelque tems en usage; & voyant le Successeur des Otton dans un âge si tendre, si

fort occupé d'ailleurs par des guerres domestiques , il résolut de se rendre Souverain indépendant de Rome , & visa même à la Couronne impériale. Jean X V. qui siégeoit alors , & que le Tyran menoit assez mal , ne manqua pas de recourir à l'expédient de ses Prédécesseurs , & de solliciter vivement Otton de se rendre en Italie. Il paroît même que la crainte de la prochaine arrivée d'Otton , ou peut-être l'autorité des Impératrices Adélaïde & Théophanie qui repassèrent en Italie sept ou huit ans avant le jeune Roi, fit quelque impression sur Crescentius. Quoiqu'il en soit , il usa de tant de souplesse & prit tant de formes différentes , tantôt doux & modéré , tantôt fier & audacieux , qu'il resta pendant dix ou douze ans maître de Rome & du Duché Romain (*). En-

An. 988.

(*) L'origine de ce fameux *Crescentius* est fort obscure. Quelques auteurs prétendent qu'il étoit fils de la célèbre Marozie & petit fils de la non moins célèbre Théodora Glycerium. Il est du moins certain que sa faction n'étoit autre que celle

fin

fin Otton III. cédant aux instances du Pape, & au besoin urgent de sa présence, partit pour l'Italie l'an 996, & vint, à la tête d'une puissante armée, soutenir & faire reconnoître ses droits. Le résultat de sa descente en Lombardie, fut que tous les Seigneurs du Royaume vinrent lui prêter hommage; & Jean XV. étant mort dans l'entrefaire, il fit élire, du consentement des Romains, son propre cousin, qui prit le nom de Gregoire V. des mains duquel Otton lui-même reçut ensuite à Rome la Couronne impériale. Crescentius, qui ne put ou n'osa s'y opposer, fut

des Alberics, époux & fils de Marosie, ou plutôt celle de Marosie elle-même & de sa mere. Si l'audacieux Consul remontoit également à ces Héroïnes de l'ambition & de la lubricité, on ne peut qu'être étonné du prodigieux ascendant de cette coupable famille. Théodora jouissoit déjà, vers 900, d'une autorité presque sans bornes: Crescentius ne succombe qu'en 998: c'est, par conséquent un siècle de puissance à peu près souveraine & continue, exercée sur le théâtre le plus orageux & sur le peuple le plus inconstant de l'univers.

poursuivi juridiquement. Il alloit même subir le jugement le plus rigoureux, si le nouveau Pape n'eût intercédé pour lui, & obtenu sa grace.

L'Empereur pardonna donc à Crescentius, qui jura, de son côté, respect, obéissance & fidélité au Monarque, ainsi qu'au Pape. Mais Otton étant retourné peu de tems après en Germanie, le Consul oublia tous ses sermens, reprît le cours de ses tyrannies, réduisit Grégoire V. à s'enfuir de Rome dans un état pitoyable, & lui opposa un Antipape appelé Jean, natif de Calabre & Archevêque de Plaifance. Il ne s'entint pas là; & pour se mettre à l'abri de la vengeance d'Otton, il tenta de faire passer la Souveraineté de Rome, & peut-être de toute l'Italie, dans les mains de Bazile & Constantin, Empereurs de Constantinople. Otton III. avoit envoyé demander en mariage une Princesse de leur sang. Ses Ambassadeurs revinrent de Constantinople, accompagnés de Ministres de cette Cour, qui venoient traiter avec Otton du

mariage en question , & peut-être aussi de quelques autres différends touchant les affaires de la Pouille. Ces Députés s'étant rendus à Rome , trouverent Crescentius très-disposé à conspirer & à livrer les Romains aux Empereurs d'Orient. Il n'est pas douteux que les Ministres de la Cour de Constantinople saisirent l'occasion. Non seulement ils prêterent bien volontiers l'oreille aux propositions du factieux Consul, mais ils mirent tout en usage pour échauffer le peuple & le pousser au changement. L'essentiel étoit de faire proclamer dans Rome Bazile & Constantin, après quoi il auroit été facile de faire passer l'Exarcats de Ravenne & les autres terres de l'Eglise sous la domination des Grecs ; d'autant plus que , depuis la défaite d'Otton II. ils avoient repris sensiblement le dessus dans cette partie. Mais le jeune & vigilant Empereur fut bientôt informé de ce qui se tramoit chez les Romains. Furieux des nouveaux attentats de Crescentius & de l'expulsion de Grégoire son parent & sa créature ,

vivement piqué d'ailleurs du mépris que les Grecs paroissent faire de sa jeunesse, en se flattant de lui ravir une partie de ses Etats & la dignité impériale, il se rendit promptement à Rome. Otton ayant emporté d'assaut la Forteresse, appelée dans la suite Château-saint-Ange, où Crescentius s'étoit enfermé, fit dresser un gibet d'une hauteur prodigieuse, auquel le Consul fut pendu. Il rétablit Grégoire sur son Siége & dans ses possessions, & corrigea tout les abus qui s'étoient introduits dans le Royaume d'Italie & dans l'Eglise, à la faveur de sa minorité & de son absence. Grégoire V. étant mort dans ces entrefaites, Otton fit élire le savant & célèbre Gerbert, qui fut successivement Abbé de Bobbio, Archevêque de Rheims, Précepteur d'Otton III. lui-même, nommé par son élève à l'Archevêché de Ravenne, enfin Pape sous le nom de Sylvestre II (*). Mais ni la mort

(*) Ce Gerbert, ou Girbert, fut le premier Pape François, &, je crois

de Crescentius , ni la succession de
deux Pontifes , aussi dévoués à

même , le premier Pape Philosophe , à
prendre l'épithete dans son acception la
plus honorable. Né d'une famille obscure,
d'Aurillac en Auvergne , il embrassa de
bonne heure l'Etat Monastique, & fit les
plus rapides progrès dans l'étude de la
Grammaire , de l'Eloquence & des Belles-
Lettres. La France n'avoit pas alors les
connoissances ni les hommes qu'il lui fal-
loit. Il alla chercher les savants d'Espagne,
& se rendit ensuite en Italie , où l'Em-
pereur Otton I. le chargea de donner des
leçons à son fils. L'Abbaye de Bobbio en
fut la récompense. Mais ses Moines re-
belles & scandaleux le forcerent à les aban-
donner & à se retirer auprès d'Otton II.
qu'il continua probablement d'instruire.
De-là il vint joindre son ancien ami Adal-
beron , Archevêque de Rheims , qui le fit
son Secrétaire & Ecolâtre de sa Cathé-
drale. Rheims devint sous Gerbert la plus
célèbre école de France. On y vit accou-
rir un nombre prodigieux d'étudiants , par-
mi lesquels il eut la gloire de compter le
Prince Robert , fils d'Hugues Capet. Adal-
beron mourant recommanda Gerbert à
son Clergé , & le désigna pour Successeur.
Mais Arnoul , fils naturel du Roi Lo-
thaire , l'emporta. Hugues Capet venoit
de monter sur le Trône de France , au

l'Empereur que l'étoient Grégoire V. & Sylvestre II. ne purent affer-

préjudice de Charles , frere de Lothaire. Arnoul lui prêta serment de fidélité & ne laissa pas de favoriser secrettement son oncle Charles. Hugues découvre la trahison , en demande justice au Pape , fait déposer Arnoul , & Gerbert est placé sur le Siège de Rheims , où les soins de l'Episcopat ne l'empêcherent point de se livrer à l'étude , ni de continuer ses leçons. Cependant les partisans de Charles & d'Arnoul attaquèrent sa réputation , réveillèrent certaines calomnies , imaginées par ses Moines de Bobbio , & agirent si fortement auprès du Pape Jean XV. qu'ils lui firent casser l'acte de déposition d'Arnoul & l'ordination de Gerbert. Cette affaire fut très-longue , très-bien menée par Gerbert , & finit cependant par sa déposition ou sa démission. Il fut rejoindre son autre Disciple Otton III. qui le fit Archevêque de Ravenne. Grégoire V. se hâta de lui envoyer le pallium , accompagné d'une lettre pleine d'éloges , dans laquelle il n'étoit point du tout question de l'affaire de Rheims. Enfin Grégoire étant mort , Otton fit élire Gerbert qui prit le nom de Sylvestre II. Une des premières opérations de son Pontificat , fut la confirmation du rétablissement d'Arnoul sur le Siège de Rheims. Son rescrip

mir la tranquillité de Rome. L'Empereur étant retourné en Allemagne,

est une pièce admirable : il y ménage avec une adresse infinie, les droits du saint Siège, sa propre réputation & celle d'Arnoul. Jusques-là ses principes n'avoient été rien moins qu'ultramontains ; la thière ne l'en fit pas changer, & voilà, je pense, ce qu'on peut appeller de la philosophie. Invariablement attaché aux saines maximes, il les appliqua toujours avec tant de justesse & de sagacité, que les plus outrés Partisans de la Papauté n'ont jamais pu l'inculper. Baronius lui-même est forcé de convenir que *Sylvestre II. fut un zélé défenseur des droits de l'Eglise*. S'il en faut croire l'Annaliste Saxon, la Veuve de Crescentius abrégea, par le poison, (1003) sa glorieuse carrière. Après sa mort, l'ignorance le traita de magicien, on débita qu'il avoit fait pacte avec le Diable, *des griffes duquel il eut bien de la peine à se tirer*, disent sérieusement *Platina*, & je ne fais combien d'autres. Il faudroit être aussi simple que ces Auteurs, pour entreprendre de le justifier. L'accusation fait voir combien il étoit supérieur à son siècle. La distance prodigieuse de son origine au poste sublime qu'il obtint, l'étendue de ses connoissances, des instrumens d'astronomie & de mathématiques, des chiffres, des figures de géométrie ;

de nouveaux troubles s'éleverent dans cette Ville & dans d'autres qui commençoient déjà de s'ériger en République ; au point qu'Otton fut encore obligé de faire un voyage en Italie , le troisiéme dans l'espace de quatre ou cinq ans. Il se comporta , dans celui-ci, en Prince religieux & pénitent , qui vouloit sérieusement réparer les erreurs de sa jeunesse. Toujours ferme d'ailleurs dans le Gouvernement , il marchoit à grands pas sur les traces héroïques de son ayeul & de son pere. On ne peut s'empêcher ici d'admirer la singuliere & glorieuse destinée de cette famille. Trois Empereurs successifs, & en ligne directe , l'ayeul , le pere & le petit-fils , tous braves , justes & vertueux ! Il est vrai que les deux derniers , morts à la fleur de l'âge ,

c'est beaucoup plus qu'il n'en falloit alors pour mériter le titre de Negromant. Voyez la Géométrie de Gerbert , imprimée par le P. Pez , *trésor d'anecdotes* , p. 2. tom. III. Voyez aussi l'histoire littéraire de la France , qui rend un compte détaillé de la vie & des œuvres de ce grand Pape.

l'un dans sa vingt-fixieme , & l'autre dans sa vingt-deuxieme année , ne purent égaler la gloire d'Otton , qui eut l'avantage singulier d'affermir la Couronne impériale dans sa maison , & de la rendre , en quelque sorte , héréditaire. Mais le fait ne laisse pas d'être prodigieux , & le seul que puisse fournir les dix siècles que l'on comptoit alors depuis la fondation de l'Empire Romain. Il est triste qu'une famille , si féconde en grands Princes , ait sitôt défailli. Otton III. mourut au retour de sa troisième expédition d'Italie , sans laisser d'enfans , & le règne des Saxons finit en sa personne. On attribua sa mort aux fureurs de la Veuve de Crescentius , que l'Empereur , dans un moment d'ivresse , avoit promis d'épouser & de faire Reine , & qui se voyant trompée dans ses folles espérances , n'épargna rien pour se venger (*). Mais,

An. 1002.

(*) Quelques Auteurs Allemands , dit Muratori, tom. 6. p. 10., prétendent qu'Otton mourut d'une fièvre maligne. Mais

quoiqu'il en soit de l'auteur & du genre de sa mort , il est certain

» Léon d'Ofstie , Landulf l'ancien , Robert
 » de Thuits, Rodolphe Glabert & beau-
 » coup d'autres s'accordent à soutenir qu'il
 » fut empoisonné par Stéphanie , Veuve
 » de Crescentius. Ces auteurs varient néan-
 » moins dans les circonstances ; & leur
 » récit est mêlé de quelques fables tout au-
 » plus dignes de la populace. Ce Prince
 » prit fort imprudemment Stéphanie pour
 » concubine , & la mit par conséquent à
 » portée de venger son mari. D'autres as-
 » surent qu'Otton l'épousa réellement , &
 » ensuite la répudia. Pure invention , qui
 » ne peut même trouver accès qu'auprès
 » des esprits simples & crédules. Le con-
 » cubinage pourroit fort bien n'être aussi
 » qu'une fable. Du moins s'accorde-t-il
 » très-mal avec la vie pénitente que me-
 » noit pour lors Otton ». Cette dernière
 réflexion est celle qui se présente d'abord.
 Cependant elle est peut-être plus spécieuse
 que solide. Il me semble que Muratorin'a
 pas pris garde qu'elle se tourne en preuve
 pour ceux qui soutiennent que Stépha-
 nie fut propre femme d'Otton. A l'égard
 de ceux qui n'en font que sa concubine ,
 je ne vois pas que cette contradiction doi-
 ve beaucoup les embarrasser. Les hommes
 sont assez rarement d'accord avec eux-mêmes.

qu'elle produisit de nouveaux troubles en Italie , & dans tout l'Empire d'Occident.

mes , surtout en religion. Si l'on n'admettoit que les actions conséquentes & raisonnées , à quoi réduiroit-on l'histoire ?



CHAPITRE X.

*Ardoïn Marquis d'Yvrée & Roi
d'Italie.*

Pendant que tous les Barons d'Allemagne étoient en mouvement pour l'élection du Successeur d'Otton III. & se voyoient à chaque instant menacés d'une Guerre Civile; on juge bien que les Italiens ne s'endormoient pas, & n'avoient garde d'attendre dans un humble silence qu'il plût à la Diette Germanique de leur donner un maître. Dès le vingt-quatrième jour après la mort d'Otton, Ardoïn, Marquis d'Yvrée, à qui, selon toute apparence, nul autre Prince Lombard n'étoit comparable du côté de la réputation, de la puissance & des talents, rassembla dans Pavie le plus grand nombre d'Evêques & de Barons qu'il put attirer dans son parti, & se fit élire & couronner Roi

d'Italie. Les prémices de son règne furent pour l'Eglise, dont il renouvella d'abord & confirma tous les privilèges. C'étoit un préalable devenu, en quelque sorte, nécessaire. Il y avoit si long-tems que les Evêques, Abbés, Chapitres & Chanoines étoient en possession de l'exiger, que les Princes ne pouvoient guere se dispenser de le remplir. Il falloit toujours commencer par faire de nouvelles donations au Clergé, ou confirmer du moins les anciennes. Aussi ne faut-il pas juger Ardoïn sur cette première opération. Elle n'étoit rien moins que l'effet de son zèle pour la religion & pour les Ministres. C'est même à l'excès contraire qu'il faut principalement attribuer ses revers & sa perte. Je pourrois sans doute, à l'exemple d'un Valérian Castiglione & de son Commentateur, qui ne vaut guere mieux, (1), supprimer ou déguiser certaines particularités du règne de ce

(1) Remarques sur le Royaume d'Italie, commentées par Emmanuel Tésauro.

fameux Piémontois , & le donner pour un personnage irréprochable. Il ne seroit pas même impossible de justifier les réticences d'une maniere plausible. Le Chroniste Ditmar, chez lequel il faut puiser la plûpart des faits concernant ce Monarque, n'étoit-il pas Allemand , & qui plus est parent d'Henri , le compétiteur & l'ennemi d'Ardoïn (1) ? Mais je fais trop que la sincérité est le devoir le plus sacré d'un Historien ; & quelque jaloux que je sois de la gloire de mon pays , je ne veux point que l'on puisse me reprocher les affectations ni les injustices de la partialité. Ardoïn donc eut à peine reçu les hommages de la Nation en qualité de Roi d'Italie , qu'il commença de traiter les Princes qu'il avoient porté sur le Trône avec hauteur & dedain. On raconte entr'autres que dans un transport de co-

(1) Ditmar. *Chron. ext. apud Reinecium ; rerum Germanicarum script. & apud Leibnitz ; scriptor rerum Brunsvic. tome 1.*

lère, il prit l'Evêque de Brescia aux cheveux, & l'abbatit à ses pieds. De pareils outrages ne pouvoient manquer d'indisposer les Pairs Ecclesiastiques & même les Laïques. La plupart se réunirent pour appeler le Roi de Germanie. C'étoit Henri, surnommé le boiteux, qui en qualité de Successeur des Ottons, croyoit avoir un droit incontestable à la Couronne d'Italie, ainsi qu'à l'Empire Romain. Lorsqu'il se vit recherché des Italiens, il travailla plus vigoureusement que jamais à réaliser ses droits (1). Mais les Princes d'Italie, c'est-à-dire, les Marquis, Comtes, Evêques & Abbés ayant juridiction temporelle, n'osoient, qu'en très-petit nombre, se déclarer pour le Roi de Germanie, dont les forces leur paroissoient encore trop éloignées. Cependant Henri, voyant qu'il lui étoit impossible de se rendre en Italie, prit le parti d'y envoyer Otton,

(1) Voyez Muratori, *antiquit. Estens.* & *antiquit. medii ævi*, Dissert. 5, 6 & 7.

Duc de Carinthie , neveu par sa mere du dernier Empereur , & pere du Pape Grégoire V. Ce Duc Otton , qui , outre la Carinthie , possédoit la marche de Trévise & de Vérone , jouissoit d'une si belle réputation , qu'Henri vouloit qu'il fût élu Roi préférablement à lui-même & à tout autre. Mais le Duc refusa le sceptre , & , par une respectable émulation de générosité , fit tous ses efforts pour déterminer les suffrages en faveur d'Henri. Otton ne chercha même point à se prévaloir du refus qu'il avoit fait de la Couronne , ni de ses bons offices. Henri n'eut jamais qu'à se louer de son affection & de son zèle. C'étoit donc avec la confiance la mieux fondée qu'il l'envoyoit prendre , en son nom , possession du Royaume d'Italie. Mais Ardoïn , vigilant , adroit & brave , autant qu'aucun de ses ennemis , empêcha toujours la jonction des Allemands & des Italiens , battit le Duc Otton , & le contraignit de retourner en Allemagne [1].

(1) Voyez Ditmar, liv. 5. Adalbold *ubi supra*, & Arnulf, liv. 1 , chap. 13 , & suiv.

Cette victoire paroissoit affermir Ardoïn sur le Trône ; peut-être même l'eût-il possédé invariablement sans les intrigues & le crédit d'un nouvel ennemi.

Arnulf II. Archevêque de Milan , fut nommé Ambassadeur à Constantinople , peu de tems avant la mort d'Otton III. & se trouva par conséquent absent , lorsqu'Ardoïn fut élu Roi d'Italie. On sent bien que le premier Prélat du Royaume ne pouvoit agréer un Prince porté sur le Trône sans son consentement. A son retour , Arnulf prît cependant le parti de feindre , & s'efforça de répondre obligeamment à toutes les démonstrations de respect & d'attachement que le nouveau Roi lui prodiguoit [1]. Mais enfin l'Archevêque éclata : il agit même avec une telle impétuosité , qu'elle a fait dire tout uniment à certains Auteurs, qu'Arnulf assembla les Barons de Lombardie à Roncaglia , élut Henri Roi

(1) Voyez Adelbold , dans la vie de St. Henri , *apud Surium & alios.*

d'Italie , & ne fit pas seulement mention d'Ardoïn. Je conviens que l'assertion fait peu d'honneur à l'exactitude de ces Ecrivains ; mais on peut toujours en conclure qu'Arnulf y mît beaucoup de chaleur , & contribua, plus qu'aucun des autres Prélats, à la descente du Roi de Germanie. Quoiqu'il en soit , il est très-certain que, trois ans au plus tard, après qu'Ardoïn eut pris la Couronne , Henri s'étant rendu en Italie , fut reçu, en qualité de Souverain , par une partie considérable des Seigneurs du Royaume. L'Archevêque de Milan vint à sa rencontre jusqu'à Bergame , & lui prêta serment. De-là Henri se rendit à Pavie , où il fut proclamé & couronné Roi , au milieu des acclamations & des transports de tous les ennemis d'Ardoïn. Cependant le premier voyage d'Henri & son couronnement n'apporterent presque aucun changement dans le gouvernement de l'Etat. L'effet le plus sensible , fut de semer la division parmi les Princes & les Cités de Lombardie , & d'augmenter la fermentation & les

An. 1004.

discordes. Si l'Italien Ardoïn étoit détesté, les Allemands ne tarderent pas à l'être. L'yvrognerie si dégoûtante par elle-même, & si fatale par ses suites, la rudesse des manières & des mœurs Allemandes révoltèrent à un tel point les Italiens, que Pavie elle-même se souleva fort peu de tems après la cérémonie du couronnement. La sédition devint même si terrible, que la moitié de la Ville fut brûlée, & le Roi contraint de se précipiter du haut des remparts, pour échapper à la fureur du peuple. Genebrard ajoûte qu'Henri se cassa la jambe, & que c'est de - là qu'il fut surnommé le boiteux (1). Cette cruelle aventure jointe aux troubles qui s'élevoient en Allemagne, déterminèrent Henri à quitter l'Italie. Ardoïn ne perdit pas un instant; & quoique le Roi de Germanie eût remis ses affaires dans les mains de plusieurs Princes puissants & entièrement dévoués à ses inté-

(1) Chroniques, liv. 4. p. 577. *loco citato apud Girolldi ubi supra*, p. 363.

rêts , notamment de Thedalt , Marquis de Toscane ; l'Italien ne laissa pas de recouvrer une bonne partie de la Lombardie , & particulièrement du Piémont. Le départ d'Henri mît encore Ardoïn en état de harceler , de subjuguier même la plupart de ceux qui l'avoient abandonné ; en sorte que , pendant plusieurs années , les deux partis furent constamment aux prises. Enfin Henri cédant aux nouvelles instances de ses partisans qu'Ardoïn poursuivoit à outrance , & surtout à celles du Pape Benoît VIII. qui le pressoit de se rendre à Rome pour y recevoir la Couronne impériale , revint en Italie , suivi d'un renfort considérable avec lequel il eut bientôt écrasé son compétiteur. Ardoïn, trahi une seconde fois , & abandonné non-seulement des Princes Lombards qui avoient feint de s'attacher à lui après le départ d'Henri , mais encore de ceux qui lui étoient restés fidèles jusqu'alors , fut en très-peu de tems dépouillé de ses Etats. Etant ensuite tombé dangereusement malade , & se voyant à l'extrémité , il prît l'ha-

An. 10126

bit monastique, cérémonie fort usitée dans ce siècle, & pratiquée généralement par les personnes Laïques de la plus grande distinction, quand elles en avoient le tems. Ardoïn mourut donc sous ce pieux vêtement en 1015, après quatorze ans de règne, de tourmens & d'orages.

CHAPITRE XI.

Réflexions sur les causes & les effets des révolutions si fréquentes en Italie, au dixième siècle.

JE ne serois point surpris que les Italiens parussent inexplicables. Ils devoient naturellement s'opposer à ce que leur Sceptre passât dans des mains étrangères; & l'on voit effectivement qu'ils s'efforcèrent plus d'une fois de placer sur le Trône des Lombards quelqu'un des Princes Nationaux. La fureur même dont

on les voit si souvent transportés contre les Ministres des Rois François , Bourguignons & Allemands, ne prouve-t-elle pas leur aversion pour le joug étranger ? Comment donc concevoir leur persévérance à se donner des maîtres choisis au-delà des Monts ? D'un autre côté, n'est-il pas bien étrange que Berenger I, Hugues de Provence, Berenger II. & récemment Ardoïn d'Yvrée se soient faits haïr de leurs sujets , au même point & pour ainsi dire par les mêmes motifs ? Comment se peut-il que les derniers, si bien instruits par l'exemple de leurs Prédécesseurs , n'ayent jamais sçu tempérer leur gouvernement , de maniere à ne laisser à leurs Vassaux aucun prétexte de rebellion, & à réprimer cette démangeaison continuelle de passer sous un nouveau joug ? Cependant le problème cessera de paroître insoluble , si l'on fait attention à l'extrême difficulté , & je dirois presque à l'impossibilité de concilier les intérêts du Souverain & des Vassaux. Ceux-ci , je veux dire les Grands ou les Barons du Ro-

yaume , ne vouloient , à proprement parler , ni maître ni supérieur ; & le Souverain auroit rougi de les traiter comme ses égaux. Ces Ducs, ces Marquis & ces Prélats, qui avoient mis la Couronne sur la tête d'un de leurs Pairs , s'offensoient & crioient même à l'injustice, lorsque celui qu'ils avoient élu ne leur donnoit pas tous les témoignages d'affection & de reconnoissance qu'ils imaginoient leur être dus ; & le Roi , de son côté , à la plus légère contradiction qu'il essuyoit de la part de ses inférieurs , croyoit sa dignité compromise , son pouvoir avili , se battoit les flancs pour leur imprimer le respect & la crainte , & devenoit ombrageux , farouche & cruel, précisément parcequ'il se souvenoit trop de n'avoir été que leur égal.

Je conviens que la cause que nous venons d'énoncer , subsistoit également sous les Rois étrangers ; mais elle n'agissoit jamais avec la même force ; le choc étoit toujours moins violent & les occasions plus rares. Les Otton & les Henri , par exemple , indépendamment de la réputa-

tion & de l'ascendant que leur donnoit la possession d'un autre Royaume, venoient ordinairement en Italie sur le pied de libérateurs. Ils y étoient reçus & fêtés, des uns par inclination & parcequ'ils les avoient appellés, & des autres par la crainte d'en être maltraités, s'ils osoient montrer de la répugnance. Or on sent bien que ces Etrangers, qui se voyoient accueillis, avec tant d'empressement, respectés, honorés & traités si volontairement en Souverains, avoient infiniment moins besoin de se parer de dehors imposans & sévères de la Majesté. Il ne pouvoit plus être question de prérogatives ni d'honorifiques vis-à-vis d'une Nation qui commençoit par leur prodiguer toutes sortes d'hommages & se prosterner à leurs pieds. Mais la véritable raison, celle qui faisoit que la domination des Rois Etrangers avoit tant d'attraits pour les Seigneurs Italiens, c'est sans contredit la persuasion où ils étoient que ces Princes ne pourroient jamais se fixer en Italie, que leurs absences longues & inévitables donneroient

neroient à chaque Comte ou Gouverneur la facilité de s'affermir & de s'étendre ; qu'enfin ils ne seroient, à proprement parler , Vassaux que de nom , & jouiroient en effet de l'indépendance & du pouvoir absolu. Il est vrai que chaque voyage du Roi en Italie occasionnoit des fêtes dispendieuses , & qu'en vertu de son Domaine direct & suprême , il falloit lui payer des tributs ; mais les Seigneurs particuliers rejettoient aisément ce fardeau sur les peuples qui leur obéissoient immédiatement. Enfin tout prouve que ce système, malgré ses inconvéniens, étoit suivi généralement. D'où vient qu'Hugues & Rodolphe eurent le sort d'Ardoïn & de Berenger ? C'est que , n'ayant pas d'Etats plus considérables que l'Italie , l'un & l'autre voulurent y fixer leur séjour. Le succès même de cette politique ne fut que trop complet ; & l'indépendance que les Seigneurs Italiens obtinrent enfin, à force d'harcéler les Rois d'Italie & les Empereurs , les mena beaucoup plus loin qu'ils n'imaginoient.

III. Nous l'avons observé plus haut.

C'est dans le tems où Charles-le-Chauve porta ses vues sur la Couronne d'Italie, que le pouvoir & l'autorité des Ducs & Barons du Royaume de Lombardie commencerent de s'accroître. Les progrès n'en avoient presque pas été sensibles sous les autres Rois François, ni même sous les Rois Lombards. Mais, à dater de cette époque, le Royaume devint toujours plus visiblement électif, & par conséquent inclina toujours davantage vers l'Aristocratie; attendu que ceux qui avoient le droit d'élire, ne cesserent plus d'étendre leurs prérogatives aux dépens du Souverain qu'ils éliisoient. Enfin, lorsque la Lombardie se trouva divisée entre deux partis qui avoient l'un & l'autre un Roi à leur tête, cette liberté des Vassaux fut poussée jusqu'à la licence. On sent bien d'abord que chacun des deux Prétendans, ne pouvant disposer des forces de l'Etat, devoit laisser impunis la plupart des excès des Barons, & leur permettre de gouverner arbitrairement les Cités & les Terres qui leur obéissoient.

Ils étoient même forcés d'autoriser, en quelque sorte, & de légitimer l'indépendance que s'arrogéient les Vassaux; & pour s'en faire, sinon des Sujets, du moins des Partisans & des Confédérés, il falloit qu'il leur fissent expédier les privilèges les plus amples. Il en résultoit à la vérité des maux infinis. C'étoit, à proprement parler, une guerre intestine, continue & suivie de tous ses fléaux. N'importe; les Grands d'Italie vouloient, à quel prix que ce fût, être les Maîtres chez eux, & ne laisser aux Souverains que le nom de Roi. La maxime qu'il falloit toujours en élire deux, étoit même devenue le principal ressort & la base de leur politique; afin qu'ils se servissent d'épouventail l'un à l'autre, & qu'aucun ne pût sortir de cet état de médiocrité & de foiblesse où les souhaitoient leurs Vassaux devenus eux-mêmes de véritables Souverains.

Liutpr. liv.
2, c. 10.

Cependant la puissance des Seigneurs Italiens, & surtout des Laïques, s'affoiblissoit par les atteintes même qu'ils avoient portées à l'autorité royale. Les Souverains ayant

imaginé, pour se faire des créatures, de prodiguer les privilèges & les titres, bientôt les Marquisats & les Comtés furent multipliés à l'infini; ce qui entraîna nécessairement la décadence de ces vastes Duchés, dont les dimensions & les forces étoient antérieurement comparables à celles de certains Royaumes. La moindre Cité eut non seulement son Comte ou Gouverneur particulier & indépendant, mais on en détacha souvent le territoire & les campagnes adjacentes, pour les attribuer à d'autres Comtes, qui furent appelés Comtes Ruraux (1). Cet usage d'ériger chaque arpent de terre en Comté, est évidemment la source de cette innombrable Noblesse à Châteaux qui couvrait la face de l'Italie. Ne falloit-il pas que chaque Comte, quelque resserré que fut son district, eût sa citadelle & ses tours, pour se défendre contre

(1) Voyez Muratori, antiquités du moyen âge, dissertation 8.

ses pairs, & désoler les pauvres habitans de son voisinage ?

Il est certain, d'après les meilleurs Historiens & les Publicistes du premier ordre, que le systême féodal, tel qu'il fut ensuite établi & qu'il subsista dans les siècles suivans, étoit encore informe au tems que nous décrivons, c'est-à-dire, pendant tout le cours du dixième siècle. A proprement parler, il ne fut créé que vers l'an 1037, par Conrad le Salique. Il est vrai qu'à remonter au neuvième siècle, on trouve les enfans, pour ainsi dire, en possession de succéder à leurs peres, ainsi que nous l'avons remarqué dans le sixième Livre. Mais sous les Successeurs des Carlovingiens, l'usage contraire prévalut sensiblement, & les grands Gouvernemens devinrent absolument amovibles ; surtout après l'arbitraire introduit par le Roi Hugues, qui déplaça si souvent les Gouverneurs des grands Duchés de Toscane & de Spolète. Sous les Ottons même, on vit des Marquis transférés d'une marche à l'autre, & plusieurs Gouvernemens

du premier ordre, réunis sur la même tête. On a remarqué entr'autres qu'un Pandulf, *Tête de fer*, Lombard d'origine & possesseur de ce Duché de Benevent, qui, sous les Rois les plus absolus, se crut à peine membre dépendant du Royaume de Lombardie, y avoit ajouté le Gouvernement du vaste Duché de Spolète, & fut Lieutenant d'Otton I. dans une étendue de l'Italie, à peu près égale à celle du Royaume actuel de Naples & du Domaine Ecclésiastique. Il est encore parlé d'un Otton, Duc de Carinthie, qui sous le dernier Otton & le premier Henri, unit ce Duché Transalpin à la Marche de Verone. Laissons les motifs de côté: n'examinons point si l'on agissoit ainsi pour favoriser des parens, ou pour abbatre & supplanter des personnes suspectes. Contentons-nous d'observer que cette disposition absolument arbitraire des premiers & des plus grands Gouvernemens du Royaume, empêcha très-efficacement que l'Italie fût divisée en trois ou quatre Principautés héréditaires & indépendantes,

& prépara les causes de ce changement politique & général, qui, dans les siècles suivans, rendit la condition de cette contrée si différente de celle des autres Nations de l'Europe.

Mais ce qui contribua singulièrement à la décadence des grands Duchés & Marquisats; ce qui affoiblit également le Souverain & les Vassaux, c'est le prodigieux accroissement de la puissance des Ecclésiastiques. Les donations faites aux Eglises & aux Monasteres d'Italie, même après les Rois François, sont immenses. Il est vrai que les fonds, les rentes & les effets assignés aux Evêques, aux Chanoines & aux Moines, par les Rois ou par différens particuliers, n'étoient pas de nature à changer l'ordre politique: ils n'influoient dans les révolutions qu'en ce qu'ils rendoient les possesseurs plus riches, plus pécuniaires & par conséquent plus considérables aux yeux de la multitude toujours ébrouée & subjuguée par l'éclat & la pompe. Et non seulement ces effets & ces biens, pour

ainsi dire , allodiaux de l'Eglise ; ajoûtoient un nouveau poids à l'autorité dont les Evêques jouissoient déjà dans les Diettes & dans les Cours des Rois , surtout depuis que l'ignorance des Laïques étoit si générale & si profonde ; mais sous un autre rapport , ils procurerent encore au Clergé un Domaine réel & direct , & transporterent dans cet ordre une grande partie du pouvoir qui , dans l'établissement de l'Hierarchie politique , devoit appartenir aux Ducs , Comtes & Marquis. Les terres étoient encore cultivées pour lors , comme dans les siècles plus reculés , par des esclaves & par des hommes dont la condition approchoit fort de celle des Serfs , attendu qu'ils étoient attachés aux terres , & passaient avec elles au pouvoir des nouveaux Maîtres. Au moyen donc de l'acquisition de plusieurs campagnes , les Evêchés & les Monastères devenoient maîtres d'un grand nombre d'hommes , qui , sans être rigoureusement esclaves , étoient du moins Clients & Vassaux dans le sens le plus étendu. Sous

prétexte de garder & de défendre son Eglise, l'Evêque ou l'Abbé pouvoit très-bien leur faire prendre les armes, & en renforcer sa faction. Cette juridiction personnelle sur leurs propres Laboureurs ou Payfans, s'accrut rapidement. Elle devint même, en quelque sorte, légitime & légale par les privilèges que les Evêques & les Abbés obtinrent des Rois, en vertu desquels toutes les affaires qui survenoient dans leurs terres, furent exemptes de la Jurisdiction des autres Tribunaux, & eux-mêmes constitués expressement Juges ordinaires de tous les différens qui intéressoient les personnes & les choses dépendantes de l'Eglise & du Monastère; ce qui étoit proprement leur adjuger le Domaine utile & immédiat de tous les Villages où se trouvoient situées les possessions de l'Evêché & de l'Abbaye. Ces Seigneuries Ecclésiastiques ne portoient pas le nom de fief, attendu que cette dénomination ainsi que les loix féodales n'étoient point encore en vigueur; mais elles n'en étoient pas moins de véritables fiefs, par-

faitement semblables aux Comtés & Marquisats des Seigneurs Laïques. L'histoire ne laisse même là-dessus aucun doute : il est constant que , dans ce siècle , les Evêques & les Abbés étoient obligés d'envoyer ou de conduire un certain nombre d'hommes au rendez-vous indiqué par le Roi , à raison des terres qu'ils possédoient sur le pied de Comtés & de Marquisats. Ajoutons que ces fiefs Ecclésiastiques , quelque étroites qu'en fussent d'abord les dimensions , devoient l'emporter à la longue par l'avantage particulier de n'être point exposés , comme les fiefs Laïques , aux démembrements ni aux révolutions. Il n'y étoit jamais question de frères , de co-héritiers ni de partage. Le Roi ne pouvoit point dépiacer & transférer les Evêques à son gré comme les Marquis & les Ducs ; en sorte qu'un Prélat succédoit exactement , & de droit commun , à la même étendue d'autorité & de territoire que possédoit son Prédécesseur ; au lieu que le décès d'un Seigneur Laïque entraînoit toujours quelque division ou changement dans

ses terres , soit qu'il fût mort sans enfans , soit qu'il en eût laissé plusieurs ; ce qui étoit assez indifférent, vu que le droit d'aînesse n'étoit presque pas connu. Cependant si l'autorité des Ecclésiastiques étoit restée dans ces termes , peut-être n'auroient-ils pas généralement pris l'ascendant sur les Laïques , ni causé de révolution dans le Gouvernement ; par la raison que les Barons Séculiers , plus familiarisés avec les armes , & plus faits aux coups de main , rétablissoient de tems en tems l'équilibre , au moyen des usurpations, des Abbayes qu'ils obtenoient en commende & de l'union de plusieurs Fiefs ou Gouvernemens. Mais les Evêques avoient un autre avantage encore plus décisif. Ils se faisoient une loi de marcher tous sur les traces les uns des autres , de tendre au même but & de suivre les mêmes vues. Il n'importoit même , quant aux suites , que cette uniformité fut l'effet d'un pur zèle pour le bien de leur l'Eglise , ou de l'ambition & de l'intérêt particulier, puisqu'enfin la grandeur & les ri-

chesses du Siége étoient inféparables, quant à l'usage & aux accroissemens, de la personne même qui l'occupoit. Au moyen de cette identité, & surtout de l'unité de plan & d'opérations, les Evêques faisoient bien mieux valoir, que les Laïques, leur autorité & leurs revenus. Ajoûtant sans cesse au respect qu'imprimait naturellement les fonctions sacrées, des droits & des privilèges nouveaux qu'ils obtenoient des Rois à prix d'argent; la plupart d'entr'eux devinrent enfin les premiers, & pour ainsi dire, les seuls arbitres des Cités. J'ai dit, au moyen des privilèges qu'ils obtenoient à prix d'argent: à propos de quoi il faut observer qu'étant plus pécunieux que les Laïques, & par conséquent plus forts de raisonnement vis-à-vis de ces Ministres Allemands qui n'évaluoient la Souveraineté de l'Italie, qu'à raison de l'argent comptant qu'ils pouvoient ramasser & porter en Allemagne, ils obtinrent insensiblement le gouvernement temporel des Cités, à l'exclusion des Comtes qui en étoient auparavant les Ad-

ministrateurs. Ils marcherent même avec tant de certitude & de vitesse, que, vers la fin du dixième & le commencement du onzième siècle, lorsqu'Ardoïn & Henri se disputoient le Royaume d'Italie, on comptoit à peine parmi les grands de Lombardie, un ou deux Princes Laïques. C'étoit proprement une Aristocratie Ecclésiastique. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur le tableau suivant. Il est d'un historien contemporain d'Ardoïn & d'Henri.

» Quelques-uns, dit cet Auteur (1),
 » manifestotent leur penchant, d'au-
 » tres ufoient de réserve. Le Mar-
 » quis Thédalt, l'Archevêque de Ra-

(1) Adelbold, à qui l'on attribue communément la vie de S. Henri, Empereur, quoiqu'il y ait quelque raison d'en douter. Il fut d'abord Conseiller & Capitaine d'Henri, ensuite Moine, puis Evêque d'Utrecht. Cette vie se trouve chez Surius, au 14 Juillet; chez Henri Canisius, *lett. antiq. tom. 3.* & chez Leibnits dans son recueil des Auteurs qui ont écrit sur les affaires de Brunsvich, tome 3. A 200 ues.

» venne , l'Evêque de Modène , ce-
» lui de Verone & celui de Verceil,
» se montroient ouvertement pour
» Henri : mais l'Archevêque de Mi-
» lan , l'Evêque de Cremone , ceux
» de Plaisance , de Pavie , de Bres-
» cia , de Côme , quoiqu'ils fissent
» tous des vœux pour Henri , &
» qu'ils l'eussent invité par Lettres
» & par des ambassades , faisoient
» encore mystere de leur résolution,
» & gardoient des mesures «.

Mais il n'y avoit pas d'apparence
que les Evêques pussent conserver
long-tems cette espèce de Souverai-
neté temporelle. Quand ils n'auroient
eû à lutter que contre les propres
inconvéniens de la chose , il n'en fal-
loit pas davantage pour les épuiser
en peu de tems. C'étoit une puissan-
ce éphémere qui devoit nécessaire-
ment se détruire par elle-même. On ne
fait que trop à quel point la discipline
Ecclésiastique étoit relâchée au di-
xième siècle. Les désordres du Cler-
gé durent affoiblir considérablement
ce respect que portent les peuples aux
Ministres des Autels, quand ils unissent

la pureté des mœurs aux fonctions augustes du Sacerdoce. La tentation & les moyens de jouir , augmentèrent avec les richesses. Les intrigues & les embarras inévitables dans la manutention d'un temporel immense , faisoient diversion aux devoirs de l'Episcopat , & accéléroient la décadence. La cause agissoit même sur eux en deux manieres. D'une part la haine & l'envie, presque inséparables du commandement & de l'exercice du pouvoir , s'attachoient à ces Evêques , & les poursuivoient en qualité de Comtes & de Vassaux du Royaume : de l'autre , l'oubli des fonctions qui leur avoient concilié, à si juste titre, l'estime & la confiance des peuples , refroidissoit beaucoup l'imagination & le sentiment sur le compte de leur sacré caractère. On juge bien d'ailleurs que la Noblesse Laïque ne voyoit pas sans regret une si grande partie de l'autorité civile échapper de ses mains , & passer dans celle des Ecclésiastiques. Elle faisoit tous ses efforts pour s'en ressaisir , & emplo-

voit indifféremment les voies juridiques, les séditions & la violence. L'aigreur des Nobles & du peuple étoit encore envenimée par la manière dont les Evêques distribuoient les emplois. Par attachement pour leurs familles, ou par complaisance pour ceux qui les avoient portés peut-être sur leurs Sièges, ils donnoient à leurs parens & à leurs amis, des terres à cens, leur conféroient les Offices, les Charges Civiles, & dispofoient en leur faveur de toutes les parties de cette juridiction temporelle annexée à leur Eglise. De là l'indignation & l'envie des autres Nobles qui n'avoient point de part à leur faveur, & qui voyant leurs égaux & leurs rivaux dominer, insulte, tyranniser à l'abri du manteau Episcopal, n'oublioient rien pour inspirer à l'ordre inférieur leur ressentiment & leur dépit. Ce qu'il y avoit encore de plus révoltant, c'est qu'il n'étoit pas rare de voir les freres & les neveux exercer leur despotisme après la mort de l'Evêque, & retenir de force leur juris-

dition empruntée & passagere. Je ne doute pas même que les créatures du Prélat, voyant le tems fixé pour la durée de leur exercice sur le point d'expirer, ne fussent les premiers à tenir des propos séditieux, & à semer parmi le peuple, qu'il ne convenoit point aux Ministres des Autels de se mêler des affaires du siècle. Les déclamations étoient d'autant plus efficaces, qu'elles portoient sur des objets faciles à saisir, & parfaitement du ressort de la multitude. Il ne falloit pas être fort versé dans le Droit Canonique, pour motiver les reproches dont on accabloit le faste & la mondanité des Evêques. Du fond de cet abîme d'ignorance & de barbarie, où les peuples étoient plongés alors, ils osoient encore lever les yeux & prétendre à la liberté, qu'ils se sont donnée dans tous les tems, de censurer la conduite de leurs Supérieurs. Ensorte que la Noblesse & le peuple furent bientôt réunis contre cette autorité civile & temporelle des Evê-

ques, ne cessèrent plus de l'attaquer, de la démembrer, de l'exténuer, &c parvinrent en plus d'un endroit à l'anéantir.



CHAPITRE PREMIER.

Tableau de l'Italie au commencement du onzième siècle.

LA fin du regne d'Henri fut assez tranquille. Après la ruine d'Ardoin & de son parti, les Princes & les Villes d'Italie ne firent aucun mouvement remarquable; & quoiqu'Henri ne gouvernât point l'Italie avec un pouvoir pleinement absolu (*), il ne laissoit pas d'être regardé & respecté comme Souverain dans les Etats de Lombardie, de Toscane &

(*) Il paroît que Rome & le Clergé se prévalurent de la piété d'Henri. C'est de lui qu'on a dit qu'il avoit laissé sa femme Vierge, & c'est ce qu'affirme la Bulle de Canonisation de Cunegonde, qui marcha pieds nus, dit-on encore, sur douze focs ardents, pour se justifier d'une accusation d'adultère. Mais Cunegonde peut très-bien avoir été sainte; dir Muratori, t. 6. p. 76, sans être incombus-
tible ni Vierge.

de la Romagne. Mais dès qu'on eut appris la mort de ce Roi, & les débats que l'élection du Successeur occasionnoit, selon l'usage, parmi les Princes Germaniques, les Italiens firent bien sentir à quel point ils étoient libres, & combien ils desiroient secouer entièrement le joug de la domination Allemande. Nous pouvons fixer hardiment le retour complet de la liberté à la mort d'Henri II. Il est très-certain qu'à cette époque le gouvernement changea réellement de forme dans tous les points de l'Italie. Ce n'est pas que son Successeur Conrad le Salique menât les affaires d'Italie avec moins de vigueur que les Monarques précédens ; mais avec toute son application, il fut obligé de souffrir que tous ces Ducs, Marquis, Evêques & les Villes même se fissent la guerre sans le consulter, & sans avoir à leur tête aucun de ses Capitaines. Pour mettre ceci dans un plus grand jour, jettons un coup d'œil sur les différens Etats qui partageoient alors le Domaine de l'Italie.

Olric Magnifred ou Manfred , Marquis de Suze , Prince illustre sous les regnes d'Henri & de Conrad , possédoit à peu-près tout ce qui est compris sous le nom de Piémont , c'est-à-dire , du sommet des Alpes , à la riviere de Genes , & du pied du Montviso , où est Saluces , à la Ville d'Asti , soumise pour lors à son Evêque Aldéric ou Olric , propre frere du Marquis (1).

On ne sait pas précisément ce que devint le Marquisat d'Yvrée , après la mort d'Ardoïn. Henri II. en démembra d'assez grandes parties, dont il investit l'Evêque de Vercell & d'autres Seigneurs. Il y a même lieu de croire que ce Magnifred, Marquis de Suze , & peut-être parent d'Ardoïn , en eut une portion , en vertu des droits du sang , ou simplement à titre de voisin puissant.

Milan ne reconnoissoit à peu près d'autres maîtres que ses Archevêques ; encore ces Prélats agissoient-

(1) Voyez *Terraneo* , *Adelaide illustrata* , tome 2 , chap. 1 , & suiv.

ils plutôt en Souverains qu'en Métropolitains, dans la plûpart des Villes de leur suffragance. On ne peut ouvrir l'histoire de ces tems, sans tomber sur quelques traits de leur excessive autorité. Arnulf & Aribert jouent le premier rôle dans toutes les révolutions de Lombardie, arrivées au commencement & vers le milieu du onzième siècle.

Nous croyons facilement, sur l'autorité du célèbre Muratori, si savant dans l'histoire de ces tems, que Modène, Reggio & les terres d'alentour obéissoient alors aux Ancêtres de la Maison d'Este (1).

La Marche de Verone, c'est-à-dire, une bonne partie des Etats actuels de Vénise, fut constamment, sous les régnés d'Henri II. & de Conrad, gouvernée par les Ducs de Carinthie. C'étoit le côté par lequel les Allemands passoient en Italie, &, attendu l'importance du poste, les

(1) Voyez Muratori, antiquités de la Maison d'Este, partie 1. chap. 13. an 1016.

Rois Germaniques ne le confierent pendant fort long-tems qu'aux Princes de leur sang , ou du moins de leur Nation.

La Toscane , située à l'autre extrémité de l'Italie , obéissoit à des Princes qui , sous le nom de Marquis , la gouvernoient plutôt en Souverains qu'en Feudataires. Sous Raynier & Boniface (1), Pere de la Comtesse Mathilde , elle forme un Etat vaste & puissant (2).

La Romagne , qui étoit assurément plus en droit, qu'aucune autre Province d'Italie , de se regarder comme indépendante , vu les donations faites au Saint Siége par les Rois François , ne laissoit pas d'avoir plusieurs maîtres. Ce qu'on appelloit Duché Romain , gémissoit perpétuellement sous la tyrannie des Barons , & particulièrement des Comtes de Tusculum alors si fameux. Les Duchés de Spolete & de

(1) Boniface succéda à Raynier en 1027.

(2) Voyez Fiorentini. Mémoires de la Comtesse Mathilde.

Camerino avoient communément des Gouverneurs particuliers qui reconnoissoient les Rois d'Italie pour Souverains, quand ils étoient présens & armés, mais qui hors de là exerçoient un pouvoir presqu'illimité.

Quant à Ravenne, ses Archevêques étoient enfin parvenus à s'emparer du Gouvernement temporel de ce fameux exarcatus. C'étoient des espèces de Ducs ou Vicaires impériaux.

Cette vaste étendue de terrain, qui compose aujourd'hui le Royaume de Naples, étoit encore divisée & subdivisée en plusieurs Etats. Non seulement Salerne, Capoue & Benevent formoient trois Duchés distincts & séparés [1]; mais chacune de ces Principautés étoit encore divisée en plusieurs Comtés qui prétendoient à l'indépendance, comme étant possédés par des Descendants

(1) Division qui subsistoit depuis que différens Princes Lombards s'étoient partagé cet ancien & vaste Duché de Benevent. Voyez tom. 2. p. 380 & suiv.

des Princes Lombards , ou qui donnoient tout au plus quelques marques de vassalité aux plus puissans Ducs de leur voisinage. Ces divisions entraînerent à la longue la ruine totale des Lombards , & les détruisirent enfin dans ces contrées mêmes où ils s'étoient maintenus pendant plus d'un siècle , après la chute de leur Empire. La Pouille & la Calabre entièrement soumises à l'Empereur de Constantinople , depuis la défaite d'Otton II , étoient gouvernées par un Recteur ou Préfident Général , appelé du nom grec *Catapan* Il n'avoit pas été possible de débusquer entièrement les Sarrafins des environs du Mont Gargan ; & quoique leurs possessions ne fussent ni stables ni fort étendues , ils ne laissoient pas d'infester les terres des Grecs , des Lombards de Benevent & du Saint Siège.

Outre ces Etats tous libres & plus ou moins indépendants , quatre Cités fameuses florissoient aux trois

angles des côtes d'Italie, qui, malgré les bornes étroites de leur district, jouoient un très-grand rôle, à raison de leur commerce & de leurs forces maritimes : Vénise, la plus considérable de toutes ; Amalfi, située tout-à fait à l'extrémité la plus orientale de l'Italie ; Genes & Pise sur la mer de Toscane. Il est vrai que ces quatre Cités, du moins les trois ou les deux dernières, conservoient encore une ombre de vassalité & de dépendance ; comme Amalfi vis-à-vis des Empereurs Grecs & de leurs Catapans ; Genes & Pise, envers les Rois d'Italie, les Marquis de Ligurie & ceux de Toscane. Cependant elles ne laissoient pas de faire, de leur chef & en leur propre nom, des expéditions considérables sur les côtes & dans les îles de la Méditerranée, ainsi que l'atteste l'histoire de Corse & de Sardaigne. Elles traitoient même directement de la guerre & de la paix, sans l'intervention d'aucune autorité supérieure, & il ne paroît pas que leurs Plenipotentiaires fus-

sent revêtus d'autres pouvoirs que de ceux des Communes. Enfin, de toute part, on voyoit déjà percer ce génie d'indépendance & de liberté, dont les forces & l'activité ne tarderent pas de se développer & de prévaloir irrésistiblement dans tous les points de l'Italie.



CHAPITRE II.

Intrigues & manœuvres des Princes de Lombardie , lors de l'élection de Conrad le Salique. Fameuse Loi de ce Monarque touchant la succession des Fiefs.

Cependant les Electeurs balançoient entre les deux cousins , Conrad , Duc de Carinthie & Marquis de Vérone tout ensemble , & Conrad Duc de Franconie. L'un & l'autre descendoit d'Otton I. par les femmes , & se trouvoit neveu au même degré du Pape Grégoire V : mêmes raisons par conséquent de prétendre au Royaume de Germanie ; mêmes titres à la faveur & aux suffrages. Enfin la pluralité fut pour Conrad , Duc de Franconie , surnommé le Salique , parce qu'il étoit de la race de ces francs Saliens qui s'établirent en Germanie du tems

de Charlemagne. Il est bien certain qu'après les régnes successifs des trois Ottons, quiconque eût été placé sur le Trône Germanique, auroit infailliblement prétendu à celui d'Italie. Mais les Italiens, de leur côté, ne manquoient pas, à chaque mutation de Souverains, de faire jouer tous les ressorts pour secouer le joug, & se soustraire à la domination Allemande. Leurs efforts redoublèrent à la mort d'Henri. Plusieurs Evêques, de concert avec d'autres Seigneurs puissans, imaginèrent d'appeler un François. Cette faction avoit à sa tête Magnifred, Marquis de Suze, qui n'ayant pu déterminer le Roi Robert, auquel il laissoit néanmoins le choix de venir occuper en personne le Trône d'Italie, ou d'y envoyer son fils Hugues, se tourna du côté de Guillaume IV, Duc d'Aquitaine, offrant également à celui-ci de le faire couronner lui-même, ou son fils, s'il vouloit se disposer promptement à l'entreprise [1]. C'étoit un appas bien puis-

(1) Voyez Fulbert, Evêque de Char-

Fulb. Ep.
26.

fant sur un Duc d'Aquitaine, que l'acquisition d'un Royaume quivaloit cinq ou six fois les Etats qu'il possédoit en France. Guillaume n'avoit donc garde de rejeter des offres si gracieuses, accompagnées d'ailleurs d'instances très-vives, & faites non seulement au nom du Marquis de Suze & d'Olderic, Evêque d'Assi, mais encore de l'Evêque de Verceil, qui ne jouoit pas le dernier rôle dans les affaires d'Italie, & qui étoit fort son ami. Cependant, avant de se mettre en campagne & de provoquer les forces du Roi de Germanie, qui n'auroit certainement pas manqué de lui déclarer la guerre, Guillaume voulut se ménager l'appui du Roi de France, son Souverain, & de plus s'assurer par ses propres yeux de l'état des choses. Il se rendit *incognito* en Lombardie, eut des conférences particulières avec plusieurs Grands, & ne tarda pas d'appercevoir le conflit secret de leurs passions & de

tres, Epîtres 54, 55, 58 & 126. Voyez aussi Ademar cité chez Muratori, an. 1025.

leurs intérêts. Outre qu'ils n'étoient nullement d'accord sur le choix d'un nouveau Roi , il comprit que ceux mêmes qui montroient le plus d'ardeur pour son élection , n'avoient aucune solidité , & que , s'il n'en étoit bientôt abandonné pour quelque rival plus puissant , l'amour de l'indépendance en feroit indubitablement des Sujets factieux & rebelles. Il prit donc le parti de se retirer , & déclara ne vouloir , sous aucuns titres , se mêler de leurs affaires.

Pour lors Aribert , Archevêque de Milan , désespérant que les Italiens & les François pussent jamais s'accorder au point de n'avoir plus rien à craindre des Allemands , se tourna du côté de Conrad (1). Il fut le joindre à Constance , se hâta de lui prêter hommage & serment de fidélité , avec promesse de le recevoir dans Milan , & de le cou-

(1) Voyez *Arnulf* dans son histoire de Milan , & *Wippon* dans sa vie de Conrad le Salique , cités l'un & l'autre chez Muratori , sous l'année 1025.

ronner au premier voyage qu'il feroit en Italie. Dès qu'on eut appris que l'Archevêque s'étoit déclaré en faveur du Monarque Allemand, les autres Princes du Royaume ne tarderent pas d'adhérer ; en sorte que Conrad étant parti pour l'Italie en 1027, c'est-à-dire, un peu plus d'un an après son exaltation sur le Trône de Germanie, il fut reçu & reconnu généralement pour Souverain de Lombardie. Cependant l'entrée & le séjour de ce Prince en Italie ne furent pas absolument pacifiques. Outre l'aversion que lui témoigna Pavie, la plus furieuse de toutes contre les Allemands & qui refusa d'ouvrir ses portes, il y eut de vifs débats, à Ravenne & à Rome, entre les citoyens & les gens de Conrad. Mais on n'en vint point à une guerre ouverte ni à des actions fort meurtrières. Excepté Pavie, toutes les Villes soumises autrefois, à différens titres & degrés, aux Rois de Lombardie & d'Italie, se rangèrent en très peu de tems sous son obéissance, & lui prêterent serment de fidélité.

Cette expédition de Conrad le Salique est devenue mémorable par une particularité que je suis bien surpris de ne point trouver dans les Annales de Muratori, d'autant plus qu'il ne l'ignoroit certainement pas.

Nous avons discuté plus haut l'origine, les commencemens & la date de ces fiefs devenus si communs & si fameux dans le courant du dixième siècle & des suivans. A ce propos, nous avons observé que, malgré la fréquence des cas où les Rois & les Empereurs confirmoient les fils dans la possession des Gouvernemens occupés par leurs peres, il n'existoit ni loi ni coutume constante touchant ces sortes de successions, & qu'elles dépendoient uniquement de la bonne volonté du Souverain. Mais il arrivoit aussi que certains Marquis ou Comtes accrédités & puissans, établissoient si solidement leurs enfans ou leurs proches dans les terres de leur Gouvernement, que les Rois eux-mêmes, avec toute leur force, ne pouvoient quelquefois venir à bout de les destituer. Il ne

Tom. 2, l. 7

fallut qu'un ou deux exemples heureux, pour faire des imitateurs. Tous se prévalurent, à l'envi, de la détresse où les Rois ne se trouvoient que trop souvent, mirent à profit les vicissitudes qu'essuyoit leur autorité; & les choses en vinrent insensiblement au point que les fils succédoient sans opposition aux Gouvernemens de leurs peres, ou crioient à l'injustice toutes les fois qu'ils en étoient privés.

On juge bien que, de leur côté, les Rois & les Empereurs ne laissoient pas échapper avec indifférence ce beau droit de disposer des Gouvernemens, & le retenoient de toutes leurs forces. Ils n'oublioient rien pour interrompre le cours & la chaîne des faits, & faisoient en sorte que la coutume ne prît pas sitôt force de loi. Quand ils se virent presque tous forcés de laisser les Etats du pere aux enfans, ce qui arrivoit surtout lorsque ceux-ci se trouvoient en âge de gouverner, ils tâcherent d'arrêter du moins les progrès de l'usage, & de s'opposer à ce qu'il s'étendît aux neveux ou

freres de quiconque n'avoit pas de fils propre à lui succéder. Il est vrai qu'en l'état, les succeſſions étoient une ſource intariſſable de troubles & de débats, non ſeulement dans les fiefs du premier ordre & dans les grands Marquiſats, mais bien plus encore dans ces arrieres-fiefs, que les Marquis & les Comtes donnoient à leurs protégés. Les Seigneurs, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, inveſtiſſoient leurs clients, & particulièrement ceux qui combattoient ſous leurs ordres, d'une châteltenie ou de quelque terre d'une autre eſpèce; & comme les affections & les penchans varioient au gré des circonſtances, ils vouloient enſuite reprendre ces bénéfices (1), ou ſ'opposer du moins à ce qu'ils fuſſent transmis aux enfans. Delà naiſſoient, en foule & de toute part, les ſoupçons, les jalouſies, les haines & les cabales: delà enfin la déſolation & la ruine des familles. Un Gentilhom-

(1) C'eſt encore ſous ce nom que l'on désignoit aſſez ſouvent les fiefs.

me, un Baron se voyoit souvent forcé d'abandonner ses terres & son habitation pour faire place aux nouveaux favoris du Suzerain, ou du moins avoit-il tout lieu de craindre que ses enfans, les petits-fils & ses freres n'en fussent dépouillés à sa mort.

En conséquence, plusieurs Barons du Royaume, qui se trouvoient à la Cour de Conrad au moment où celui-ci, après avoir pris la Couronne Royale à Milan, s'approchoit de Rome pour s'y faire sacrer Empereur, engagerent le Roi à donner une loi qui réglât l'ordre de successions, délivrât les Vassaux, tant du premier que du second ordre, des tourmens que leur causoit l'incertitude de leur état, & tarît enfin la source de ces discordes civiles qui éraisoient les Provinces du Royaume. Il n'étoit pas difficile en effet de démontrer que la culture des terres en souffroit infiniment, que chaque possesseur, incertain de conserver son fief & de le transmettre aux siens, dégradait les fonds, coupoit les vergers & les parcs, & ne daignoit

faire aucune réparation [1]. Le Roi seconda les vues & les desirs de ses Barons , & publia dans Roncaglia , parmi les autres loix qu'il fit , à ce que l'on croit , dans la même occasion , sa fameuse constitution touchant les fiefs , qui servit ensuite de base à tout le droit féodal observé dans les siècles suivans en Italie , & spécialement en Lombardie. Cette loi portoit en substance , que les Vassaux du second ordre ne pourroient être dépouillés de leurs fiefs sans des raisons connues du Roi ou de ses Commissaires , & que ces fiefs passeroient des peres aux fils & petits-fils ; & , à défaut de ceux-ci , aux freres du possesseur.

(1) Voyez le Code Justinien , *in fine de Feudis*. Voyez Sigonius , an. 1026. liv. 8. *apud Gotofr. lib. 5 , tit. 1. Feud.* & *apud Muratori , rerum Italicarum* tome 1. partie 2. page 177.

CHAPITRE III.

*Conrad , couronné Empereur ,
soumet l'Italie à son obéissance.
Conjuration de quelques
Princes Lombards pour lui
ravir la Couronne. Mort de
Conrad. Henri III. lui suc-
cède.*

DE Roncaglia , lieu pour lors très-célèbre à raison des Diettes qui s'y tinrent , Conrad passe en Toscane , défait le Marquis Raynier , & range cette Province rebelle sous son obéissance. Delà s'étant rendu à Rome , il y fut proclamé & couronné Empereur. Il ne faut pas croire que cette proclamation fût une simple formalité : elle donnoit des droits au nouvel Auguste , & augmentoit réellement sa puissance. Avant d'être sacrés des mains du Pape , les Rois d'Italie n'avoient point sur la Romagne cette autori-

té qu'ils exerçoient sur les autres Provinces dépendantes du Royaume de Lombardie. Elle leur étoit, en quelque sorte, conférée par la cérémonie du couronnement. Pour lors Conrad se trouva Maître, ou peu s'en falloit, de toute l'Italie; attendu qu'à l'exemple de la Romagne, les Princes Lombards de Capoue & de Benevent, & les Normands eux-mêmes, qui commençoient à s'établir dans ces contrées, se soumirent sans résistance.

Mais les guerres qu'il eut à soutenir en Allemagne, & bientôt après en France, ne lui permirent pas de faire un long séjour en Italie, ni de jouir tranquillement de cette Couronne. Dans ces entrefaites, étoit mort le Roi de Bourgogne, Rodolphe III, que les François avoient surnommé le Fainéant, selon l'usage où ils étoient dès-lors d'immortaliser, par une épithète, les vices ou les vertus de leurs Princes. Ce Rodolphe, n'ayant pas d'enfans & se voyant peu respecté de ses Sujets, imagina de faire passer sa Couronne au Roi de Germanie, son beau-

frere. Conrad n'avoit garde de négliger ces favorables dispositions. Il les cultiva si bien que le Bourguignon le déclara son héritier. Mais Eudes ou Odon, Comte de Champagne, qui se trouvoit également parent de Rodolphe, & qui ne vouloit pas d'un Souverain aussi puissant qu'étoit l'Empereur, prît sur le champ les armes; & profitant du moment où Conrad avoit sur les bras, ou les Slavons ou les Hongrois, ou Misicon, Roi de Pologne, il se jeta sur le Royaume vacant, & fit tous ses efforts pour s'en emparer. Conrad n'est pas plutôt débarassé de cette guerre, qu'il marche en Bourgogne. Eudes, apprenant qu'il avançoit à grandes journées & à la tête d'une armée formidable, n'eut pas la hardiesse de lui faire face, & renonçant à toutes ses prétentions, parut fort content de rester son Vassal. Mais à peine Conrad eut-il ramené ses troupes, qu'Eudes reprît les armes, & fit une nouvelle tentative sur la Bourgogne. La suite & les vicissitudes de cette guerre ne sont pas fort connues. Il est néan-

moins constant que , vers l'an 1037 , Eudes avoit un parti puissant en Bourgagne , & que les Princes de Lombardie firent certains efforts pour le placer sur le trône , & se soustraire eux-mêmes à la domination de Conrad (1). L'Empereur , peut-être pour de bonnes raisons , mais sans aucune formalité de justice , avoit exilé les Evêques de Verceil , de Cremône & de Plaisance. On imagine bien que ce coup d'autorité déplut fort aux autres Prélats. Les Princes Laïques eux-mêmes en furent choqués , & ce motif joint à cette inconstance , qui leur étoit si naturelle qu'au sortir du couronnement ils ne pouvoient s'empêcher de songer aux moyens de se donner à quelqu'autre , leur fit appeller le Comte Eudes , déjà compétiteur de Conrad en Bourgogne , qui jouissoit même d'une certaine réputation , & avoit précisément les armes à la main. Le Chef

(1) Voyez *Wippon* , vie de Conrad le Salique , citée par Muratori , an. 1037.

de la conjuration , étoit Aribert, Archevêque de Milan , personnellement animé contre l'Empereur qui avoit protégé ouvertement les ennemis. Cependant la manœuvre des Prélats Lombards n'eut aucune suite. Tandis que leurs Ambassadeurs attendoient la dernière résolution d'Eu-des , celui-ci attaqué par Goffelin , Duc de Lorraine , perdit la bataille & la vie. Peut-être même Conrad auroit-il ignoré la conspiration , si Berthe , veuve du Marquis de Suze , n'eût fait arrêter ces Députés, qui furent ensuite contraints d'avouer tout à l'Empereur. Conrad , à peine sorti de tant d'agitations & de traverses , meurt à Utrecht , où il étoit allé célébrer la Fête de Pentecôte. Sa mort ne changea rien au gouvernement de ses deux Royaumes ; attendu qu'il avoit déjà déclaré & fait reconnoître pour son Successeur, Henri , troisième du nom , & son propre fils, quoiqu'en disent les Romanciers qui n'en veulent faire que son gendre (*). Il se passe pour

(*) Dans le courant du siècle suivant ,

le moins six ans , avant qu'Henri
puisse venir prendre la Couronne

(le XII^e.) dit Muratori , » on imagina
» quelque chose d'assez curieux sur l'ori-
» gine d'Henri III. Godefroi de Viterbe
» (*dans son Panthéon* ,) est , je crois ,
» le premier qui ait donné de la vogue à
» cette fiction. Il me prend même envie
» d'en régaler mes Lecteurs ; elle n'est pas
» si mal tournée pour ces tems-là. Cer-
» tain Comte donc, appelé Ludolf , dis-
» gracié par Conrad , prit le parti de se
» retirer avec sa femme au fond d'une fo-
» rêt. L'Empereur s'étant un jour perdu à
» la chasse , vint gîter précisément dans la
» cabane de Ludolf , dont la femme cette
» nuit-là même accoucha d'un fils. Conrad
» entend à la fois les vagissemens du nou-
» veau-né , & une voix qui lui crie : *Con-*
» *rad , cet enfant sera ton gendre*. Dès qu'il
» fut jour , l'Empereur chargea deux do-
» mestiques d'enlever l'enfant , & de l'é-
» touffer. Ils n'en eurent pas la force , &
» l'exposèrent sur un tronc d'arbre. Peu de
» tems après , passe un grand Seigneur qui
» apperçoit l'enfant , l'emporte , le fait éle-
» ver & l'adopte. Son esprit & sa figure
» attiroient l'attention de tout le monde.
» Conrad examinant un jour ce jeune hom-
» me , & sachant probablement que c'étoit
» un enfant trouvé , le soupçonna d'être
» le même qu'il avoit ordonné à ses gens

Royale à Milan, & l'Impériale à Rome ; ce qui n'empêche pas que son autorité ne soit généralement reconnue en Italie. L'intelligence dans laquelle il vécut pendant cet inter-

» d'étouffer. Il déclare vouloir se charger
 » de son sort , & le prend à son service.
 » Ayant ensuite écrit une lettre à sa femme , par laquelle il lui enjoignoit de
 » faire mourir sur le champ le porteur ,
 » Conrad l'envoie par le jeune Henri ,
 » auquel il recommande de la remettre
 » à l'Impératrice en main propre. Henri
 » part, se repose , chemin faisant , dans une
 » Eglise , & s'endort. Le Custode apercevant un papier dans la main du jeune
 » voyageur , prend la fatale lettre , & lit.
 » Saisi d'horreur & de pitié , il se hâte d'en
 » écrire une autre , portant ordre à l'Impératrice de donner sur le champ la main
 » de sa fille au jeune homme qui lui présentera cette lettre. Cependant Henri
 » s'éveille , continue sa route , s'acquitte
 » de sa commission , & se voit avec étonnement gendre de l'Empereur. Ce conte
 » un peu rajusté pourroit assurément faire le sujet d'un Roman ou d'un Drame.
 » Mais vouloir lui donner place dans l'histoire , c'est autre chose. Tous les Contemporains déposent le contraire , & il
 » est démontré qu'Henri III. étoit propre
 » fils de Conrad & de Gisele de Souabe.

Muratori , tom. 6 , page 120.

valle , avec l'Archevêque de Milan & le Marquis de Suze , Hériman , premier mari d'Adélaïde , ne contribua pas peu à lui conserver la Lombardie. Enfin il se rendit en Italie vers l'an 1046 , & ayant mis quelque ordre dans ce cahos où Rome étoit alors plongée par les schismes & les élections simoniaques ou violentes de tant de Papes , il reçut la Couronne au milieu des acclamations de tous les Ordres de la Cité , ainsi que les hommages des Princes & autres Seigneurs de la Pouille, dont les Etats composent aujourd'hui le Royaume de Naples.



CHAPITRE IV.

Grandeur des Marquis de Toscane : Henri III. en est jaloux , & s'efforce de les abatre : Henri IV, encore enfant, succède à son Pere : tentative remarquable du Pape Etienne IX , pour changer le Gouvernement de l'Italie.

AU milieu de tant de prospérités , Henri III. ne laissa pas de s'apercevoir qu'il avoit un égal , ou peu s'en falloit , dans la personne d'un de ses Vassaux. Boniface , pere de Mathilde , & plus célèbre par sa fille que par ses ayeux , étoit devenu , graces à Conrad II , possesseur du vaste Marquisat de Toscane, vacant par la mort ou la déposition du rebelle Raynier. Conrad ne se contenta pas même d'investir Bo-

niface d'un fief de cette importance. Il y en ajoûta d'autres situés au centre de la Lombardie, & en fit un Prince si confidérable, que son Successeur ne put l'envisager fans en concevoir la plus violente jalousie. Donizon, historien sincère, naïf & même grossier de la Comtesse Mathilde, rapporte des choses étonnantes de la magnificence de ce Duc ou Marquis : on croiroit qu'il est question d'un Roi de Perse (1). Henri III. ne pouvant souffrir tant d'éclat & de grandeur dans un Vassal, n'ayant d'ailleurs aucun prétexte de rompre, ou n'osant peut-être employer la force ouverte, eut recours à l'une de ces odieuses & lâches manœuvres, devenues dans la suite si familières aux tyrans d'Italie, quand ils voulurent se défaire de leurs Généraux & de tous ceux

(1) Voyez les deux livres de Donizon, sur la vie de la Comtesse Mathilde, chez Léibnits, parmi les Auteurs qui ont écrit sur les affaires de Brunsvich & parmi les anciens monumens contre les schismatiques d'Ingolstadt, 1612.

dont la puissance leur faisoit ombrage. Ayant invité le Toscan à se rendre auprès de lui , il consigne sa suite à la porte , & ordonne qu'on ne laisse entrer que lui seul ; ce qui annonçoit un dessein de lui ôter la vie ou la liberté. Mais Boniface pénétrant, d'un coup d'œil, la manœuvre & le piège , fait signe à ses gens de forcer la garde du Palais , & s'excuse ensuite auprès de l'Empereur , sur ce qu'un homme de sa sorte n'étoit pas fait pour marcher sans cortège. Il évita d'autres embûches d'Henri avec la même dextérité ; & tant de coups , par lesquels la jalousie & l'animosité de l'Empereur venoient de se trahir & de s'irriter encore , l'avertirent de se tenir plus soigneusement que jamais sur ses gardes , & de travailler sans relâche à s'affermir.

La mort du Marquis , qui suivit de près , n'étouffa point la rivalité établie désormais entre la famille régnante & les Princes de Toscane. L'aigreur au contraire & les soupçons ne firent que s'accroître , & l'Etranger qui succéda le premier à Boniface ,

Boniface , vint ajoûter des ressentimens particuliers à tous ceux de la maison qu'il remplaçoit.

La Constitution de Conrad n'étoit point encore généralement adoptée en Italie , ni ailleurs. Elle n'avoit pas eû le tems d'affermir l'ordre des successions , surtout dans les grands fiefs. Cependant les Marches ou Marquisats , sans être absolument héréditaires , excluient le Gouvernement des femmes , que la loi ou plutôt la coutume supposoit incapables de succéder , attendu leur inaptitude au service militaire. Mais à défaut d'hoirs mâles , les filles & les veuves ne laissoient pas de se maintenir en possession du fief , & d'en disposer , pour ainsi dire , à leur gré. Elles faisoient taire la loi en prenant un époux , sur la tête duquel étoient placés le titre & le nom , pendant qu'elles-mêmes se réservoient le pouvoir effectif , & jouissoient réellement de toute l'autorité , à moins que le mari n'employât la force pour les dépouiller. Boniface donc étant mort , ainsi que son fils & sa fille aînée , emportés

presque en même tems ; il ne resta de cette maison que la jeune Mathilde , âgée d'environ huit ans , & sa mere Béatrix. Celle-ci se hâta de négocier & de conclure un double mariage. Elle épousa Gottifred , Duc de Lorraine , & Mathilde fut destinée au fils du Duc , appelé aussi Gottifred ou Goffred , & surnommé le jeune ou le bossu. Le Duc de Lorraine étoit plein de génie & d'ambition. N'ayant pu succéder à Gosselin son pere , dans tous les Etats de Lorraine , il en vouloit à l'Empereur Henri III. qui ne l'avoit pas servi dans cette occasion aussi chaudement qu'il l'espéroit. Déjà même Gottifred en avoit témoigné son ressentiment , & il saisit avec transport une si belle occasion de se dédommager. Le mariage de Béatrix lui valoit autant que tout ce qu'on lui avoit retranché de la succession paternelle. Il s'empressa donc de venir prendre possession de la Toscane. Henri n'ignoroit pas les sentimens du nouveau Marquis. Gottifred augmenta ses inquiétudes & son dépit , & lui fit presque regretter Boniface. Il ne

manquoit pas même de Princes Italiens , qui jaloux de la fortune de cet Etranger , fomentoient les soupçons & la jalousie de l'Empereur. Ils l'aigrirent au point qu'il s'étoit déjà mis en marche pour venir accabler Gottifred du poids de toutes ses forces. Mais celui-ci se hâta d'envoyer des Ambassadeurs au-devant d'Henri. Béatrix elle-même qui étoit alliée à la Maison de Suabe , voulut se rendre auprès de l'Empereur , & parvint à le calmer. Henri abandonna son entreprise , & se contenta de retenir la Marquise pour gage de la fidélité de son mari. Cependant il s'en falloit bien que le Monarque Allemand fût parfaitement rassuré sur le compte de Gottifred. Mais la mort le surprît peu de tems après ce traité , & termina ses inquiétudes. Il laissoit un fils âgé seulement de cinq ans. C'est ce fameux Henri IV , qui , pendant tout le cours d'un long règne , fut aux prises avec le Sacerdoce & ses Vassaux. Dès le berceau , il avoit été déclaré Successeur du Royaume de Germanie. En conséquence on ne procéda point à

une nouvelle élection. L'Impératrice Agnès prit aussi-tôt la tutelle de son fils & les rênes du Gouvernement. On compte parmi les premières opérations de la Régente, la paix faite avec Gottifred. Cependant malgré ce traité, les soupçons & la défiance subsisterent entre les deux familles. Peu s'en fallut même qu'à l'aide de son frere, Gottifred ne s'emparât du Royaume d'Italie & de l'Empire, au préjudice d'Henri. L'entreprise mérite d'être détaillée, attendu que c'est la première fois qu'un Pape ait déployé toutes les forces de son génie & de sa place, pour ménager à sa famille, non des richesses ou quelque petite Principauté, mais la Monarchie universelle de l'Italie : projet étonnant, que Nicolas III, Alexandre VI, & Leon X crurent ensuite digne de leur ambition.

Gottifred avoit un frere appelé Frederic, homme lettré pour son tems, & très-savant entr'autres dans les matieres Ecclesiastiques. Quant à ses mœurs, elles n'avoient rien de choquant; il étoit ce qu'on appelle

honnête-homme, zélé pour la gloire de la religion & de l'Eglise, & en même tems fort épris des grandeurs temporelles. En 1054, Leon IX. le fit Chancelier de l'Eglise Romaine, & l'envoya, conjointement avec deux autres Légats, à la Cour de Constantinople, à l'occasion des efforts que faisoit Michel le Cérulaire, pour consommer le schisme dont l'ambitieux & savant Photius avoit jetté les fondemens. Lorsque Frederic fut ensuite rappelé sous le Pontificat de Victor II, le bruit courut qu'il avoit rapporté un trésor considérable, amassé, je ne sais comment, pendant son séjour à Constantinople. Henri III, qui ne retenoit déjà qu'avec peine ses jaloux transports contre Gottifred, craignant qu'au moyen des richesses, du crédit & des intrigues d'un frere, tel que Frederic, le Duc ne l'éclipfât totalement, résolut de faire les derniers efforts pour l'exterminer. L'Empereur étoit si courroucé, que Gottifred crut devoir s'éloigner pour quelque tems de l'Italie. Pour Frederic, il conjura l'orage, en faisant répandre, comme il

étoit vrai peut-être , que las des intrigues & des agitations du siècle, il alloit terminer sa course au Mont Cassin. Il s'y rendit en effet , & passa quelque tems dans cet asyle sûr & paisible. Enfin la mort d'Henri III. & le traité de paix de Gottifred avec le nouveau Roi , mirent Frederic en liberté de reparoître sur la scène, & lui ouvrirent même une carrière plus brillante que celle qu'il avoit parcourue. Elu Abbé du Mont Cassin par une puissante faction de ces Moines , il fut bientôt après fait Cardinal par Victor II , auquel il succéda sous le nom d'Etienne IX. C'est alors que sa maison déjà rétablie dans son ancien lustre , à la faveur de la minorité d'Henri IV , se vit portée , pour ainsi dire , au faîte de la gloire & de la puissance par la possession du domaine temporel de l'Eglise de Rome , quelles qu'en fussent pour lors les dimensions , & par l'exercice de cette autorité sublime , que la Papauté lui donnoit indirectement sur toute la chrétienté & particulièrement sur les Princes d'Italie. Il retint même l'Abbaye

du Mont Cassin , qu'il avoit conservée étant Cardinal, pour ne rien négliger sans doute de ce qui pouvoit contribuer à la grandeur de sa maison (*). Enfin tout rend croyable

(*) L'Abbaye du Mont Cassin étoit une Place très-forte. Elle avoit même soutenu plus d'un Siège ; & quiconque vouloit jouer un rôle en Italie , ne négligeoit pas de s'en assurer. D'ailleurs les richesses du Monastere, grossies peut-être de ce trésor qu'Étienne avoit rapporté , disoit-on , de Constantinople , pouvoient lui être d'un grand secours. Ce n'est pas même ici une simple conjecture. Dès que son plan fut dressé , les Moines eurent ordre d'apporter secrètement leur trésor au Vatican. Quoiqu'Étienne leur promît de le remplacer dans peu & avec usure , ils ne laisserent pas d'en être fort affligés. Cependant ils obéirent. Mais l'un d'eux eut fort à propos une vision qui fit tant de peur au Pape , qu'il n'osa plus toucher à ce dépôt sacré. La machine paroît bien petite vis - à - vis d'un ambitieux aussi déterminé ; & l'on fera bien un peu surpris de son effet. Mais outre que les plus intrépides politiques ont leurs momens de foiblesse , si cependant le désistement d'Étienne en est une , il faut observer qu'il étoit miné dès-lors par une fièvre lente qui le conduisit bien-

ce qu'on a dit de ce Pape, qu'il voulut positivement élever le Duc de Toscane, son frere, à l'Empire. Mais le souverain Arbitre de la thiare & des couronnes eut bientôt renversé les fondemens & l'échaffaut de ce fastueux édifice, & fit sentir dès-lors quel sort il préparoit à l'ambition Sacerdotale & à tous ces coupables abus de la puissance ecclésiastique, commandés par la chair & le sang. Etienne mourut au milieu de tous ses vastes desseins, & lorsqu'il méditoit à la fois de placer la Couronne impériale sur la tête de Got-

tôt après au tombeau & qui, vraisemblablement, ne contribuoit pas peu à le rendre crédule & timide. D'ailleurs que lui auroit servi d'être au-dessus de ces terreurs ? Pouvoit-il empêcher que la vision du bon Moine ne fût divulguée & avidement reçue de l'aveugle multitude, qui n'eût pas manqué de traiter sa fermeté d'endurcissement, & l'emploi de ces richesses, de brigandage sacrilège ? La force d'esprit consistoit alors à savoir reculer à propos, à respecter les idées dominantes ; & tel qui nous paroît aujourd'hui d'une simplicité risible, n'étoit peut-être que prudent & modéré.

tifred, de chasser les Normands d'Italie, de réunir une partie des terres qu'ils possédoient au domaine temporel de l'Eglise, & d'ajouter le reste aux Etats de ce frere trop chéri. La mort d'Etienne fut un coup de foudre pour le Duc de Toscane. Il fallut renoncer à cette grandeur suprême dont il avoit touché le faite. Cependant il ne laissa pas de rester le plus puissant Prince d'Italie, & le seul qui pût faire quelque comparaison avec l'Empereur. Il conserva même, tant qu'il vécut, son crédit & son autorité dans les affaires d'Italie, & particulièrement dans celles de Rome.



CHAPITRE V.

*Origine de la discorde entre
Gregoire VII. & Henri IV.*

C Ependant l'enfance d'Henri IV. livroit , pour ainsi dire , l'Allemagne & l'Italie à la merci des intriguants , des factieux & des novateurs. Je sens bien que je ne vais répéter que ce que mille autres ont dit avant moi. Tant d'Ecrivains ont traité l'histoire de ce Prince , ainsi que celle du Moine Hildebrand , élu Pape sous le nom de Gregoire VII, & les ont présentées l'un & l'autre sous tant de faces , que la matiere est devenue presque triviale. Encore faut-il indiquer ici les principales causes de cette grande querelle qui divisa l'Italie en deux factions , & plongea l'Eglise dans toutes les horreurs de la discorde.

Pendant la minorité d'Henri , les Ministres & les Régens du Royau-

me firent bien valoir l'autorité qu'ils avoient en main , & surtout la nomination des bénéfices , devenus peut-être plus nombreux & plus riches qu'il ne convenoit au bien de l'Etat & même aux vrais intérêts de l'Eglise. Les élections n'étoient pas encore entièrement abolies , & quoique les Souverains fussent à peu près en possession de les prévenir ou de les diriger , on y pouvoit encore appercevoir l'influence du Clergé , celle du peuple , & surtout celle des Papes , ainsi que l'attestoit une foule d'exemples. Mais, de quelque manière que les grands Prébendiers fussent élus ou nommés , il est certain que le Roi , par un usage assez constant , présentoit à l'élu l'anneau & le bâton Pastoral , & que cette cérémonie appelée *investiture* , étoit censée conférer la possession du temporel des Eglises ou des Abbayes vacantes ; ensuite de quoi l'Evêque ou l'Abbé nouvellement pourvu étoit toujours obligé de compter au Roi , ou à ses Représentans, une somme considérable qu'on appelloit *régale*.

Ce trafic valut beaucoup aux tuteurs & aux Ministres d'Henri; & celui-ci devenu majeur, n'eut garde d'y renoncer. Je ne prétens pas pour cela qu'il y eût aucune Ordonnance formelle & précise, en vertu de laquelle quiconque étoit investi par la crosse & l'anneau, devoit absolument payer au Prince une somme déterminée. Un tel établissement supposé, la simonie devenoit palpable; & les Partisans du Roi, qui soutenoient la légitimité de l'investiture, n'auroient pu la disculper d'aucune façon (1). Mais, en fait, il étoit extrêmement rare que les Evêques & les Abbés fussent installés & mis en possession sans ce préalable. Il falloit toujours satisfaire la cupidité du Roi ou de ses Ministres, & donner en retour de la crosse & de l'anneau, une somme proportionnée aux revenus du bénéfice. Le moindre mal résultant de cet usage, étoit de mettre les

(1) Voyez Noris, histoire des investitures contre Mainbourg.

Ecclésiastiques dans le cas, & pour ainsi dire, dans la nécessité de ramper auprès des Courtisans, afin d'obtenir gratuitement l'investiture, ou d'en faire du moins modérer la taxe.

Convenons cependant que, si les Papes avoient en ce point un juste sujet de se plaindre & d'Henri IV. & des autres Rois qui tenoient pour le même abus, Henri de son côté ne manquoit ni de raisons ni de prétextes pour étayer ses griefs. Le principal étoit que les Romains eussent voulu lui ravir un droit acquis par la possession de ses Prédécesseurs, qui avoient tous influé, plus ou moins, dans l'élection des Souverains Pontifes. L'innovation étoit généralement attribuée au célèbre Moine, & ensuite Cardinal, Hildebrand, lequel en 1061 fit élire le Successeur de Nicolas II, sans l'intervention de l'Empereur. Cette élection avoit causé de grands débats à Rome, entre les Cardinaux & quelques Barons puissants. Les deux factions recherchèrent d'abord à l'envi la protection de l'Impératrice Agnès, mere

d'Henri & Régente du Royaume. L'Ambassadeur des Cardinaux trouva la Cour d'Allemagne prévenue & gagnée par la faction contraire, au point qu'après un séjour inutile de plusieurs jours, il fut contraint de partir sans avoir pu seulement obtenir Audience, ni présenter ses lettres. Alors Hildebrand voyant que le Siège vaquoit depuis trois mois, & craignant qu'un plus long délai ne jettât l'Eglise & Rome dans de plus grands troubles, fit élire Anselme Evêque de Lucques, qui prit le nom d'Alexandre II. La réputation de sainteté dont ce Pape jouissoit, la persuasion où chacun étoit, qu'il n'avoit point brigué cette dignité, les mémoires que Pierre Damien écrivit pour sa défense, & par dessus tout, la protection d'Annon, Archevêque de Cologne, très-puissant alors à la Cour d'Henri IV, le firent reconnoître dans toute la chrétienté, & même en Allemagne. Mais le ressentiment de l'Impératrice, contre ceux qui l'avoient fait élire sans le concours de son autorité, & qu'elle fit passer aisément

dans l'ame du jeune Roi son fils , ne
 s'éteignit pas sitôt. C'est au milieu de
 ces funestes sémences de divisions ,
 qu'Hildebrand , après avoir gouver-
 né souverainement l'Eglise de Rome ,
 au nom d'Alexandre II , monte en-
 fin sur le Trône Pontifical , en
 même tems qu'Henri IV. ayant at-
 teint sa vingtième année , commen-
 çoit à régir par lui-même les affai-
 res de l'Etat. Gregoire VII , c'est le
 nom du nouveau Pape , surpassant
 l'idée que l'on avoit conçue de sa
 sévérité & de son zèle , lança plus
 vigoureusement que jamais les fou-
 dres du Vatican , non seulement con-
 tre ceux qui recevoient ou don-
 noient ces investitures laïques , trai-
 tés, sans ménagement , les uns & les
 autres de simoniaques & d'héréti-
 ques ; mais encore contre les Prêtres
 concubinaires , dont la multitude &
 la publicité égaloient certainement
 celles des simoniaques. Par ces actes
 de rigueur , l'impétueux Pontife at-
 tachoit à son parti le petit nombre
 d'Ecclésiastiques exemplaires , & y
 attiroit en foule les Laïques & les
 Séculiers qui ne manquent jamais

d'applaudir à quiconque censure & réforme le Clergé. La conduite d'Henri contraſtoit encore avec celle du Pape , de la maniere la plus avantageuſe à celui-ci. Le jeune Monarque étoit certainement plus porté à l'irreligion qu'à la piété. Cependant il avoit ſes partiſans ; & quoique ſes diſſolutions & ſes ſcandales euſſent fort indispoſé ſes ſujets (1) , la conformité de mœurs ne laiſſoit pas de lui attacher non ſeulement une bonne partie des Seigneurs Laïques , mais encore un très-grand nombre de Prélats & d'autres Eccléſiaſtiques effrayés de la ſévérité de Gregoire.

On ſeroit fort mal reçu , de nos jours , à vouloir faire l'éloge & l'apologie de toutes les opérations de ce Pape ; & il ſeroit bien plus dangereux encore de vouloir marcher ſur ſes traces. Mais il ſe pourroit

(1) Voyez Brunon , hiſt. de la Guerre de Saxe & les autres cités , dans le même endroit , par *Struvius*. *Freer*. tom. 1. *Reſum Germanicarum* , page 172.

très-bien aussi que ce qui nous paroît actuellement étrange & insoutenable, eût été nécessaire dans le tems; & je ne fais point trop si la conduite de Gregoire est aussi positivement donnée par le mécanisme de son cerveau, qu'on l'a prétendu. Est-il bien décidé que l'on doive attribuer son zèle ardent & fougueux, plutôt à la pétulance de son caractère, qu'à la nécessité de s'accommoder au génie dominant; & que sentant à quel siècle il avoit à faire, il n'ait pas jugé peut-être que la modération, les regles du droit civil, celles du droit canonique, & la plupart des Coutumes anciennes n'étoient plus de saison? Ce qui pourroit excuser Gregoire, c'est de voir tant de vertueux & de dévots personnages conserver pour lui la plus profonde vénération, & la plupart de ceux, que son âge & les suivans tinrent pour saints, agir avec le même emportement. Un Herlembald laïque & simple particulier de Milan, poursuit à main armée les Clercs incontinents, & par cette action, qui, dans d'autres siècles, eût

passé pour une révolte sacrilège ,
mérite l'admiration & le culte de ses
Contemporains (*). Dans le même

(*) Après la mort d'Aribert , Archevêque de Milan , le Clergé & le peuple désignèrent quatre Sujets pour lui succéder : Anselme de Badage , Landulf Cotta , frere de cet Herlembald dont il est ici question , Ariald de Cerimate & Azzon. L'Empereur leur donna l'exclusion à tous les quatre , & investit Gui de Velate , l'un de ses Secrétaires , porté par une partie de la Noblesse. Anselme se mit dès-lors à déclamer contre les scandales des Clercs. L'Archevêque , après l'avoir inutilement exhorté à ménager la réputation de ses freres , s'en défit honnêtement , en lui procurant l'Evêché de Lucques , dignité qui le conduisit au Souverain Pontificat. Cet appas lui fit lâcher prise. Mais en partant il résigna ses fonctions aux Diacres Landulf & Ariald , qui avoient été pareillement exclus l'un & l'autre , après la mort d'Aribert , & les pénétra de tout son enthousiasme. Landulf & Ariald s'éleverent donc à leur tour contre l'incontinence & les simonies de leurs confreres qui ne connoissoient plus à la vérité ni frein ni pudeur , mettoient les bénéfices à l'encan , entretenoient des concubines , se marioient même publiquement , & sembloient ne pouvoir plus être ramenés que

tems, les Moines de Vallombreuse ,
à l'époque de leur plus grande fer-

par les voies extrêmes. On juge bien que l'insurrection de Landulf & d'Ariald eut l'approbation du peuple , qui d'ailleurs luttoit depuis long-tems contre la Noblesse, dont le Clergé formoit la plus grande partie , & qui fut saisi pour lors du double fanatisme de la liberté & de la religion. Le Prédicateur Landulf mourut d'épuisement , après avoir échappé à différens coups que lui portèrent ses ennemis , & que ses Partisans ne manquèrent pas d'ériger en miracles. Il en est un surtout qui caractérise bien l'obstination & l'absurdité du peuple. Un misérable séduit par le Clergé , trouve Landulf priant seul au pied d'un Autel , & lui décharge sur la nuque un grand coup de cimeterre qu'il avoit eu soin de frotter d'une drogue empoisonnée. L'assassin veut s'enfuir ; mais un pauvre boiteux , témoin de l'attentat , l'arrête à la porte de l'Eglise. Le peuple accourt , l'entoure & le conduit chez Landulf , qui, peu de jours après , se trouve parfaitement guéri de sa blessure, malgré le poison dont le meurtrier avoit frotté son arme. Celui-ci se précipite aux pieds de Landulf , criant au miracle , demandant pardon & nommant ses instigateurs & ses complices. Il prétendoit son poison immanquable , & soutenoit en avoir fait

veur & du vivant de Saint Jean Gualbert, se révoltent contre l'Évêque

Pessai sur plusieurs animaux. Les contradicteurs du miracle proposerent un moyen simple & décisif, qui étoit de répéter l'épreuve. Le prétendu poison ne fit pas le moindre mal. La question ne pouvoit être plus clairement décidée, & l'on s'attend à voir revenir tous ces esprits échauffés. Point du tout ; ils crient plus fort que jamais, au prodige. L'inutilité de la seconde épreuve est érigée elle-même en miracle, & l'on soutient que l'usage qu'on avoit fait de cette drogue contre Landulf, en a détruit la malignité. *O mira Domini potentia*, s'écrie l'Abbé André, chap. 9 : *Hunc virum [Landulphum] postquam tetigit, etiam deglutitum nulli nocere quivit.* Ce trait mérite place dans l'histoire des égaremens de l'esprit humain. Cependant les prédications d'Ariald & de Landulf opéroient. Déjà plus d'un Clerc simoniaque & concubinaire étoit venu à résipiscence. Malgré tant de succès, Ariald ne se crut pas en état de consommer seul *l'œuvre de Dieu*. Le Chevalier Herlembald, frere de Landulf, qui revenoit en ce moment de la Terre Sainte, lui parut le sujet le plus propre à remplacer Landulf lui-même. Ariald propose au Chevalier de s'associer à son ministère. Herlembald s'en défendit très-sensément ;

mais entraîné par le fougueux Ariald aux pieds du Pape Alexandre II, il y laissa toutes ses répugnances, & reçut l'étendard de S. Pierre, des propres mains du Pontife, qui le créa Gonfalonnier de l'Eglise, & lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour travailler à l'extirpation des scandales. On prétend que Gregoire VII, alors Cardinal Hildebrand, engagea le Pape Alexandre à revêtir Herlembald de cette étrange autorité. Mais l'imputation est purement gratuite. Anselme de Badage (Alexandre II.) avoit lui-même précédé & endoctriné Ariald & Landulf. Il suivoit ici par conséquent ses propres principes, & je ne vois pas sur quoi on veut qu'il n'ait agi que par l'impulsion d'Hildebrand. Quoiqu'il en soit, le zèle d'Ariald soutenu de l'épée d'Herlembald devint si terrible, que les Clercs furent obligés de plier & de se contraindre. Ses prédications, suivies ou précédées d'émeutes sanglantes, étoient, à proprement parler, autant de faits d'armes. L'Archevêque & le Clergé de Milan imaginèrent d'opposer l'argent à l'enthousiasme. L'expédient leur réussit. En peu de tems, les Réformateurs furent abandonnés. L'Archevêque saisissant le moment, lance un interdit, fait cesser partout l'Office Divin, jusqu'à ce qu'on ait chassé les perturbateurs, & par ce coup de vigueur, étonne & dissi-

de son siège , comme indigne & fi-

† *Dehinc ra-
dicitus mem-
brum ampu-
tarunt genitale.*

pe le reste du parti. Herlembald fugitif & embarrassé d'Ariald, le confie à certain Curé qui jure de le dérober aux fureurs des Clercs , & va sur le champ le leur vendre. Enfin Ariald est pris & mis en pièces par ces enragés. Ils lui arrachent les yeux , & la langue , lui coupent successivement les oreilles , le nez , les levres , les mains , &c. † & jettent le tronc dans le Tesin. Cependant le peuple ignoroit le sort d'Ariald , & cette incertitude même réveilloit tous ses sentimens. Inquiet & honteux de l'avoir abandonné , il le redemande avec des cris qui se fortifient par gradation. Herlembald informé de ce retour , vient l'échauffer encore par une exposition pathétique du martyre d'Ariald , & leur fait jurer à tous de venger sa mort. Une multitude infinie le suit jusqu'au lieu où le cadavre avoit reparu. Les reliques d'Ariald sont transportées à Milan avec une pompe inouïe , & on lui dresse des Autels. Alors Herlembald continue sa redoutable mission , prêche , égorge , massacre , force l'Archevêque à se démettre , écarte & fait trembler les deux Concurrans qui se présentent pour lui succéder , souleve contre lui les Nobles & les Clercs , engage une action avec des forces évidemment inégales , fait des prodiges de valeur , tombe percé de coups , & obtient à son tour les honneurs de l'Apothéose.

moniaque [*]. L'impiété d'ailleurs & les vices qui régnoient dans le

(*) Pendant qu'Herlembald bouleversoît Milan, les Moines de Vallombreuse, ayant à leur tête S. Jean Gualbert leur fondateur, soulevoient Florence contre son Evêque, Pierre de Pavie. Comme l'on ne parloit de toute part que de simonie & de simoniaques, dit Muratori, tom. 6, p. 202, ils prétendirent que Pierre avoit acheté l'Episcopat; & se constituant Juges de leur propre Pasteur, ils déclarerent au peuple, qu'il n'étoit permis de recevoir les Sacramens ni de lui, ni de ceux qu'il ordonnoit. Certain reclus, appelé Theuson, personnage acariâtre, bouffi d'orgueil & fort ignorant, souffloit le feu du fond de sa caverne. C'étoit l'oracle du peuple & des femmelettes; & c'étoit sous sa direction que Jean de Gualbert & ses Moines quittoient leur solitude, & s'en alloient crians dans les rues & dans les places publiques de Florence, que Pierre étoit un simoniaque manifeste. Les raisonnemens, le zèle & la charité du Cardinal Pierre Damien échouèrent contre ces enthousiastes. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut de s'en rapporter au Pape & au futur Concile. En conséquence les Moines se rendent à Rome, dénoncent publiquement leur Evêque comme simoniaque, & pour preuve de la vérité de leur accusation, ils offrent de subir l'é-

parti contraire , forment un préjugé favorable à Gregoire. Les excès &

preuve du feu. Le Pape & le Concile rejettent l'épreuve , comme un moyen prescrit par les Canons , protègent l'Evêque & renvoient les Moines dans leur Cloître, avec défense d'en sortir sous quelque prétexte que ce puisse être. Ce trait de faiblesse & de fermeté apaisa les troubles sans les éteindre. Quelque tems après, les Moines proposèrent encore l'épreuve du feu. A les voir revenir , si souvent , à ce moyen , n'imagineroit-on pas qu'ils ne savoient que ce tour-là ? Alexandre II , qui se trouvoit pour lors à Florence , persiste & refuse encore de l'admettre. Enfin les Moines viennent à bout d'ameuter la populace contre l'Evêque; ses propres Clercs, persuadés ou séduits , l'abandonnent ; le fanatisme ne connoît plus de bornes ni d'autorité ; on demande de toute part & à grands cris , que l'affaire soit décidée par le *Jugement de Dieu* , c'est-à-dire , par l'épreuve tant proposée; & malgré la défense du Pape cette épreuve est enfin ordonnée ou permise par le Conseil de Ville. Deux bûchers élevés parallèlement , à la distance d'une brasse , sur quatre pieds & demi de hauteur , dix de longueur & cinq de largeur , étoient , dit-on, embrasés & presque réduits en charbons ; lorsque Pierre Aldobrandin , Moine de la Congrégation des

les violences d'Henri sont inexcusables, sous quelque aspect qu'on

tion de Vallombreuse, se présente en habits Sacerdotaux, & le crucifix à la main. Il entre, nuds pieds, dans l'espace ménagé entre les deux bûchers & duement garni pour lors de tisons & de braise, le traverse d'un pas grave, est enveloppé par les flammes & reparoît de l'autre côté, sans avoir reçu la moindre atteinte dans sa personne ni dans ses vêtemens. Je supprime quelques forfanteries d'Aldobrandin, ajoutées, peut-être après coup, à cette histoire déjà si peu vraisemblable; comme de demander, en entrant dans les flammes, combien de tems on vouloit qu'il y restât, de faire mine d'y vouloir rentrer, de revenir sur les pas pour ramasser son manipule; vraie caricature de charlatan, qui ne serviroit qu'à rendre plus inconcevable l'effronterie de l'acteur & la stupidité des assistans. Quoiqu'il en soit, Pierre Ignée, c'est le nom qu'on donna depuis au Salamandre Aldobrandin, parut un homme céleste, & le malheureux Evêque plus abominable que Simon le magicien. Déshonoré sans ressource, déposé par le Pape qui n'osa plus le défendre contre ces fanatiques armés d'un miracle, Pierre de Pavie se fit Moine; & ce qui est assez singulier, dans le propre Monastère d'Aldobrandin. Voyez Sigonius & Muratori, an. 1066, 67. Voyez aussi Scip. Ammirat. Hist. de Florence, l. 1, p. 37.

veuille les présenter. On pourroit tout au plus s'en prendre à l'Evêque de Brême, Adalbert, qui, par la plus lâche condescendance, le laissa croître & s'enraciner dans de si perverses habitudes (1). Mais que pouvoient alléguer pour leur défense ces Ecclésiastiques & ces Prélats qui vivoient publiquement avec des femmes, qui achetoient & vendoient les ordres sacrés & les bénéfices ?

Malgré tant de fermentation, les deux partis n'éclatèrent pas sitôt; & ce calme apparent subsista même pendant plusieurs années. Henri, tout furieux qu'il étoit de divers attentats de la Cour de Rome contre ses droits ou ses prétentions, ne croyoit pas encore la rupture assez motivée; d'autant plus que Gregoire lui-même, après son élection, avoit sollicité l'agrément du jeune Prince, avant de se faire consacrer. Le Pape, de son côté, ne pou-

Fleuri, l.
60, n. 31.

(1) Voyez Brunon, Hist. de la Guerre de Saxe, *versus initium*.

voit point encore faire usage de ses foudres contre le Roi de Germanie, à raison des investitures, attendu que jusqu'alors elles avoient été tolérées, ou n'avoient pas du moins été prohibées d'une manière assez positive pour l'autoriser à sévir contre ceux qui les donnoient. Enfin, l'an 1076, Gregoire publia sa fameuse Bulle contre les investitures, que l'on peut regarder comme le signal ou le cartel du combat. Henri, qui avoit alors les Saxons sur les bras, ne put s'en venger aussi promptement qu'il l'auroit souhaité. Mais débarrassé de cette guerre, & yvre de quelques succès qu'il y avoit eus, il tourna toute son application du côté de Rome, & résolut d'en chasser ce Pape détesté. Déjà même il l'avoit fait sommer impérieusement de déposer la thiâre, enjoignant aux Cardinaux de se rendre à sa Cour pour recevoir un nouveau Pontife de sa main. Mais l'incendie s'alluma d'abord dans ses propres Etats, & lui-même fut sur le point d'en être consumé. Gregoire, furieux d'une telle ambassade, se hâ-

Voy. Fleuri, tit. 13, liv. 62, n. 28-29.

ta de prévenir l'ennemi , fulmina contre Henri les plus exécrables anathêmes , le déclara déchu de tous ses droits , & délia tous ses sujets du serment de fidélité : exemple inoui , que les Successeurs de Gregoire crurent pouvoir imiter en pareil cas , & qui fut la source d'une infinité de troubles & de scandales.

Cependant Henri avoit autant d'ennemis en Allemagne , qu'il trouva dans la suite de partisans en Italie. Les Allemands , qui voyoient ses vices de plus près , détestoient sa conduite tyrannique , indépendamment des anathêmes du Pape & de tout motif religieux ; au lieu que les Italiens , occupés pour la plupart des moyens de se soustraire aux sévères loix du Pontife , prenoient volontiers le parti d'un Prince dont ils entendoient vanter la puissance & le génie belliqueux , & dont les débauches & les cruautés n'avoient pas des effets aussi sensibles pour eux , que pour les Allemands. On ne fut pas plutôt informé en Germanie de la Sentence du Pape , qu'un grand nombre de Princes Allemands , ja-

loux peut-être de la grandeur d'Henri & guidés par leur propre ambition, s'assemblerent à Tribur. Ils convinrent entr'eux, & le menacèrent même ouvertement de le déposer, si dans le délai d'un an, il n'obtenoit l'absolution du Pape, & ne changeoit de conduite. Henri se débattit long tems, imagina toute sorte d'expédients pour éluder la condition; mais voyant grossir à chaque instant le nombre de ses ennemis, & craignant que le Pape, invité personnellement à la Diette, ne vint lui porter le dernier coup, il prit enfin le parti d'aller le joindre en Italie. Gregoire se disposoit effectivement à se rendre en Allemagne: mais apprenant l'arrivée d'Henri, & ne sachant point encore quelles étoient ses intentions & ses forces, il se tint sur ses gardes, & ne négligea rien pour renforcer son parti. Il comptoit principalement sur la protection de la Comtesse de Toscane, dont la puissance n'avoit point alors d'égale en Italie, du moins des Alpes jusqu'à Rome.

CHAPITRE VI.

*Mathilde , Comtesse de Toscane ,
& Adelaïde , Marquise de Su-
ze. Réconciliation & subite
rupture de Gregoire & d'Hen-
ri.*

L'Histoire ancienne est bien plus facile à rédiger , que celle du moyen âge. Pour éclaircir celle-ci , il faut dévorer d'énormes volumes , sans pouvoir quelquefois tirer d'un tas de Chartes & de Diplomes la plus légère notion touchant la politique & les mœurs, qui sont néanmoins les seuls ou les principaux objets que doivent se proposer les Ecrivains & les Lecteurs. François Fiorentini , natif de Lucques , qui passa dans le siècle dernier pour un prodige d'érudition & de critique , & les autres qui ont traités postérieurement l'histoire de la Comtesse Mathilde , ne disent presque rien de

cette héroïne du onzième siècle, jusqu'en l'année 1076, tems auquel elle perdit son époux & sa mere. Soit que, menée dès sa plus tendre enfance en Allemagne avec Béatrix, elle y eût été maltraitée d'Henri; soit que, sauvée des mains des Allemands, par le zèle & l'industrie de quelqu'un de ses Vassaux, elle eût été contrainte de se réfugier dans quelque forteresse & de passer ses premiers ans dans une espèce de prison, il est certain que son aversion pour cette Cour, quelle qu'en fût l'origine, datoit de fort loin, & qu'elle l'avoit, pour ainsi dire, sucée avec le lait. Elle ne vécut pas, à beaucoup près, en bonne intelligence avec Gottifred son premier mari; ce qui fut probablement la suite de quelqu'un de ces dégoûts si communs dans le mariage, surtout quand il est l'ouvrage de la politique & de l'intérêt. Ce n'est pas qu'ils ne fussent d'accord dans le gouvernement des Etats d'Italie; mais ils étoient, dans tout le reste, fort opposés de sentimens & d'opinion. L'un resta constamment attaché au parti d'Henri.

IV , & l'autre défendit Grégoire VII de toutes ses forces. Mathilde, regardant & gouvernant, comme son domaine propre , les Etats qu'elle avoit en Toscane , en Lombardie & dans la Romagne , laissoit Gottifred disposer de sa Lorraine, ou Mosellane , à son gré ; & comme les cœurs mécontents du monde se tournent volontiers du côté de la religion, il y a lieu de croire que ses chagrins domestiques eurent beaucoup de part à cette confiance aveugle en Grégoire , qui ne se démentit jamais , ainsi qu'à ce zèle ardent dont elle fut constamment animée pour les intérêts de l'Eglise. Quoiqu'il en soit , nous la voyons , restée veuve & sans mere à l'âge de trente ans, se déclarer protectrice (1) d'un vieillard austere , lui servir , pour ainsi dire , d'Égide & ne plus quitter ses côtés. Quel champ pour la calomnie , pour la malignité des

[1] Voyez Lambert d'Aschaffembourg ; & Fleuri, Histoire Ecclésiastique , liv. 62, n. 33.

partisans d'Henri & de tous les clercs concubinaires, poursuivis si rigoureusement par le Pape ! Mais au milieu de Rome & d'une Cour aussi nombreuse , toutes les actions de Mathilde étoient nécessairement éclairées ; & le Pape de son côté , menoit une vie si severe & si pure , qu'il écartoit jusqu'aux soupçons.

Cependant Henri venoit par la Bourgogne. Il craignit de s'engager dans la Marche de Trente , où ses ennemis étoient maîtres de tous les passages ; & ayant tourné les Alpes , il descendoit en Italie par Suze. C'est là que régnoit glorieusement, avec son fils Amédée , la Marquise Adélaïde , Princesse non moins illustre que Mathilde & qui eut certainement plus d'éclat de son tems qu'elle n'en a dans l'histoire. On ne sauroit en douter : c'est la réputation des Ecrivains qui fait celle des Princes & des Etats. Voilà pourquoi la Toscane figure avec tant d'avantage chez la postérité. Les mémoires concernant cette Province sont en

général bien mieux écrits & plus détaillés, que tout ce qui nous reste sur les autres contrées de l'Italie. D'ailleurs Adélaïde ayant eu moins de part aux affaires de Rome, redigées si soigneusement dans les siècles du monachisme, on ne doit pas être surpris de rencontrer plus souvent le nom de Mathilde, que le sien. Mais enfin les savantes recherches du Seigneur Terrané l'ont déjà rendue plus célèbre. Graces à ses travaux, on commence à mieux connoître un nom si cher à ma Patrie, dont le souvenir & la gloire nous intéressent d'autant plus, que la succession d'Adélaïde est le premier établissement de la Maison Royale de Savoye en deça des Alpes:

Adélaïde, restée fille unique d'Oldéric Magnifred ou Manfred, second Marquis de Suze, avoit épousé, du vivant de son Pere, un Duc de Souabe, appelé Hériman, à qui Conrad II. accorda la succession de son beaupere. Hériman étant mort, & Adélaïde ayant perdu, quelques années après, son second époux, Henri, fils

de Guillaume , Marquis probablement de Montferrat , & sûrement de la race du fameux Aleram (1), elle épousa , en troisièmes nœces , Odon , Comte de Maurienne , Fils d'Humbert I. Trois mariages consécutifs & presque sans intervalles , étoient évidemment une suite du système féodal. Il falloit se conformer à la loi ou coutume qui ne permettoit pas aux femmes , quelque droit qu'elles eussent d'ailleurs à la succession , de garder le titre des fiefs qui emportoient juridiction & service militaire. Il est vrai que le dernier étoit fort avantageux par lui-même ; attendu qu'en épousant le Comte de Maurienne , elle réunissoit la souveraineté des deux côtes des Alpes , dans la partie la plus importante. Enfin tout porte à croire qu'elle y fut déterminée par la raison d'état. La lettre même de

(1) Selon un Diplome non imprimé ; dont on trouve la teneur chez l'illustre Terrané.

Pierre (1) Damien, cette fameuse lettre où le saint Prélat fait des réflexions si judicieuses & si capables de guérir les scrupules d'Adélaïde sur la multiplicité de ses nôces, en est, ce me semble, une preuve très-forte. Quoiqu'il en soit, il ne paroît pas qu'Adélaïde ait eu des enfans d'Hériman ni d'Henri : mais elle en eut au moins quatre du Comte Odon, parmi lesquels on compte particulièrement Pierre, Amédée, & Berthe qui fut ensuite femme

(1) Cette lettre adressée à la Princesse même, se trouve parmi les Œuvres de Pierre Damien, tit. 1. liv. 7. Epit. 16. pag. 339. Edition de Rome 1606. *Item*, chez Guichenon, *preuves*, pag. 10; & chez Girolodi, *Annot. alla storia di Torino*, tom. 1, page 496. On peut la regarder comme un monument authentique des vertus & de la puissance d'Adélaïde, qualifiée, dans le corps de la lettre, de très-excellente Duchesse & Marquise. Cette pièce est non seulement remarquable & très-importante par les notions qu'elle fournit sur le crédit de cette Princesse dans les affaires d'Italie; mais encore par les principes de gouvernement & de discipline Ecclésiastique que le pieux & savant Cardinal y établit,

d'Henri IV (1). Au premier voyage de ce Prince en Italie, c'est-à-dire l'an 1076, Adélaïde étoit déjà veuve pour la troisième fois. Il y a même lieu de croire qu'elle avoit aussi perdu son fils aîné, Pierre, attendu que dès lors il n'en est plus question, & que le nom d'Amédée se trouve toujours à côté de celui de la mère. Mais, quel que fût pour lors son collègue, il est certain qu'elle exerçoit la principale autorité. Les lettres de Gregoire VII sont toutes adressées à la Princesse. Ce Pape auroit bien voulu lui faire épouser sa querelle avec Henri : mais sans s'écarter du respect qu'elle eut toujours pour l'Eglise, dont le Pontife la nommoit flatteusement la fille chérie, Adélaïde sçut, dans ces pénibles conjonctures, remplir à l'égard du Roi, son Souverain & son Gendre, tous les devoirs de Parente & de Vassale. In-

(1) Voyez Guichenon, histoire généalogique de la maison royale de Savoye, tome 1, page 203. 7.

formée qu'Henri passoit par la Bourgogne , pour se rendre en Italie , elle fut l'attendre avec son fils Amédée , sur le Montcenis [1] , & le reçut avec toute la magnificence que comportoit la grossièreté du siècle. Adélaïde & le Comte de Savoie voulurent ensuite l'accompagner chez Gregoire , & employer leurs bons offices pour le faire absoudre. Henri se rendit en effet à Canossa , où par d'incroyables humiliations [*] , il obtint enfin d'être

(1) *Cùm ad locum, qui Civis dicitur, venisset, obviam habuit socrum suam, filiumque Amedeum, quorum in illis regionibus auctoritas clarissima & possessiones amplissimæ & nomen celeberrimum erat, &c.* Passage célèbre de Lambert d'Aschaffembourg, où, tout bien considéré, je crois fort qu'à la place de *Civis*, on doit lire *Cinis*, ou ajouter *ceus Cinis*. Voyez Lambert d'Aschaffembourg, in *Collect. Joan. Pistorii*, tom 1, page 417, 19; & l'Épître de Gregoire *apud* Fleuri, Hist. Eccl. liv. 62, n. 40, tome 13, page 341.

(*) La forteresse de Canossa étoit fermée, comme nous l'avons dit ailleurs, d'une triple enceinte. Henri, couvert d'un cilice de laine, nuds pieds & la tête découverte, est

tre réhabilité par le Pape, qui dans la lettre d'avis aux Princes d'Allemagne, dit expressement avoir délié & reçu le Roi dans le sein de l'Eglise, à la requête & aux instances particulieres de l'Abbé de Clugni, ainsi que des Comtesses Mathilde & Adélaïde.

Mais cette réconciliation fut passagere. Henri, qui ne s'y étoit prêté que par contrainte, en viola bientôt les conditions, pour appaiser les Lombards indignés de toutes les bassesses qu'il avoit faites à Canossa. On a même prétendu que, sous le prétexte d'une seconde entrevue,

admis seul dans la seconde enceinte; tous ses gens ayant eu ordre de se tenir hors de la place, & même à une distance considérable. Il faisoit un froid excessif; ce qui n'empêche pas qu'on le laisse passer la journée entière en plein air & sans prendre aucune nourriture. Cette rude & honteuse pénitence dure trois jours, au bout desquels Gregoire permet qu'on amene le Monarque à ses pieds, & daigne enfin l'absoudre à des conditions assorties, sans doute, à ces révoltans préliminaires, mais sur lesquelles on n'est pas bien d'accord.

il essaya de surprendre le Pape, & de se saisir de sa personne. Mais Gregoire averti du complot, & toujours escorté de la vigilante Mathilde, regagna Rome, plus inquiet à la vérité, & plus agité qu'il n'en étoit parti. Cependant les Seigneurs d'Allemagne avoient fait l'ouverture de la Diette de Forchein, indiquée l'année précédente, où le Monarque devoit se trouver pour rendre compte de sa conduite aux Princes révoltés. Le Pape y envoya ses Légats; & Henri s'étant obstiné à ne vouloir point y comparoître, il fut déposé & remplacé par Rodolphe, Duc de Baviere. Gregoire, qui pouvoit à peu près regarder cette élection comme son ouvrage, différa néanmoins de la confirmer, attendant sans doute quel seroit le sort de la guerre, inévitable entre les deux Rois, & voulant rester Juge des Contendans. Mais tandis que le Pontife temporisoit vis-à-vis des Allemands, il n'oublioit rien pour se fortifier en Italie. Il sçut se ménager un nouveau champion dans la personne de Robert, Duc de Pouille, dont la

puissance & la bravoure lui promettoient des prodiges. Il est à propos, je pense, de reprendre d'un peu plus haut l'histoire de ce Duc si célèbre parmi les *preux* de cet âge, non seulement pour mettre dans un plus grand jour les événemens de la fameuse guerre de Gregoire VII & d'Henri IV, mais encore pour indiquer la source de plusieurs autres révolutions postérieures & non moins considérables, survenues en grande partie à l'occasion de ce nouvel Etat, dont Robert Guiscard fut le Fondateur.



CHAPITRE VII.

Digression sur les conquêtes des Normands en Italie. Gregoire VII a recours à la protection de Robert I, Duc de Pouille.

Certains Ecrivains, pour rendre leur narration plus vive & plus piquante, ou par pure ignorance des faits, nous disent fièrement qu'une bande de quarante Pélerins Normands, revenants de la Terre Sainte, firent des conquêtes prodigieuses dans la Pouille, & jetterent les fondemens d'un vaste Royaume. Je conviens que les prouesses & les progrès des Normands, en Italie, tiennent du merveilleux. Mais il ne faut pas croire qu'ils y ayent acquis des possessions considérables, avec autant de rapidité qu'on a pu les peindre. Il y a plus de cinquante ans entre le début & l'établissement,

Il ne faut pas croire même qu'ils soient parvenus à ce haut point de grandeur, sans le concours de diverses circonstances favorables, sans le secours de la ruse, du manège & de toutes ces manœuvres dont les Conquérans & les Fondateurs d'Etats ont de tout tems étayé leur bravoure.

Vers l'an 1000, quelques Pélerins Normands allant à Jérusalem, passèrent par la Pouille. Ils y arrivèrent dans le tems que le feu de la guerre embrâsoit ces contrées, & se signalèrent dans quelques actions. Leur vaillance parut tenir du prodige. Elle n'étoit cependant que l'effet d'une constitution plus nerveuse & de ces tailles énormes qui font communément le partage des peuples septentrionaux & barbares, tant qu'ils persistent dans la simplicité, la rudesse & le travail. On sent bien que ceux-ci étant retournés dans leur patrie, & ayant l'imagination frappée de la fertilité du pays qu'ils avoient vu, ainsi que de l'avilissement des peuples efféminés qui l'habitoient, durent inspirer à leurs compatriotes quelque envie d'y aller cher-

cher fortune. Il s'écoula cependant quinze ans avant que d'autres Normands vinssent en Italie. Mais en 1017, un essain conduit par la dévotion, ou par une simple curiosité de voyageur, ou, ce qui est plus vraisemblable, dans la vue de s'affûrer de l'état des choses & de voir s'il étoit aussi facile de s'y établir qu'on l'avoit publié, vint en pèlerinage au Mont Gargan, Sanctuaire alors très-fameux par la prétendue apparition de l'Archange Michel.

On croit généralement qu'Osmond Drengot, tombé dans la disgrâce du Duc de Normandie, pour quelque déportement (*), & contraint d'abandonner sa patrie, entraîna ces aventuriers sur ses pas, & se fit Chef de cette nouvelle bande. Trois de ses freres, dont Raynulf fut le plus célèbre, voulurent être compagnons de son exil & de sa fortune, emme-

(*) Guillaume Repostel se vanta d'avoir eu les faveurs de la fille de Drengot. Celui-ci défia Guillaume & le tua d'un coup de lance. Richard II, Duc de Normandie, voulut faire arrêter le meurtrier, qui prit la fuite avec ses freres Asclittin, Raynulf & Rodolphe.

nant avec eux leurs fils , & petits-fils , ainsi que d'autres parens & amis. Ils arriverent précisément dans le tems que Melo, Citoyen principal de Bari, méditoit une révolution, dans laquelle il se proposoit non-seulement de soustraire son pays à la tyrannie des Grecs, mais de les chasser entièrement d'Italie. Cette espèce de géants lui parut très-propre à l'exécution de ses desseins. Il se confia, sans hésiter, à ces robustes Normands, qui voyant la troupe de lâches dont les garnisons grecques étoient composées, acceptèrent volontiers la partie. Etant convenus de tout avec Melo , ils retournerent en Normandie chercher un renfort. De nouveaux compagnons s'associerent à l'entreprise ; & s'étant divisés en plusieurs bandes, ils regagnerent la Pouille par divers chemins , sans autres armes , ni munitions de guerre , que ce qu'il falloit pour se défendre des voleurs & des Sarrafins qui infestoient plusieurs contrées de l'Italie. Melo les eut bientôt armés , & joignant les Appuliens de son parti à ses nouveaux Confédérés, qui ne montoient guere à plus de deux cens hommes ,

Leo Ostiens,
liv. 2, c. 37.

il les mena contre les Grecs commandés par Turnichius , appelé Andronic par quelques Ecrivains. Malgré l'inégalité du nombre , les Normands remportèrent plusieurs victoires , & enleverent aux Grecs un terrain considérable. Mais à deux ans de-là , Bazile Bugian , Catapan des Grecs , ayant déployé contr'eux l'artifice & la ruse , les défit auprès de Canne. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre , & Melo lui-même y perdit la vie. Après cet échec , les Normands se mirent alternativement à la solde des Ducs de Benevent , de Salerne & de Capoue , qui sentant fort bien que la Cour de Constantinople ne leur pardonneroit pas sitôt de s'être déclarés Vassaux des Empereurs d'Occident Conrad & Henri III , songeoient à se prémunir contre les Grecs , dont la domination n'étoit pas encore entièrement abolie dans ces contrées. Mais la faveur de ces Ducs fut passagere. C'est assez communément le sort des guerriers employés chez l'Etranger. On en fait un cas infini dans le besoin : dès qu'il cesse , on les né-

glige ; ou s'ils ont acquis de la réputation & de la consistance , l'envie s'acharne sur eux , & les poursuit sans relâche. Les Normands, peu satisfait de leurs Patrons , & dégoûtés d'un genre de service aussi variable que les intérêts des Princes Lombards & des Grecs , commencerent à s'occuper de leurs vrais intérêts , & songerent sérieusement à s'établir quelque part. Ils obtinrent un petit territoire situé entre Naples & Capoue , regardé comme pays de frontière, dont on leur donna plutôt la garde que l'investiture ; nuls ne paroissant plus propres à défendre les Etats des Lombards , & contre les Napolitains qui formoient alors une espèce de République sous la protection des Grecs, & contre les Grecs eux-mêmes qui pouvoient déboucher du côté de Naples. Ainsi nâquit la Ville d'Averse, dont le premier Comte fut Raynulf , Chef de ces Normands que nous avons vu combattre d'abord sous Melo. Cette petite Cité , qui ne pouvoit même être alors qu'une foible Bourgade , est donc la première acquisition stable que ces

aventuriers ayant faite en Italie. Il faut encore observer que l'établissement des Normands dans Averse, n'eut d'autre rapport avec les vastes conquêtes qu'ils firent ensuite dans la Pouille, que de leur avoir servi de modèle & d'attrait. Le succès de cette première entreprise encouragea les suivantes. On sait que la fondation du Royaume de Naples fut l'ouvrage des fils & des petits-fils de Tancrede d'Hauteville, dont il nous reste à parler, & qui ne vinrent en Italie qu'après que Rainulf eut été fait Comte d'Averse.

Hauteville fut, sous les Rois François de la seconde race, une Ville considérable de la Normandie; Province elle-même très-importante, comprise alors sous la dénomination de Neustrie, ou de partie occidentale du Royaume de France, & appelée Normandie du nom des Corsaires du Nord, auxquels elle fut cédée dans la vue de fixer ces brigands, & de mettre les autres Provinces en sûreté. Robert, premier Duc de Normandie, donna le titre de Comte d'Hauteville, à son fils
Guillaume,

Guillaume , & peut-être lui assigna-t-il cette Ville pour son appanage. Fut-elle dès-lors affectée aux aînés & aux héritiers présomptifs du Duché de Normandie ? En a-t-on dans la suite investi arbitrairement les cadets ? C'est ce qui n'est point encore éclairci. Nous savons seulement qu'au commencement du onzième siècle , un Tancrede , que l'on croit fils de Guillaume II , cinquième ou sixième Duc de Normandie , étoit Comte de Hauteville.

Ce Tancrede eut de deux femmes douze enfans mâles , sans compter plusieurs filles. Le Comté de Hauteville ne pouvoit fournir à ce grand nombre d'héritiers , que de bien minces appanages. En conséquence , ils prirent le parti , selon l'antique usage des Nations Septentrionales , d'aller chercher fortune loins des Etats de leur pere. Les trois aînés , Guillaume , dit Bras de Fer , Drogon & Humbert , après quelques tentatives inutiles sur différens cantons , se mirent à la tête d'une nouvelle troupe de Normands , sortis également de chez eux à l'aventure , & accoururent

en Italie au bruit de l'établissement avantageux de leurs compatriotes, ou peut-être aux invitations de Raynulf lui-même. Mais les Etats du Comte d'Averse étoient encore trop bornés, pour qu'il pût en faire part aux nouveaux débarqués. Ils passerent donc au service de Guaimaire IV, Prince de Salerne. Celui-ci, à l'exemple de Guaimaire III son père, qui s'étoit si bien prévalu des premiers Normands, accueillit ces derniers, & s'en servit contre Pandulf, Prince de Capoue, issu de la race des Lombards, ainsi que Guaimaire; mais abhorré de ses Sujets, à cause de sa cruauté & de son avarice. Conrad le Salique regnoit encore. Il étoit venu l'an 1036, se faire reconnoître dans cette partie de la Pouille, en qualité d'Empereur & de Roi d'Italie. Guaimaire en obtint plusieurs concessions, qui soutenues de la valeur de ses champions, augmentèrent si rapidement la puissance & l'étendue de ses Etats, qu'il se vit maître d'une portion considérable de ce qui compose actuellement le Royaume de Naples. Mais la prospérité le rendit

bientôt ingrat & jaloux. Il ne pouvoit se dissimuler qu'il en étoit redevable à ses braves Normands : leur réputation & leur valeur empoisonnoient les succès, & faisoient son supplice. Il n'osoit cependant les congédier sans quelque prétexte honnête. Heureusement il ne tarda pas à s'en présenter. Les affaires des Grecs lui fournirent la plus belle occasion de se délivrer de cette troupe de héros, & de les envoyer briller ailleurs.

La domination des Empereurs d'Orient expiroit en Italie. La Calabre & la Pouille étoient en combustion. Les Sarrafins leur avoient enlevé presque toute la Sicile. Michel le Paslagonien, monté par la voie de la force sur le trône de Constantinople, ne vit rien de plus propre à l'y affermir, que de donner de la réputation à ses armes. Il résolut d'envoyer dans cette isle une puissante armée, imaginant que l'éclat de cette expédition pourroit faire diversion au sentiment de ses tyrannies, & qu'un recouvrement de cette importance effaceroit le souvenir de son usurpation. Il en con-

fia la direction & le commandement à Georges Maniaces , sous le titre ordinaire de Carapan. Georges, plein des projets de son maître , songea d'abord à ces guerriers Normands , dont la bravoure avoit si bien servi les Princes de Salerne , & faisoit déjà l'admiration de tout l'Empire d'Orient. Guaimaire ne se fit pas beaucoup prier , & les céda fort volontiers au Général Grec. Les Normands passerent donc en Sicile , & soutinrent contre les Sarrafins la réputation qu'ils s'étoient acquise en deça du Phare. Mais , après la victoire, les Grecs avarés méconnurent à leur tour l'obligation qu'ils en avoient aux Normands. Ils se crurent dispensés d'admettre leurs braves auxiliaires au partage des dépouilles , ou ne leur en firent part qu'avec cette mesquinerie qui est plus choquante que l'exclusion. Dans cette expédition , les Normands avoient pour chef ou pour compagnon , un Lombard , homme d'esprit & de cœur , appelé Ardoïn , que Léon d'Ostie a cru parent de l'Archevêque de Milan , & qui pou-

voit bien être de la famille des Marquis d'Yvrée ou de Suze , chez qui le nom d'Ardoïn est si fréquent. Attendu que le Grec lui étoit familier , ce Lombard fut chargé de porter à Maniaces les plaintes des Normands. N'ayant apperçu chez le Commandant & les Soldats , qu'orgueil & lâche ingratitude , il forma dès lors le projet de tirer ses compagnons du service des Grecs , & de les mener combattre & conquérir pour leur compte. Les foibles garnisons que les Empereurs de Constantinople entretenoient dans les places d'Italie , leur en laissoient , pour ainsi dire , le choix. Ardoïn dissimula cependant son indignation contre Maniaces , & contint en même tems celle des Normands , dont il étoit l'interprète & le conseil. Il obtint enfin la permission de repasser le détroit , & après différentes manœuvres , dont on peut voir le détail chez les Historiens de Naples , il déterminâ ses Normands à porter ouvertement la guerre sur les terres des Grecs , très-mal fournies alors , attendu les révolutions qui agitoient,

Sommeinte
liv. 1, c. 3.

*Ans. 1039,
1040-41.*

plus furieusement que jamais, la Cour de Constantinople, où l'Impératrice Zoé élevoit & renversoit les Augustes au gré de ses caprices. Les Normands, il faut en convenir, quoique naturellement éclairés sur leurs propres intérêts, se conduisirent d'abord avec plus de férocité que d'adresse. N'étant point encore au fait des usages du pays, ignorant la langue, les vues & les projets des Princes Lombards, ainsi que des Empereurs d'Orient, ils se laissoient mener comme des gladiateurs insensés, & portoient la terreur & la mort partout où ceux qui les employoient, leur faisoient signe de se jeter. Mais à mesure qu'ils se familiarisèrent avec la langue & les affaires du pays, qu'instruits par les leçons d'Ardoïn, par le traitement qu'ils avoient reçu des Grecs en Sicile, & par une infinité d'autres dégoûts, dont les Etrangers ne sont exempts nulle part, ils commencèrent à prendre une idée plus juste de leur position, leur marche devint sensiblement plus régulière & plus méthodique; bientôt ils virent la dextérité à la vigueur, & toutes les

ressources de la politique à leur bravoure originelle. On le vit bien dans la conduite qu'ils tinrent après avoir défait les Grecs dans la Pouille & dans la Calabre. Au lieu de créer un Duc tiré de leur propre Nation, ils élurent Adenulf, frère de Pandulf III, Prince de Benevent. Au moyen de quoi ils se concilioient l'affection de ces peuples, à qui le sang de leurs anciens maîtres étoit si cher, & flattoient les Princes Lombards eux-mêmes, dont il n'étoit pas tems encore de provoquer les soupçons & l'envie. Cependant le nouveau Duc ayant témoigné trop d'empressement de s'accommoder avec la Cour d'Orient, devint suspect aux Normands, qui n'osant encore franchir le pas, déposèrent Adenulf, & élurent Argyre, fils de ce Melo, que nous avons vu donner le branle à tous ces événemens. Mais, impatient d'arriver au but, ils se dégoûtèrent bientôt de celui-ci, & proclamèrent enfin Guillaume, Bras de fer, le plus âgé des fils de Tancrede, qui avoit présidé à cette seconde émigration de Normands. Guillaume ne

jugea pas à propos de prendre le titre de Duc de Pouille , & se contenta de celui de Comte. Il n'étoit pas même seul arbitre des Etats conquis. Ses Freres & d'autres Chefs de la Nation y possédoient plusieurs terres , dont le domaine leur fut assigné dans le même tems , ou antérieurement. Ensorte que le gouvernement établi par les Normands dans la Pouille , étoit plutôt une aristocratie , semblable à celle que nous avons vue chez les anciens Lombards, qu'une principauté absolue & soumise au pouvoir d'un seul. En conséquence, il fut décidé que les Diettes se tiendroient dans la Ville d'Amalfi , qui fut regardée dès lors comme le centre & le siège de l'Etat, dont Guillaume n'étoit proprement que le Chef ou le Général. Mais il ne jouit pas long-tems du fruit de ses victoires , ni du grade que ses Normands & quelques Italiens , agrégés par ses ordres , venoient de lui conférer.

*Ostiensis, lib.
2, cap. 67.*

Guillaume étant mort trois ans après son inauguration, il fut rem-

placé par son frere Drogon, à qui le Gouvernement de Vénuse étoit échu d'après cette division dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment. La domination des Normands s'affermissoit de jour en jour. Les Grecs, qui se voyoient dans l'impuissance de rentrer à force ouverte dans les Provinces qu'ils avoient perdues, employèrent leurs armes favorites, lestrahisons & les noirceurs. Ils assassinèrent Drogon de la propre main de ses Sujets. Ce qui n'empêcha pas que son frere Humfroy ne lui succédât. Les Apuliens même eurent lieu de se repentir de l'attentat commis en la personne de Drogon. Les Normands déployerent sur eux toutes les rigueurs & les cruautés du ressentiment ; confondant, ainsi qu'il arrive toujours dans les séditions & dans les Guerres Civiles, l'innocent avec le coupable. Cependant ils crurent devoir se munir d'un titre, & obtinrent d'Henri III. une investiture dans toutes les formes. Ce Prince fit en 1046 un voyage à Rome, pour y prendre la Couronne impériale ; & son intérêt suprême étant

d'abaïſſer toujours davantage l'Empire Grec , éternel ennemi de celui d'Occident , il employa bien volontiers , en faveur des Normands , les armes de ſa Chancellerie , & leur fit expédier tous les Diplomes que l'on crut les plus propres à leur confirmer la poſſeſſion des terres qu'ils avoient envahies dans la Pouille. C'eſt ici peut-être le plus haut période de l'ambition des Normands. Soit qu'ils fuſſent mus par ce je ne ſais quel inſtinct qui entraîne preſque toujours la force & le pouvoir, loin des bornes de la modération & de l'équité ; ſoit que les conceptions & les privilèges des Empereurs euſſent multiplié la viteſſe de leur marche , & facilité leurs ſuccès , ils ne ceſſerent plus d'appéſantir le joug ſur les Pays conquis , & d'en ſubjuguer de nouveaux. La Cour de Rome craignant avec raiſon des voiſins ſi entreprenans , qui d'ailleurs ſaccageoient les Monaſtères , dépouilloient les Temples , & ne traitoient pas fort reſpectueuſement l'Egliſe ni les poſſeſſions , s'occupa ſans délai des moyens d'arrêter les progrès

de cette redoutable puissance. C'est alors que Leon IX. entreprit cette mémorable expédition contre les Normands, où l'on vit, pour la première fois, un Pape commander en personne une armée, & la mener à l'ennemi (*). Personne n'ignore comment se termina le combat. Leon tombé entre les mains des Normands, fit servir sa disgrâce même & sa prison à l'extension des prérogatives de sa dignité, & jeta les fondemens des droits du saint Siège sur le Royaume de Naples; droits qui produisirent dans la suite tant de contestations, de guerres & de calamités. Cependant on ne voit pas bien clairement à quel genre d'hommage

* Le texte porte : *In cui si vide per la prima volta un Pontefice condurre personalmente eserciti armati alla Battaglia.* Or il n'est pas possible que M. de Nina ait voulu dire tout ce qu'il dit. Leon IX ne mena pas tout à fait ses troupes à la charge. On convient généralement que pendant l'action, il prioit à l'écart. Selon M. l'Abbé Fleury, *il attendoit l'événement dans une petite Ville voisine.*

les Normands se soumirent pour lors envers le saint Siège , ni quelle espèce de droit le Saint Pere entendit leur donner sur les terres conquises & à conquérir. Je crois même qu'il est permis de douter de ce profond respect des vainqueurs pour la personne sacrée de leur prisonnier. Quoiqu'en disent les Historiens Napolitains , il y a grande apparence que la défaite , la captivité & les chagrins hâterent sa mort , qui arriva effectivement peu de tems après. Au reste, il est certain que l'investiture d'Henri III, & le titre quelconque dont Leon IX revêtit les Normands volontairement , par force ou par surprise, coloroient l'usurpation , & lui donnoient la force d'une souveraineté légitime. Victor II , & surtout Etienne IX , qui visoit , dit-on , à rendre son frere Gottifred Maître de toute l'Italie , témoignerent assez ouvertement leur aversion pour ces nouveaux Souverains. Mais la brièveté de leur Pontificat fit avorter tous les projets qu'ils avoient conçus l'un & l'autre. Etienne eut pour Successeur Nicolas II , qui fut plus jaloux de réprimer l'insolence de ses Romains ,

que de combattre une Nation étrangere. Non seulement il ne s'opposa point aux progrès des Normands, mais il les facilita & parut même les autoriser, en venant, à leur invitation, tenir un Concile à Melfe, où il rassembla jusqu'à cent Evêques. Ensorte que l'on vit prendre aux affaires un cours tout différent. Les Normands ne s'occupèrent plus que des moyens de plaire au Pape, de lui prouver leur attachement, leur respect & leur piété; & Nicolas, de son côté, abandonnant totalement le système de ses Prédécesseurs, jugea plus à propos de se ménager l'amitié & l'alliance d'un peuple dont il pouvoit se prévaloir contre d'autres ennemis, que de faire de vains efforts pour le détruire. Cependant Humfroy III, Comte de Pouille, étoit mort; & quoiqu'il laissa deux enfans mâles, son frere Robert, venu en Italie quelque tems après ses trois aînés, ne laissa pas de lui succéder. Celui-ci, qui, du côté de la force & de la taille ne le cédoit point à ses freres, & dont la politique & la sagacité

étoient fort supérieures , ainsi que l'atteste son surnom de Guiscard, mot Normand égal à *matois* & *accort* , eut bientôt reculé les bornes de ses Etats , & conquis de vastes possessions en Calabre. Robert Guiscard dédaignant le titre de Comte , obtint de Nicolas celui de Duc ; & se déclara Vassal du Saint Siège , plus solennellement encore qu'Humfroy vis-à-vis de Leon IX ; reconnoissant expressément la Pouille & la Calabre , & , par anticipation , l'Isle de Sicile dont il méditoit la conquête , comme fiefs Apostoliques & relevant immédiatement du Pape.

Dans ces entrefaites , deux freres de Raynulf, l'un après l'autre , & en dernier lieu un de ses neveux , appelé Richard , succéderent au Comte d'Averse. Ce Richard ayant épousé la sœur de Robert , Duc de Pouille , en obtient un renfort avec lequel il attaque & dépouille Pandulf V de Capoue , dernier rejetton des Princes Lombards de cette branche , & substitue le titre de Prince de Capoue à celui de Comte d'Averse. Il ne manqua pas aussi de s'en faire

investir par le Pape Nicolas II, & se voyant affermi dans ses nouveaux Etats, il porta ses vues jusques sur Naples & Tiano. Ainsi ce fameux Duché de Benevent, fondé & ensuite divisé par les Lombards, eut le même sort que les foibles possessions qui restoit aux Grecs en Italie; & l'on vit s'élever sur les ruines de tous ces Duchés, Comtés & Marquisats, deux Principautés nouvelles érigées & possédées par des Souverains, non du même sang à la vérité, mais tous de la même Nation. Alexandre II, ce Pape dont la mémoire est si précieuse, adopta le plan de Nicolas II, son Prédécesseur. Il aimait mieux cultiver les Normands, que de leur déclarer la guerre. Entièrement occupé de la réforme de son Clergé, nullement jaloux de faire des conquêtes, ni de traverser celles d'autrui, il se contenta de recevoir l'hommage du Duc de Pouille & du Prince de Capoue, dans la forme convenue avec son devancier, & vint à son tour tenir un Concile à Melfe, préférence honorable & flatteuse, à laquelle il savoit que cette

Nation étoit fort sensible. Robert n'avoit donc rien à craindre du côté de Rome , & pouvoit se livrer entièrement à la conquête de la Calabre. La réduction de cette Province fut en grande partie l'ouvrage du vaillant Roger , autre fils de Tancrede , nouvellement débarqué en Italie , & attiré par les succès & la renommée de Robert Guiscard , précisément comme Robert lui-même y étoit venu quelques années auparavant , au bruit des victoires de ses trois aînés , Guillaume , Drogon & Humfroy.

Cependant les Grecs succomboient en Sicile. Ils avoient d'abord arraché la plus grande partie de cette Ile aux Sarrafins , par le bras des Normands. Mais ceux-ci s'étant retirés fort mécontents du Général Grec, les Infidèles eurent bientôt repristous leurs avantages , qu'ils n'eurent pas de la peine à soutenir vis-à-vis des lâches Successeurs de Maniaces. Indépendamment de l'attrait que les deux Princes Normands , & surtout Roger, se sentoient pour la conquête de Sicile , ils y étoient poussés par

Alexandre II, ou, pour mieux dire, par Hildebrand, son Conseil & son Ministre, qui pour accélérer l'expédition, envoya solennellement à Roger l'étendart de S. Pierre, & le créa Général ou Gonfalonnier de l'Eglise, contre les Infidèles établis en Sicile. On ne pouvoit d'ailleurs y descendre dans une conjoncture plus favorable, attendu que la discorde venoit de s'introduire parmi les Sarrafins. Ben-Humena, Amiral de Sicile, poursuivi par Ben-Amet, l'un des Princes de cette Isle, s'étoit retiré en Calabre auprès de Roger qui guerroyoit pour lors dans ces contrées. Le Sarrafin fit sentir au Normand combien il lui seroit aisé de conquérir la Sicile, & ne manqua pas de lui détailler tous les moyens qu'il jugeoit les plus propres au succès. Roger saisit l'occasion, passe la mer & débute par la prise de Messine. Ayant ensuite appelé Robert à son secours, ils emporterent rapidement les autres places importantes de l'Isle, & réduisirent les Sarrafins, quoique fort supérieurs en nombre, à s'enfermer dans Palerme, qui fut

Malaterre;
l. 2, c. 1.

sans delai vigoureuſement aſſiégée par les Normands.

Mais la diſiſion ſe mît bientôt entre les deux freres. Robert & Roger, quoiqu'en diſent certains Ecrivains qui prétendent que ces Conquéranſ furent conſtamment unis, reſſentirent à leur tour les atteintes de la jalouſie. C'étoit ſans contredire la faute de Guiſcard qui vouloit jouir ſeul des travaux & des victoires de ſes freres. Il n'avoit pas daigné donner le plus mince appanage aux enfans d'Humfroy, ſes neveux, dont on lui avoit plutôt déſéré la tutelle que l'héritage; & après avoir ſoumis la Calabre par la valeur de Roger, il ne vouloit ni l'aſſocier à ſon autorité, ni lui faire part de la conquête. Enfin Roger éclata au plus fort de la guerre de Sicile, & tourna ſes armes contre ſon frere. Je conviens qu'au milieu de toutes les fureurs de l'ambition & de la cupidité, les Normands, ainſi que nos braves Lombards, conſervoient toujours cette franchise originelle, qui n'excluoit pas à la vérité les injuſtices & les meurtres, mais bien les noirceurs,

Muratori.
an 1062.

les trahisons, les perfidies & toutes ces ténébreuses inventions qui ne peuvent gueres éclore que chez les ames foibles & les cœurs lâches. Cette guerre civile fut fatale à Robert : Roger le fit prisonnier. Il ne tenoit qu'à lui d'immoler Guiscard & d'envahir ses Etats. Mais dès qu'il eut vaincu, il ne vit plus qu'un frere dans la personne de son ennemi, & lui rendit généreusement la liberté. Robert, de son côté, incapable de cette orgueilleuse animosité qu'irritent encore les bienfaits d'un ennemi, se réconcilia sincèrement avec Roger, & lui céda une partie de la Calabre. L'union étant ainsi parfaitement rétablie, ils reprirent de concert les opérations de la Guerre de Sicile, emportèrent Palerme, se rendirent maîtres de toute l'Isle, & subjuguèrent jusqu'aux Sarrafins eux-mêmes, qu'ils se garderent bien d'expulser ni de détruire, mais dont ils sçurent faire des Sujets soumis & fideles. On ne parloit alors que de fiefs, il falloit que tout en prît la forme. Telle étoit la manie du siècle, qu'on n'imaginait pas qu'il pût exis-

ter de principautés sans l'investiture & l'hommage. Robert qui certainement ne possédoit pas en Italie un terrain comparable à la Sicile par l'étendue ni par la fertilité, ne laissa pas d'en investir son frere, se réservant seulement Messine, la vallée de Demona & la moitié de Palerme, & abandonnant à Roger le reste de l'Isle, sous le titre à la vérité de fief relevant du Duché de Pouille. Mais Roger n'étoit pas fait pour s'en tenir scrupuleusement aux termes de la concession. Il supprima d'abord la vaine cérémonie de l'hommage, se mit au-dessus de toutes ces clauses humiliantes ou pénibles, & gouverna réellement en maître absolu. C'est lui qui commença proprement à donner à la Sicile cet ascendant qui la fit ériger dans la suite en Royaume: nous verrons même, sous Roger II, la Calabre & la Pouille déjà subordonnées & presque soumises à cette Isle.

Guiscard ayant repassé la mer à peu près dans le tems de l'exaltation de Gregoire VII, eut avec ce Pape d'assez vifs démêlés dont on ne fait

pas positivement le sujet. Apparemment que le Duc de Pouille ne voulut point renouveler, vis-à-vis de Gregoire, l'hommage & le serment de fidélité qu'il avoit prêté à ses Prédécesseurs. Il paroît aussi que Gregoire prît de l'ombrage; & ce n'étoit pas tout à fait sans fondement. Robert devenoit à chaque instant plus puissant & plus formidable. Incontinent après l'expédition de Sicile, il avoit dépouillé Gisulf, Prince de Salerne & d'Amalfi; & peu content de cette acquisition, il portoit encore ses vues sur Benevent, fief du Saint Siège, & vacant par la mort de Landulf VI, en qui finit la race des Princes Lombards. Quoiqu'il en soit, il est certain que Gregoire lança toutes ses foudres sur Guiscard, & le frappa deux fois d'excommunication. Ces armes étoient bien déjà un peu usées. Les décrets du Vatican commençoient à n'être plus si terribles. Aussi Gregoire les appuyait-il d'une armée, au moyen de laquelle il mît quelques bornes à la cupidité des Normands qui mena-

coient la campagne de Rome & la marche d'Ancone. Mais ce Pape avoit pour lors des ennemis trop nombreux & trop puissants. Sa position étoit si critique , que la Comtesse Mathilde pouvoit à peine contrebalancer l'ascendant que la faction d'Henri prenoit en Italie ; & si l'Empereur eût gagné les Normands , c'étoit fait de Gregoire & de son parti. L'habile Pontife prêta donc bien volontiers l'oreille aux propositions de Didier , Abbé du Mont Cassin , qui se porta pour médiateur entre lui & Robert , en même tems qu'Henri IV. mettoit tout en œuvre pour se concilier l'amitié des Normands. Mais il n'y avoit point à balancer, pour le Duc de Pouille , entre Gregoire & l'Empereur. L'alliance du premier étoit évidemment plus avantageuse. Outre qu'elle faisoit avorter les projets du Monarque Allemand , arrêtoit ses progrès , & empêchoit efficacement que ni lui ni ses Successeurs pussent jamais faire valoir leurs droits sur tant d'Etats, regardés peu de tems auparavant

comme fiefs de l'Empire ou du Royaume d'Italie ; Robert en se réconciliant & en faisant ligue avec le Pape , devenoit encore plus respectable & plus cher à la multitude , toujours entraînée du côté de la religion ou de ce qui en a l'apparence , & cimentoit par conséquent ses conquêtes par le plus précieux de tous les titres. La suite le fit bien voir : du moment que Gregoire eut confirmé & renouvelé les investitures & les concessions de Nicolas & d'Alexandre II , Robert n'essuya plus de contradictions : On ne vit plus en lui qu'un Prince légitime , un Souverain dans toutes les formes. Salerne même & Amalfi , dont il venoit de s'emparer , ne lui causèrent pas la moindre inquiétude. Cependant la jouissance ne lui en avoit été permise qu'avec certaines restrictions : mais personne n'imagina de s'en prévaloir. On les regarda comme l'effet du caractère épineux de ce Pape , sans conséquence pour l'étendue des droits & de l'autorité du Feudataire. En effet , la tolérance

d'un Pontife aussi rigide que Grégoire, valoit bien autant que la plus ample concession d'un autre. Après tout, un champion tel que Robert, étoit d'un prix infini pour le parti Sacerdotal, & Grégoire ne pouvoit guères l'acquérir à meilleur marché.



CHAPITRE VIII.

Rodolphe , Antagoniste d'Henri IV , perd la bataille & la vie. Entreprises & succès divers de la Comtesse Mathilde, d'Henri IV & d'Henri V son fils.

Cependant Henri tâchoit d'amuser le Pape par des flatteries & des protestations. Mais Grégoire pénétrant sa manœuvre , & désespérant qu'il voulût jamais remplir les engagements qu'il avoit pris à Canossa , prît enfin le parti d'adhérer à la Diette de Forchein , & de confirmer l'élection de Rodolphe. Il la soutint même avec un aveuglement qu'on a de la peine à concevoir. Peu content de se livrer au plus doux espoir , il montra la confiance la plus indiscrete , & assura très-positivement que Rodolphe écra-

seroit son ennemi. Sa prédiction fut démentie de la maniere la plus complete. Rodolphe, dont l'armée n'étoit, pour ainsi dire, composée que de Saxons, fut vaincu par les troupes d'Henri, & resta sur le champ de bataille. Alors Henri ne gardant plus de mesures, & renonçant à tout ce manège qu'il n'avoit employé que pour se ménager, en cas d'événement, une ressource auprès du Pape, assemble à Brixen un Conciliabule d'environ trente Evêques, y fait déposer Grégoire VII, & nommer Guibert de Parme, Archevêque de Ravenne. Après quoi s'étant rendu en Italie avec une puissante armée, Henri soutenu de ses propres forces & des intrigues de ses schismatiques, y prit la supériorité sur la Comtesse Mathilde. Il poussa même jusqu'à Rome, qu'il tint assiégée pendant trois ans, au bout desquels il s'introduisit artificieusement dans la Cité, réduisit le Pape à s'enfermer dans le Château Saint-Ange, installa son Antipape Guibert, & recut de ses mains la Couronne impé-

riale que l'inflexible Gregoire lui avoit constamment refusée.

Je marche à grand pas ; & quoi- que toutes ces opérations d'Henri IV appartiennent à l'histoire d'Italie , je ne fais que les indiquer , attendu que les suites n'en furent presque pas sensibles, & causerent peu de changement dans l'état politique de cette contrée. Mais, en supprimant ici un détail indifférent à mon objet , j'invite mes lecteurs à le puiser chez les historiens , parmi lesquels je ne recommanderai que Fleuri & Muratori ; car ce n'est pas la peine d'indiquer les auteurs anciens & originaux : il est si peu de personnes aujourd'hui qui puissent en supporter la lecture.

Gregoire enfermé dans sa Forteresse , comptoit toujours sur le Duc de Pouille , dont il avoit attendu si vainement le secours durant le siège de la Cité. Robert s'étoit embarqué dans une guerre fort sérieuse contre l'Empereur d'Orient. Déjà même il combattoit sous les murs de Constantinople , & paroissoit être sur le point de subjuguier cet Empi-

re, lorsque les Courriers & les lettres du Pape le rappellèrent à Rome. On est sans doute surpris que Guiscard, à la veille de conquérir l'Orient, aittout à coup abandonné de si magnifiques espérances, pour venir partager en Italie les périls du Pape. Mais indépendamment de son zèle pour la religion, tant vanté par les bons Moines, rédacteurs de ces faits, & qui pourroit (1) bien cependant n'avoir existé que dans leur crédulité, Robert avoit le plus grand intérêt de courir au secours de Rome. Quelque probable que fût la conquête de la Grece, les possessions d'Italie étoient encore plus assurées, & par conséquent plus précieuses. Il est bien décidé qu'Henri, après avoir abbatu le parti Sacerdotal & la puissance de Mathilde, n'auroit pas manqué d'affaillir les Etats de Robert qui avoit refusé de s'allier avec lui, & qu'il pou-

(1) Voyez West. chroniques, an. 1183 & 1064, *apud* Fjorentini, liv. 2, page 218.

voit traiter, à tant de titres, comme usurpateur de différens fiefs relevans de sa Couronne. Le brave Guiscard accourt donc à Rome, bat les troupes du Roi, délivre le Pape des allarmes d'un siège très-presant, & l'emmene avec lui pour ne le pas laisser exposé aux caprices du peuple Romain. A Salerne, Gregoire investit de rechef son libérateur du Duché de Pouille & de Calabre, & mourut peu de tems après, emportant la mémoire d'un Pontife austere & violent, plus recommandable par l'intention où il étoit de corriger les abus introduits dans l'Eglise, que par la manière dont il s'y prit.

Le schisme & les factions qui partageoient l'Italie, ne finirent point avec le Pontificat de Gregoire. L'Antipape Guibert, soutenu constamment d'Henri, se fit un parti puissant dans le Clergé même d'Italie, & Victor III, qui ne succéda qu'avec une répugnance extrême à Grégoire, essuya, pendant la courte durée de son Pontificat, autant & peut-être plus de tourmens que Gregoire lui-même;

Les Partisans d'Henri ne cessèrent de le persécuter & de le calomnier. Le Pontificat d'Urbain II fut plus long & plus glorieux, non seulement par la décadence du parti schismatique qui commença de son tems, mais par ces expéditions singulieres & inouies qui furent proprement l'ouvrage de ce Pape, & qui, abstraction faite des effets qu'elles produisirent en d'autres Provinces de la chrétienté, ne contribuerent pas peu à ramener en Italie la population, les arts & l'abondance (*).

(*) C'est des Croisades dont il est ici question. Je fus d'abord surpris de leurs admirables effets en Italie, & surtout de la population. Ayant eu occasion de consulter M. de Nina, je lui fis part de mon doute ou de mon ignorance. Vos Lecteurs François, lui mandois-je, trouveront peut-être le paradoxe un peu fort. Ici, Croisade ou destruction est à peu près la même idée. Voici la réponse en original : *Je n'ai pas observé qu'il soit sorti d'Italie des troupes fort nombreuses pour aller faire la guerre que les Moines prêchoient contre les Infidèles ; & il ne paroît pas d'ailleurs, à s'en*

Cependant la Comtesse Mathilde avoit repris le dessus. Les Normands, en délivrant Rome & en donnant la chasse aux troupes d'Henri IV, releverent les forces & la réputation de son parti. Le sort de cette Princesse ressemble à celui de tant d'autres Princes fameux. Son long regne fut mêlé de prospérités & de revers. C'est un grand problème de savoir si Mathilde, en servant l'Eglise, lui donna plus qu'elle n'en reçut. Il est bien certain que les Papes se prévalurent

rapporter même au calcul des probabilités ; que le nombre des Italiens qui périrent à cause des Croisades , ait surpassé le nombre des Allemands , François , Flamands & Anglois , qui, en allant ou en revenant de la Terre Sainte, sont restés en Italie. C'est ce qui m'a fait dire que ces expéditions repeuplerent l'Italie. S'il vous plaît de me désavouer sur cet article , nous n'aurons pas de dispute pour cela. Pour ce qui regarde les arts & le commerce , & par conséquent les richesses de l'Italie , il ne paroît pas même qu'on puisse en douter ; car tant de monde qui passoit dans nos Pays , à cause des expéditions sacrées & des pèlerinages , ne pouvoit qu'augmenter l'industrie & le commerce de ces Pays mêmes.

singulièrement de sa protection & des efforts qu'elle fit en leur faveur contre les schismatiques. Mais combien d'avantages retiroit la Comtesse elle-même du beau personnage qu'elle soutenoit ? Quel ascendant ne lui donnoit pas en Italie le titre de protectrice & de championne du Sacerdoce ? Il étoit bien flatteur d'entrer en lice avec le premier Monarque de l'Europe , de jouer , sur le plus grand théâtre du monde, le rôle d'Antagoniste d'un Roi puissant , redoutable, belliqueux ; & surtout d'un Roi, dont les dérèglemens & l'hétérodoxie faisoient ressortir avec plus d'éclat la piété, le zèle & les vertus de ses adversaires. On se persuadera difficilement que Mathilde n'ait pas envisagé ce brillant côté avec une secrète complaisance. Il y avoit là certainement de quoi chatouiller l'amour propre, qui peut-être égaloit en elle la dévotion & la pudicité. D'ailleurs , en faisant cause commune avec l'Eglise , Mathilde satisfaisoit bien plus commodément cette passion de gouverner , si naturelle & si forte chez les femmes , & dont elle ne fut

certainement pas exempte. Ses sujets tenoient son autorité pour sacrée, & se faisoient un devoir de lui obéir aveuglément. Les zélateurs de la Catholicité se précipitoient en foule sur ses pas, & dans toutes les occasions elle pouvoit disposer des effets & des Vassaux du Clergé. Il est vrai qu'elle parut toujours fort disposée à laisser ses Etats au saint Siége ; elle en fit même une donation authentique sous le Pontificat de Gregoire VII. Mais, par cet acte, elle ne renonçoit point à l'agrément de les gouverner de son vivant, ni même à la liberté de se remarier, ainsi que la suite le fit voir. Un fils de Guillaume le Conquérant, Roi d'Angleterre, appelé Robert, vint chercher en Italie de quoi se consoler des rigueurs de son pere. Il se flatta d'épouser la Comtesse de Toscane, & de se procurer ainsi les moyens d'envahir la Normandie, dont il n'avoit pu obtenir l'investiture (1). Mais la Comtesse n'a-

(1) Voyez Chroniques du Monastere de West. *apud* Fiorentini, liv. 2, p. 234.

voit pas un goût si décidé pour le mariage , qu'elle voulût épouser en même tems une querelle , & se charger , au préjudice de ses propres Etats , d'une guerre lointaine & fort périlleuse & absolument étrangere à l'Italie. Cependant, soit politique & raison d'état , soit qu'il y entrât de cette espèce de coquetterie si naturelle aux femmes, qui fait qu'elles aiment encore qu'on leur demande ce qu'elles ont résolu de refuser par sagesse ou par faste ; Mathilde ne se pressa point de rompre la négociation. Il fallut pourtant à la fin se décider. La Comtesse congédia le Prince Anglo-Normand , pour écouter les propositions de Welf V de Baviere, qu'elle ne tarda pas d'accepter , quoiqu'il fût plus jeune qu'elle de dix ou douze ans. Ce mariage fut conclu à l'instigation , ou du moins par la médiation du Pape Urbain II, qui d'ailleurs n'ignoroit pas les intentions de Mathilde , ni la donation faite sous Gregoire VII. Mais voyant les affaires du Saint Siège en fort mauvais état , effrayé de la position de Mathilde elle-même , qui , en com-

battant Guibert, s'étoit attiré sur les bras tout le Royaume d'Italie, généralement dévoué à l'Antipape (1), Urbain sentit qu'il n'y avoit rien de plus urgent que d'étayer le parti catholique prodigieusement affoibli, & que les besoins actuels de l'Eglise devoient l'emporter sur la crainte de perdre la future succession de Mathilde (2). Il exhorta donc la célèbre veuve à prendre un nouvel époux, & le lui ordonna même, selon quelques Ecrivains. Au moyen de ce mariage, qui plaçoit un Prince jeune & belliqueux à la tête des troupes de l'Eglise, Urbain & Mathilde se flattoient non seulement d'augmenter en Italie la réputation de leurs armes, mais encore d'opé-

(1) Voyez Donizon, vie de la Comtesse Mathilde, *apud* Leibnits *scriptores rerum Brunsv.* tom. 1, & *apud* Muratori, *Rerum Italic.* tom. 5.

(2) *Non tam pro incontinentia quàm pro Romani Pontificis obedientia, videlicet ut tantò virilius Ecclesiæ Romanæ contra schismaticos posset subvenire.* Bertold. Constant. *apud* Fiorentini, page 243.

rer de plus puissantes diverfions en Allemagne , où le Duc de Bavière, pere du nouvel époux, ne manqueroit pas de redoubler fes efforts contre l'Empereur, de le harceler plus vivement que jamais, & de lui fufciter tant d'affaires , qu'il feroit forcé de perdre de vue celles d'Italie. Henri lui-même en fentit toutes les conféquences. Il vit avec la plus vive douleur, que cette alliance ne pouvoit manquer de multiplier le nombre de fes ennemis, & qu'elle renverfoit, ou rendoit du moins fort incertaine l'efpérance dont il s'étoit flatté jufqu'alors, de recueillir la fucceffion de Mathilde. Pour s'en venger, il s'empara d'abord de tout ce que la Comteffe poffédoit en Lorraine, hors le Château de Brigerin; & ayant enfuite paffé les Alpes, il la pourfuivit avec plus de furie que jamais. Tout ce qui fe trouvoit en deça du Po, fut envahi. Déjà la plupart de ces Fortereffes, fituées fur les montagnes du Modénois, que Mathilde croyoit inexpugnables, étoient emportées, & les autres vigoureufement affiégées par

les troupes d'Henri & de l'Antipape lui-même qui vint en personne au siège de Monte-bello. Mantoue, l'une des plus importantes places de ses Etats de Lombardie, se rendit aux *Henriciens*, après onze mois de siège. Hugues d'Est, qui en étoit Gouverneur, livra la place & les troupes qu'il commandoit. Déjà le Duc de Baviere songeoit à se réconcilier avec l'Empereur. La consternation étoit générale, on ne voyoit plus de parti que celui de demander quartier. L'intrepide Comtesse elle-même paroissoit disposée à la paix, qui dans l'état ne pouvoit être que défavantageuse. Ses Sujets craignant d'éprouver le courroux d'Henri, s'ils attendoient qu'il eût poussé plus loin ses conquêtes, crioient de tous côtés qu'il falloit mettre bas les armes aux meilleures conditions possibles dans de si fâcheuses circonstances. L'Empereur voulant à toute force introniser son Antipape & se venger du parti Gregorien, offroit de restituer à Mathilde toutes ses places, sous la condition de se réconcilier avec Guibert, c'est-à-dire, de

*Sigon. &
Murat. ad an.
1092.*

*Fiorentini,
p. 251.*

le reconnoître pour vrai Pape. La proposition ne pouvoit que déplaire à Mathilde. Cependant, attendu qu'il s'agissoit du salut des peuples écrasés par cette guerre, elle consentit de s'en rapporter à la décision d'une assemblée d'Evêques, juges légitimes & compétents dans cette matière. Héribert, Evêque de Reggio, établit avec la plus grande force, non seulement que la Princesse pouvoit en toute sûreté de conscience faire la paix avec les schismatiques, mais qu'elle y étoit expressément obligée, afin de terminer une guerre désastreuse, où les incendies, les profanations, les viols & mille autres attentats étoient certainement plus abominables aux yeux de la Divinité, que la tolérance d'un faux Pape, qu'il n'étoit point en son pouvoir de destituer, vû la supériorité de la Puissance qui le soutenoit. Presque tous les autres Théologiens passèrent à l'avis de l'Evêque de Reggio. La Comtesse elle-même, frappée de la peinture touchante & pathétique de l'éloquent Prélat, alloit adhérer; quand l'Hermite Jean, fameux par

ses macérations , & invité sans doute à ce Synode , sur le bruit que faisoit sa sainteté , opposa sa voix au sentiment général. Il fit valoir ces raisonnemens employés dans tous les siècles , à dater de Constantin , par ce qu'on appelle , en style de philosophie moderne , intolérant ou persécuteur. Il déclara, sans ménagement, à la pieuse Mathilde , qu'il falloit s'acharner à la poursuite des schismatiques , sacrifier ses Etats , la vie de ses sujets & la sienne à la cause de l'Eglise , & le lui persuada. Il sembla même que la Divinité qui se plaît quelquefois à confondre les plus saines vues de la politique , & à glorifier les prétendus délires des hommes simples & grossiers , voulut confirmer par le succès l'opinion de l'Hermite. Mathilde , résolue de périr plutôt que de faire la paix avec les *Henriciens* , regardés chez le parti contraire comme des hérétiques de la plus terrible espèce , défend Monte-bello avec tout le feu de l'entousiasme , & le sauve. Henri, contraint d'en abandonner le siège, veut entreprendre celui de Canossa ;

mais assailli tout à coup & battu par les troupes de Mathilde , il est chassé rapidement de plusieurs places , & déjà la Comtesse se voit plus qu'en état de balancer les forces de l'ennemi.

Un incident servit encore singulièrement à rehausser les avantages & la réputation de Mathilde , & plongea l'Empereur dans les plus terribles embarras. Adélaïde , Comtesse de Turin , étoit morte en 1091 , & par le droit des Hoirs mâles , sa succession appartenoit aux Comtes de Savoye nés d'elle , & d'Odon , Comte de Maurienne ou de Savoye , son troisième époux (1). Mais Henri IV , sans égard pour les successeurs légitimes , ou peut-être pour se venger de quelques démarches qu'ils avoient faites contre lui & en faveur du parti sacerdotal , envoya son fils aîné Conrad en Italie , se mettre en possession de tout ce qu'il pourroit arracher

(1) Voyez plus haut l'article concernant Adélaïde , fille du Marquis de Suze , chap. 6. pag. 250.

aux enfans d'Adélaïde (1). Mathilde & les autres Chefs du parti n'ignoroient pas les dispositions de Conrad, & les dégoûts qu'Henri avoit fait effuyer à ce jeune Prince, ainsi qu'à sa mere Praxede; & attendu que par les principes barbares du siècle, il étoit à peu près permis de violer le droit de la nature & des gens pour défendre ce qu'on appelloit la cause de la religion, ils ne se firent aucun scrupule d'engager Conrad à se révolter contre son pere, & de le séduire par l'offre de la Couronne d'Italie. Henri pénétra ces menées, & d'après le caractère de Conrad qu'il ne savoit que trop être mieux fait pour plaire que le sien, il jugea que le traité seroit bientôt consommé, & frémit du coup que la rebellion d'un tel fils alloit porter à son parti & à sa réputation. Pour le parer, il se hâta de faire arrêter Conrad, qui ne tarda

(1) Voyez Bertold de Constance; Chroniques. Voyez aussi Guichenon, pag. 214-15.

pas à s'échapper de sa prison , gagna Milan , fut proclamé Roi par les Prélats , & couronné à Monza. Mais le couronnement de Conrad ne portoit pas la plus légère atteinte à l'autorité de Mathilde. Elle en recevoit au contraire un nouvel éclat. C'est précisément alors qu'elle donnoit cet exemple , inoui jusqu'alors dans l'histoire , où l'on vit une simple Comtesse exercer , à la face d'un Roi & en dépit de toutes les prétentions d'un Empereur , maître de la Germanie , un pouvoir plus absolu que ne le fut jamais celui des enfans de Charlemagne , & commander en Souveraine , des Alpes au Duché de Pouille exclusivement. L'Impératrice Praxède (1) vint encore ajouter un nouveau lustre à la grandeur de Mathilde , en se mettant sous sa protection , comme l'unique asyle qui lui restoit contre les persécutions de son époux. Mais , n'en déplaise aux respectables & nombreux panégy-

(1) Plusieurs Historiens l'appellent Adélaïde.

ristes de Mathilde , ses protégés n'eurent pas mieux à s'en louer que ses époux ; soit qu'elle fût excessivement jalouse de son autorité , soit qu'elle fût naturellement inconstante & peut-être un peu fausse. Welf de Baviere lui avoit paru dans ses détresses un parti essentiel ; & pour s'en faire un défenseur plus zélé, elle s'étoit hâtée de lui donner la main. Mais dès que la chance eut tourné , elle ne vit plus en lui qu'un personnage embarrassant. Les différens & les débats domestiques suivirent de près , & furent même poussés au point qu'elle ne voulut plus habiter avec un tel mari. La séparation fut accompagnée de toutes les scandaleuses petiteesses usitées en pareil cas ; entr'autres, d'une déclaration formelle & respectueuse , comme quoi ils n'avoient jamais usé des droits de l'hymen. La publicité du divorce & le rang des acteurs firent tenir sans doute une infinité de propos. Il paroît même d'abord assez étonnant que les détails en soient si minces & si vagues : mais c'est que réellement peu de personnes

connoissoient le fond de l'affaire, & ceux qui étoient au fait, craignoient de se compromettre & n'osoient s'expliquer. Il y a fort apparence que Welf, qui s'étoit séparé de la Comtesse avec aigreur & en protestant de n'avoir pas consommé, s'exprimoit indécemment sur son compte, & se vantoit peut-être de n'avoir jamais rien senti pour sa vieille & dévote moitié. Il est vrai qu'elle passoit quarante ans, & qu'il n'est question nulle part de sa beauté. Cependant elle essaya, dit-on, de disculper ses attraits, & begaya modestement une accusation d'impuissance (1).

Mais quels qu'ayent été les motifs du divorce, il est certain que les suites en furent amères pour l'Italie. Le Duc de Baviere, pere de Welf, furieux de l'affront que Mathilde faisoit à son fils, & surtout de voir que sa famille ne pouvoit plus

(1) Voyez Mansi, notes sur le Fiorentini, page 264; & Muratori, antiquités de la Maison d'Est.

compter sur la succession de la Comtesse, s'unit à l'Empereur & vint ravager la Lombardie. Il est vrai que cette expédition de Welf & d'Henri ne fut qu'un orage violent & passager. Arrêtés par les places de la Comtesse, qui se trouvoient très-fortes & bien fournies, ils furent bientôt contraints de s'en retourner en Allemagne. Cependant le nouveau Roi Conrad n'étoit proprement que le pupille ou plutôt le jouet de Mathilde. Sa dignité ne lui valoit pas de quoi soutenir le train du plus petit Marquis. C'étoit peu même d'être éclipsé totalement par la Comtesse, les Barons n'en tenoient presque pas compte. Accoutumés de longue main à l'indépendance, & gouvernans leurs fiefs sur le pied d'États libres & indépendants, à peine daignoient-ils contribuer, par de légers tributs, à l'entretien d'un Souverain postiche, qu'ils n'avoient élu que pour se soustraire à la domination d'Henri. Ainsi le malheureux Conrad se vit à peu près frustré de toutes ses espérances. Sa rébellion lui produisit fort peu de chose en Italie, & encore

moins en Allemagne , où son pere
justement courroucé fit déclarer &
reconnoître son cadet (Henri V)
héritier du Trône. Pour comble
d'infortune , Conrad tomba dans la
disgrace de sa protectrice. Mathilde
n'avoit élevé le jeune Prince sur le
trône , que dans la vue de multiplier
les ennemis d'Henri. Quoi de plus
propre en effet à rendre l'Empereur
infiniment odieux , que de faire voir
à toute la chrétienté qu'il ne pou-
voit pas même s'accorder avec les
siens ? Mais elle prétendoit en même
tems que le nouveau Roi ne fût
qu'un fantôme, qu'il lui laissât toute
l'autorité & se gardât bien de faire
un pas sans son aveu. Donizon ,
historien ou plutôt panégyriste de
Mathilde , soutient que le différent
survenu entr'elle & Conrad , fut
promptement appaisé. Mais si la ré-
conciliation eut lieu , il est clair
qu'elle fut ou simulée ou passagere
& sans effet ; puisque Conrad s'étant
rendu fort peu de tems après à Flo-
rence , y termina son regne fantasti-
que & sa vie , non sans de violens

soupçons que la mort étoit l'ouvrage du poison (1). Ainsi Mathilde délivrée de cette espèce de Roi, qui n'étoit, à proprement parler, qu'un simple Collègue, le troisième qu'elle eût daignée s'affocier dans le Gouvernement d'Italie, se trouva sur la fin de ses jours plus absolue que jamais, non seulement dans ses propres Etats, mais encore dans les parties de la Romagne & de la Lombardie qui n'étoient pas directement soumises à son autorité. La puissance de Mathilde s'étendit même au-delà des limites de l'Italie; & nous ne devons point omettre qu'elle & ses sujets eurent part aux Croisades, expéditions si célèbres de son tems. Ce n'est pas que les guerres des Chrétiens en Orient ayent beaucoup influé sur l'Italie. S'il en résulta quel-

(1) *Sunt etiam qui veneno eum dicant interisse.* Vrsperg. an. 1101, apud Fiorentini, page 284.

Adolescens acceptâ potione ab Ariano medico Mathildis Comitissæ, vitam finiit. Landulf de S. Paul. apud Muratori, *Rerum Italicarum*, tom. 5. an. 1101.

ques changemens , ils ne furent sensibles qu'à la longue. La conquête de la Terre Sainte n'étoit pas alors ce qui intéressoit le plus la Comtesse Mathilde , ainsi que les Cités de la Ligurie & de la Toscane ; elles s'occupoient principalement des guerres maritimes que les Pisans & les Génois soutenoient contre les Maures en Afrique & en Espagne.

Cependant , tandis que Mathilde regnoit en Italie avec tant d'éclat , & voyoit les dernières années de sa vie semées de prospérités , Henri IV , consumé de chagrins , luttoit en Allemagne , contre des disgrâces , les plus douloureuses que puisse jamais essuyer un père , & au milieu desquelles il perdit successivement le trône & la vie. A peine son fils aîné , Conrad , étoit mort , qu'Henri V son puîné se voyant délivré d'un concurrent , toujours redoutable par ce droit d'aînesse , donna libre carrière à son ambition. Peu content d'être seul héritier du sceptre paternel , il fut saisi de la fureur de regner avant le temps. On se rappelle que Henri IV , au plus
fort

fort de sa colere contre le rebelle Conrad, fit reconnoître Henri V pour son successeur. Il avoit même parlé, dès lors, d'abdiquer, de se croiser, d'aller combattre les Infidèles pour l'expiation de ses péchés; propos sans conséquence & qui n'expriment que les dégoûts, l'humeur & le dépit de celui qui les tient. Le jeune Henri qui devenoit plus amoureux du trône à mesure qu'il en approchoit, voyant que son Pere ne se pressoit pas de partir pour la Terre sainte ni d'effectuer l'abdication projetée, résolut de l'y forcer. L'Empereur n'avoit que trop d'ennemis. Les plus illustres & les plus puissants Barons du Royaume de Germanie étoient fort mécontents de son Gouvernement, uniquement peut-être, parce qu'il protégeoit le peuple, punissoit sévèrement les tyrannies subalternes & montrait du zèle pour la justice, qu'il aimoit, dans le fond, & dont il ne s'écartoit que lorsqu'il se laissoit emporter à la passion. D'ailleurs, la plus grande partie du Clergé d'Allemagne l'avoit en exécration. Tous

les Ecclésiastiques attachés à l'Eglise Romaine le regardoient comme notoirement entaché d'hérésie & frappé d'excommunication. Les uns & les autres, persuadés qu'ils ne pouvoient que gagner au changement, pressoient vivement le Roi désigné de s'asseoir, de vitesse, sur le trône, & de se saisir de l'administration. Ces manœuvres furent appuyées de certaine lettre de Paschal II, successeur d'Urbain. Que le Pape ait conseillé positivement au fils de se révolter & de prendre les armes contre son pere, c'est ce qui n'est pas croyable. Mais on convient qu'il lui recommanda fortement la cause de l'Eglise & qu'il l'exhorta même à faire tous ses efforts pour arracher son pere à l'hérésie. (1). Il n'en fal-

(1) On l'appelloit l'hérésie *Henricienne* ; non qu'Henri soutint aucune erreur contraire aux dogmes de la Foi Catholique ; la dénomination portoit uniquement sur son obstination dans l'affaire des investitures & sur le mépris qu'il paroissoit faire des excommunications qu'il avoit encourues à ce sujet. Voyez *Extrav. de Elect. cap. 4*

loit pas tant pour enhardir le jeune ambitieux. Le prétexte lui parut admirable pour l'exécution de ses projets ; & s'étant mis à la tête des ennemis de son pere il lui déclara formellement la guerre ; protestant néanmoins, avec l'hypocrisie la plus revoltante, qu'il n'avoit nullement en vue de lui ravir la couronne, qu'il n'aspiroit qu'à lui faire abjurer le schisme, à le ramener dans le sein de l'Eglise & qu'enfin tout ce qu'il faisoit ne tendoit qu'au salut de son ame & à la plus grande gloire de Dieu. Qu'on se figure la douleur d'Henri à la nouvelle de la rebellion d'un fils qu'il aimoit singulièrement & dont il croyoit les inclinations si conformes aux siennes. Cependant il n'étoit pas tellement abbatu par la tristesse, ni si généralement abandonné, qu'il ne pût encore réprimer & punir le coupable. Mais la perfidie & la méchanceté du fils rendirent inutiles toutes les ressour-

Mainbourg, Histoire de, la décadence de l'Empire.

ces du pere. Henri V. voyant le premier feu des rebelles s'amortir, & le parti de son pere reprendre de la réputation & de la vigueur, vint se jeter à ses pieds avec toutes les démonstrations du repentir, & lui jurer à jamais le respect & la fidélité d'un sujet & d'un fils (1). L'amour paternel est facile à tromper. Henri IV, attendri par tant de protestations & de larmes, embrasse un fils rebelle, qui peu de temps après paye cet excès de bonté en faisant entrer, insidieusement, l'Empereur dans un château garni de factieux, où il le retient prisonnier, le menace de le tuer, s'il ne lui cede les ornements Royaux, consistant dans la croix, la lance & le sceptre, & le force de renoncer entièrement à l'administration du Royaume. Henri IV, ne survêcut pas long-temps à cette abominable trahison. Après avoir fait retentir

(1) Voyez la vie d'Henri IV. Empereur : *apud Urstium Germaniæ historia illustratorem*. Tome I. page 389.

de ses plaintes toutes les Cours de l'Europe, après avoir crié vainement à la vengeance, il mourut à Liège en simple particulier & même dans un état qui tenoit plutôt de la disette que de l'aisance. Ainsi finit Henri IV, dont le caractère fut un mélange de vertus & de vices, en général plus foible que méchant, & digne d'être compté parmi les plus illustres Empereurs qu'on ait vu regner en Allemagne & en Italie, s'il n'eût été, dans sa jeunesse, trop esclave de ses passions, & si, par un système mal entendu, il s'étoit moins opiniâtré à contrequarrer les Papes. (*)

(1) Voyez
Fleury liv.
65. nom. 45,
42, 43. tom.
14, pag. 81
& suiv.

(*) Tel fut le terme d'un regne de plus de 50 ans. Ainsi finit ce Monarque fameux que les historiens Allemands nous représentent comme le pere des pauvres, & même comme le bienfaiteur des Eglises que Rome l'accusoit de ravager. On a remarqué qu'il combattit, avec plus de bravoure à la vérité que de talents, 66 fois en bataille rangée; c'est beaucoup plus qu'aucun Capitaine de l'antiquité. Il fut administré & enterré dans un Monastere, par l'Evêque de Liège, sa créa-

318 R E V O L U T I O N S

ture & son ami, qui, forcé de se réconcilier avec la Cour de Rome & le jeune Roi, ne put obtenir l'absolution des censures, que sous l'odieuse condition d'exhumer le corps de l'Empereur. Les restes du malheureux Henri furent enfermées, obscurément, dans un cercueil de pierre & transportées quelque temps après à Spire, où son fils Henri V les laissa, pendant cinq ans, privées de la sépulture Ecclésiastique. A quel point l'ambition rend les hommes inconséquents ! Ce même Henri V, dans le traité qu'il fait signer de force à Paschal II & dont il avoit rédigé par conséquent tous les articles à son gré, ne stipule-t-il pas expressément *qu'il lui sera permis d'inhumer en lieu saint le corps de son pere* ? Il croyoit donc à la validité des excommunications lancées contre ce Monarque ; il étoit donc persuadé que son pere en avoit été duement atteint, que les prétentions d'Henri IV, touchant les investitures, étoient injustes, odieuses, punissables. . . Il convenoit donc de tout cela, lui, qui soutenoit ces mêmes investitures avec un emportement inconnu, même, à son pere, & qui venoit de se permettre, à ce sujet, des violences & des attentats absolument inexcusables. Voilà de ces délires qui font tomber la plume,



CHAPITRE IX.

*Continuation du même sujet.
Mort de Mathilde. Fin de
la dispute touchant les investitures.*

L'Italie ne prit aucune part à cette guerre civile, excitée par Henri V, si ce n'est par ses vœux & de sourdes manœuvres. Pendant que la scandaleuse tragédie se jouoit en Allemagne, les Provinces d'en-deçà des Alpes attendoient, en silence, quel seroit le denouement. Henri se voyant inébranlablement affermi sur le trône par la mort de son pere, nît bientôt sentir à Pascal II, combien il s'étoit mépris sur son compte. Le jeune Roi débuta par se montrer aussi ferme qu'Henri IV sur l'article des investitures. Le Pape s'étant rendu auprès du Roi de France, Louis le Gros, pour implorer son assistance

dans les troubles dont il se voyoit menacé, connu encore mieux, par les opérations des Ambassadeurs d'Henri en cette Cour, quels étoient les principes de son conseil. Il est vrai qu'Henri ne passa pas en Italie aussi promptement qu'on l'imaginoit; ne jugeant pas, sans doute, à propos de recommencer la guerre contre une Princesse intrépide & puissante, qui, d'ailleurs, se trouvant dans un âge avancé & sans enfants, ne pouvoit tarder de laisser ses états à la merci de l'Empereur, non obstant toutes les dispositions contraires portées dans son testament. C'est ce qui fit probablement, que lorsqu'Henri descendit en Italie, l'an 1110, le quatrième de son regne, quoiqu'il fût à la tête d'une armée de trente mille hommes, si les Historiens n'ont point exagéré, il ne laissa pas d'entrer en accommodement avec la Comtesse. La négociation ne traîna pas même en longueur: & par le ministère des agents & des députés respectifs, dont il fallut néanmoins se servir, attendu que Mathilde ne voulut jamais trai-

ter directement avec le Roi, on eut bientôt conclu, & l'investiture des Etats qu'elle possédoit lui fut confirmée. Henri n'en usa pas ainsi à l'égard de plusieurs villes d'Italie, qui osèrent hésiter d'ouvrir leurs portes, de lui prêter serment de fidélité & d'apporter leurs richesses à ses pieds. On peut voir chez Pandulf de Pise, Auteur contemporain, l'effrayant tableau des cruautés qu'exerça ce Monarque sur toute l'étendue qu'il parcourut dans sa marche (1). Mais Paschal II fut encore celui qui eut le plus à souffrir des violents procédés d'Henri & de ses Allemands. La dispute touchant l'investiture des bénéfices par main laïque, étoit plus vive que jamais. Le Pape vouloit absolument en abolir l'usage, & le Roi vouloit à toute force le maintenir. Après quelques négociations assez mal conduites; après plusieurs conférences

(1) Voyez Pandulf de Pise, vie de Paschal II, *apud* Muratori. *rerum Italicarum* tom. 3, pag. 356.

tenues à Rome sur ce sujet , Henri se rendit en personne dans cette Capitale , & ne pouvant engager Paschal à le couronner Empereur , il osa le faire arrêter dans la Basilique de S. Pierre , l'emmena prisonnier , (1) & se fit céder , de force , le droit des investitures ; incident mémorable dans l'Histoire ecclésiastique , qui ressembloit assez à ce qui s'étoit passé anciennement , sous les Papes Marcellin , Libere & Vigile , (*) & ne fut pas débattu avec

(1) Voyez Pierre Diacre , Chronique du Mont-cassin. Voyez aussi Baronius & Rinaldi. an. 1111.

(*) *Marcellin , Libere & Vigile.* Je ne trouve d'autre Pape Marcellin que celui qui est inscrit au canon de la Messe. Il siégeoit en 296 , c'est à dire au plus fort des persécutions. Il en est qui prétendent que la crainte des supplices ou les supplices mêmes le firent sacrifier aux Idoles. La place honorable qu'il occupe dans les fastes de la Religion prouve l'excès de son repentir. On ne voit pas d'ailleurs que sa chute ni son Pontificat ayent fait beaucoup de bruit ; à moins que M. de Nina ne veuille parler de l'argument qu'il a fourni

moins de chaleur. Il n'en résulta ,
d'ailleurs , aucun changement con-

contre la prétendue infaillibilité des Papes.

Pour Libère , élu malgré lui en 352 , après le saint Pape Jules , il essuya presque tout l'orage excité par les ennemis de St. Athanase. L'Empereur Constantius & les Ariens résolurent de le faire déclarer contre cet illustre persécuté. Libère défendit d'abord Athanase , distribua des consolations & des secours à tous ceux qui souffroient pour sa cause , & repoussa courageusement les sollicitations , les offres & les dons de l'Empereur , qui finit par le faire enlever de Rome & traduire à Milan. Rien de plus beau que les réponses de Libère à Constantius. Jamais Pape n'a parlé , peut-être , avec plus de fermeté , de modération & de sagesse. Nous invitons le lecteur à voir ce morceau dans M. l'Abbé Fleury , Tom. III. livre 13. n. XX. édit. in-4°. L'exil de Libère suivit de près sa conférence avec l'Empereur. Il partit en Héros chrétien , refusa mille sous d'or que Constantius & l'Impératrice lui envoyèrent pour son voyage , & traita , avec une mâle & sainte fierté , l'eunuque Eusebe qui eut l'audace de vouloir joindre ses libéralités à celles de ses maîtres. *Misérable* , lui dit Libère , *tu a mis en deuil toutes les Eglises du mon-*

fidérable par rapport à l'état politique de l'Italie. Robert Guiscard ,

*de, & tu m'offres une vile aumône , comme à un criminel ; va , commence par te faire Chrétien. Qui l'eût imaginé , deux ans d'exil épuiserent tant de courage ? Il soucrivit enfin la formule , dressée à Sirmium , Métropole de l'Illyrie , où l'omission affectée des termes *substance & consubstantiel* , ainsi que les anathêmes prononcés contre Athanase faisoient le triomphe des Ariens & le désespoir des Orthodoxes. Au moyen de cette lâche condescendance, Libere fut rappelé & rétabli dans son siège. Il ne tarda pas de se rétracter : il excommunia les Anoméens , se signala même par une opposition constante à la formule de Rimini , calquée sur celle de Sirmium ; ramena la plus grande partie des Orientaux à la foi de Nicée , & mourut en 366, après avoir , en quelque sorte , réparé le scandale de sa chute.*

Quant à l'affaire des trois Chapitres , où Vigile eut tant de part , elle a peut-être été comparée , à plus juste titre , à celle de Paschal II touchant les investitures , en ce qu'elle n'intéressoit point la foi & n'étoit , à proprement parler , qu'une question de fait. Ces trois Chapitres consistoient dans les écrits de Théodore , de Mopsueste , la lettre d'Ibas à Maris , & l'écrit de Théodore contre les douze

Duc de Pouille , eut pour Successeurs son fils Roger , ensuite Guil-

Anathèmes de S. Cyrille , trois ouvrages grecs que les Orientaux assuroient être infectés du poison d'Entichès & de Nestorius, & dont les Occidentaux, ignorant le grec pour la plupart , soutenoient opiniâtrément l'orthodoxie. Justinien & Théodora ne manquèrent pas de se saisir de la question & de l'embrouiller. Celle-ci, qui vouloit , à toute force , être Nestorienne , précisément parce que son mari soutenoit les Catholiques , offrit à Vigile , pour lors Diacre , 700 livres d'or & la Papauté , à condition qu'il aboliroit le Concile de Calcédoine. Vigile accepte , va joindre Belisaire à Rome , lui présente l'ordre de l'Impératrice & 200 livres d'or , s'il veut le faire ordonner à la place de Sylverius qui occupoit alors la Chaire Pontificale , (538) , ce qui fut exécuté. Vigile se hâta de remplir l'engagement pris avec Théodora , écrivit affectueusement aux hérétiques , inséra dans sa lettre une confession de foy à peu près semblable à la leur & en même temps leur recommanda le plus grand secret ; car il professoit d'ailleurs la Foi Catholique & déclaroit hautement n'en avoir point d'autre que celle de ses Prédécesseurs. Justinien l'ayant fait venir à Constantinople , le pressa vivement de

laume son petit-fils, portés l'un & l'autre à la paix & soumis à l'E-

condamner les trois Chapitres. Vigile se débattit quelques temps & rendit enfin le fameux *judicatum*, par lequel il le condamne sans préjudice du Concile de Calcédoine & à condition qu'il ne sera plus permis de parler ni d'écrire sur cette question. C'étoit peut-être le tempérament le plus propre à terminer la dispute, & il ne manquoit à ce jugement, quoique dicté par la tolérance, que d'être prononcé par une bouche plus respectable. Mais l'intrusion manifeste de Vigile infirmoit trop son autorité. Ses variations, d'ailleurs, désoloient les deux partis & l'exposèrent lui-même aux derniers outrages. Justinien, voyant le Pape prêt à révoquer son *judicatum*, voulut le lui faire confirmer authentiquement. Vigile se sauve dans l'Eglise de S. Pierre & se jette sous l'autel; le Préteur ordonne qu'on l'en arrache; les soldats se mettent à le tirer *par les pieds, par la barbe, par les cheveux*; le pilier que le Pape tenoit fortement embrassé est rompu, l'autel chancelle, le peuple crie, & le Préteur craignant une émeute, se retire avec ses satellites. Suit un second décret de Vigile qu'il intitula *constitutum*, plus judicieux encore & mieux combiné que le *judicatum*, dans lequel il condamnoit toutes les erreurs qui pou-

glise ; au moyen de quoi ces Contrées furent tranquilles pendant quelques années. Henri V laissa le Pape disputer avec ses Cardinaux sur la validité de la cession touchant les investitures & reprit la route d'Allemagne. Loin de restreindre la puissance de Mathilde, qui gouvernoit souverainement la Toscane & la Lombardie, il la fit, en quelque sorte, vice-Reine d'Italie, ajoutant à l'autorité qu'elle exerçoit déjà celle du Vicariat de l'Empire. Les discordes, les factions & les cabales des mécontents concentrées dans chaque ville, en particulier, ou

voient se trouver dans les trois Chapitres, en épargnant la personne & la mémoire des Auteurs, ce qui levoit en effet toute difficulté. Mais, encore un coup, le personnage étoit trop décrié & c'étoit à pure perte qu'il déployoit tant de dextérité. Enfin les Orientaux, assemblés à Constantinople, anathématisèrent solennellement les trois Chapitres. Vigile souscrivit ; les Latins persisterent à les défendre, & de là nâquit un schisme, touchant l'œcumenicité du cinquième Concile d'Orient qui dura près d'un siècle.

promptement étouffées, ne furent pas capables de faire changer au gouvernement de forme ni de maître. Une faction de Romains fit bien quelques tentatives pour élever sur le trône d'Occident, Jean fils d'Alexis Comnene, mais fort inutiles, quoiqu'en dise Pierre Diacre qui assure que les Romains envoyèrent à Constantinople une Ambassade solennelle & nombreuse, pour conclure le traité & conduire le jeune Comnene à Rome. Un Evêque d'Acqui, partisan fanatique d'Henri, qui, se trouvant pour lors à Rome, écrivoit lettres sur lettres à cet Empereur pour l'engager à créer un Antipape, ne fut point écouté. Les décrets, même, contre les investitures que Paschal renouvela dans plus d'un Concile, firent peu d'impression sur Henri V. Il attendoit probablement la mort de Mathilde, qui ne pouvoit être fort éloignée, vu l'âge avancé de cette Comtesse & les infirmités qui la minoient depuis quelque temps. Elle mourut, en effet, la même année, sur la fin de Juillet. L'ample succession d'une

Princesse si puissante & décédée sans enfants , l'immensité de ses biens féodaux & allodiaux , devoit nécessairement donner lieu à de grandes contestations. Muratori a très-savamment discuté , dans ses antiquités de la maison d'Est , les droits des Ducs de Baviere Guelf - d'Est , sur la succession de Mathilde. Les Ecrivains Romains , de leur côté , établirent , avec beaucoup d'érudition , les droits du saint Siège sur les Etats de la Comtesse , dont le testament étoit , expressément , en faveur de saint Pierre & de l'Eglise. Mais , ces Etats ayant été dépendans & fiefs de l'Empire , il n'y avoit pas d'apparence qu'Henri, qui s'étoit montré fort avide & peu religieux, en laissât prendre tranquillement possession aux Papes. Il faut même convenir que le titre en vertu duquel il prétendoit les réunir à son domaine , n'étoit pas absolument destitué de fondement. Quoiqu'il en soit , l'Empereur vint en Italie l'année suivante , & l'on ne sauroit douter , d'après plusieurs Diplomes encore existants , qu'il n'ait agi en Souverain dans les contrées

Voyez Muratori an. 1116.
Rinaldi, même année.

soumises antérieurement à Mathilde.
Il eut à Rome de vives contestations avec le Pape & les Cardinaux, à propos des investitures & de l'excommunication fulminée contre lui par les Conciles & le sacré Collège; excommunication au reste à laquelle Paschal ne voulut point adhérer, refusant constamment de violer la promesse qu'il avoit faite à l'Empereur de ne point l'excommunier, quoiqu'elle n'eut été rien moins que libre. La mort de ce Pape, arrivée pendant qu'Henri V étoit encore en Italie, au lieu de mettre fin à la dispute, l'échauffa plus que jamais. Gelase II, qui ne se croyoit pas obligé, comme son Prédécesseur, de ménager Henri, le frappa d'excommunications & foudroya les investitures. L'Empereur en fut outré & quittant le voisinage de Turin & du Po, où il se trouvoit pour lors, il se porta, pour la troisième fois vers Rome, donna la chasse au Pape qui n'étoit pas en état de lui faire face & qui eut même assez de peine à gagner Gayete où il fut implorer l'assistance des Princes Nor-

mands. Henri V goûta la vengeance si chérie des mauvais Empereurs & si fatale au Christianisme. Il engagea les partisans, qu'il avoit dans Rome, à créer un Antipape, & le choix tomba sur Maurice Bourdin, Archevêque de Brague, fameux par la noire ingratitude dont il paya les bienfaits de l'Archevêque de Tolède & de Paschal II, & qui ne rougit pas de trahir celui-ci après avoir indignement persécuté l'autre.

Cependant Gelase, ne pouvant obtenir des Normands de la Pouille & de Capoue les secours qu'il attendoit, vint secrètement à Rome, comptant y trouver des défenseurs & se rétablir, par lui-même, sur son siège. Trompé dans cet espoir, il se hâta de passer en France où il reçut les plus grands honneurs, & mourut peu temps après. Les Cardinaux attachés à Gelase élurent Caliste II, qui fut, sans difficulté, reconnu & confirmé par les Romains, lassés de la vie scandaleuse de l'Antipape Bourdin.

Cependant l'excommunication que les Conciles, les Papes & les Légats du Saint Siège avoient successivement lancée contre Henri, opéreroit beaucoup plus en Allemagne qu'on ne s'y étoit attendu. Les Barons du Royaume signifient à l'Empereur qu'il eût à s'accommoder promptement avec le Pape, à faire cesser un schisme qui tourmentoit l'Empire autant que l'Eglise, & accompagnerent même la déclaration de menaces très-sérieuses. Henri ne put ou n'osa regimber, & l'ouvrage de la paix fut entamé dans le Concile de Rheims. Ces préliminaires n'ayant point eu de suite, l'Empereur auroit bien volontiers laissé tomber la négociation; mais relancé par ses Barons, il ne put se dispenser d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, où Calliste s'étoit déjà rendu, & convoquoit un Concile général dans la Basilique de Latran. Là fut enfin terminée la fameuse querelle des investitures, pour laquelle le Sacerdoce & l'Empire étoient depuis si long-tems aux prises. Les articles du traité, communi-

qués à l'Empereur & acceptés de part & d'autre, fermerent une des plus grandes plaies de l'Italie. Pendant plus de quarante ans, cette contrée eut infiniment à souffrir, & des hostilités qu'y commettoient les Empereurs, & des schismes qu'y suscitoient les Antipapes, dont l'élection fut presque toujours occasionnée par ces investitures que les Allemands fontinrent avec opiniâtreté, & que les Papes ne cessèrent de proscrire depuis Gregoire VII, le premier qui les eût attaquées.



CHAPITRE X.

*Nouveaux troubles excités dans
l'Empire & dans l'Eglise , à
l'occasion de l'élection de l'Em-
pereur Lothaire III , & de
celle du Pape Innocent II.*

MAlheureusement ce calme qu'on venoit de rendre à l'Eglise Romaine , ainsi qu'à l'Italie , fut trop passager. Au défaut des investitures , la discorde fit valoir d'autres prétextes pour renouveler les calamités & les guerres. Henri V étant mort sans enfans , environ trois ans après cet accord passé entre lui & le Pape , il fut remplacé par Lothaire , Duc de Saxe , le troisième de ce nom parmi les Rois d'Italie. Cette élection avoit quelque chose de bien singulier & de bien flatteur pour Lothaire. Il fut élu non seulement malgré lui , mais encore en dépit de plusieurs autres Princes qui aspiroient ouver-

L'an 1125.

tement à la Couronne. Le fait cessera néanmoins de paroître merveilleux , si l'on se transporte dans un Gouvernement électif , où le souvenir récent des vexations du dernier Monarque , doit naturellement déterminer les Electeurs en faveur d'un Prince chez qui l'on a lieu de présumer des qualités plus heureuses. Voilà sans doute ce qui fit porter sur le trône le Duc de Saxe , & donner l'exclusion à ses Concurrans. Parmi ceux-ci , Frédéric , Duc de Souabe , fils d'une sœur d'Henri V , s'étoit montré le plus ardent. Furieux du refus qu'il venoit d'essuyer , & surtout du choix qu'on avoit fait de Lothaire , qu'il savoit trop devoir être l'ennemi de tous les parens d'Henri (1) , il voulut du moins rendre nulle une élection qu'il ne lui avoit pas été possible d'empêcher , & se consoler d'avoir manqué cette Couronne , en

(1) Lothaire avoit été constamment aux prises avec Henri V , & en avoit reçu des outrages sanglants.

la plaçant sur une autre tête (1). Ayant grossi prodigieusement son parti, il fait prendre à son frere le titre de Roi, & l'envoie en Italie se faire reconnoître & couronner dans les Etats de Lombardie. Sans doute que les deux freres s'étoient assurés, par des manœuvres secrètes ou publiques, de l'Archevêque de Milan & d'une partie des citoyens. Au moyen de quoi Conrad reçut sans opposition la Couronne de fer, d'abord dans la Cathédrale de Monza, & ensuite dans la Basilique de S. Ambroise de Milan. Le droit apparent que lui conféroit ce couronnement, la terreur surtout des troupes qu'il commandoit, & la libéralité si décisive dans les commencemens, rangerent d'abord sous les loix de Conrad une foule de Princes & de Prélats Lombards & Toscans. Le petit nombre de dissidents fut bientôt contraint de plier, attendu qu'il se trouvoit dans l'impuis-

(1) Voyez Otton de Frisinghe, liv. 7, chap. 17, & Muratori, an. 1128.

sance de résister, & que Lothaire, entièrement occupé des affaires d'Allemagne, ne pouvoit songer à celles d'Italie. Cependant des progrès si rapides ne purent affermir Conrad. Honorius II, Successeur de Calliste, se déclara pour Lothaire, & condamnant hautement l'accueil que l'on faisoit à Conrad, il retrancha de sa Communion & déposa le Patriarche d'Aquilée, celui de Grado & l'Archevêque de Milan (1). De-là des rumeurs, des scandales & des schismes qui désolèrent une multitude de Cités, où les trois Prélats n'avoient que trop d'amis & de partisans disposés à les imiter dans leur désobéissance au Pape (2). Mais, à la fin, Honorius l'emporta par sa fermeté, soutenue des excommunications & des armes temporelles. Le parti du nouveau Roi succomba sous tant de

(1) Voyez Sigonius, liv. II, an. II29-30, pag. 659-60.

(2) Voyez Landulf le jeune, Histoire de Milan, *apud* Muratori, *Rerum Italicarum* tome 5.

coups. Conrad se réfugia d'abord à Parme en assez mauvais ordre , & fut bientôt après contraint de s'en retourner en Allemagne.

La protection même & le dévouement des Milanois contribuèrent beaucoup à la chute de Conrad. Les autres Villes puissantes de Lombardie, telles que Novare , Pavie , Plaisance , Brescia , Crémone n'étoient déjà que trop jalouses de la grandeur de Milan. Accepter un Roi de sa main , eût été un aveu trop authentique de sa supériorité. Elles tinrent donc opiniâtrément pour Lothaire, précisément parce que les Milanois faisoient les plus grands efforts pour Conrad, qu'elles appelloient ironiquement le Roi de Milan. Enfin les Milanoiseux-mêmes s'en lassèrent, & l'on peut conclure de tout ce que Litifred, Evêque de Novare , écrivoit à Lothaire touchant les affaires de Lombardie, que Milan étoit dès lors sur le point d'abandonner son protégé , à moins que ce Prélat, pour flatter Lothaire & lui inspirer plus de confiance , n'ait affecté d'ex-

rénuier l'état de son Compétiteur (1). Quoiqu'il en soit, sur la fin de l'année 1129, les affaires de Conrad étoient, pour ainsi dire, désespérées. La Lombardie & la Toscane paroissoient généralement disposées à se ranger sous l'obéissance de Lothaire. Tout annonçoit le retour de l'ordre & de la paix, quand la mort d'Honorius II replongea l'Empire & l'Eglise dans des troubles plus affreux.

An. 1130.

La plus saine partie des Cardinaux élut précipitamment Gregoire Cardinal du titre de Saint Ange, digne à tous égards de ce poste éminent. Une autre faction plus nombreuse de Cardinaux élut incontinent après le Cardinal Pierre, fils de ce Léon, Juif converti, dont la famille immensément riche jouissoit pour lors d'autant de considération & de crédit, qu'en avoient eu jadis les Crescentius & les Comtes de Toscanelle, ou qu'en eurent, dans

(1) Voyez Ulderich de Bamberg, *apud* Cecard. corp. hist. tome 2, p. 36.

les siècles suivans, les Colonnes & les Ursins. Les Frangipani, autre famille alors très-puissante, ainsi que l'atteste toute l'histoire Pontificale du douzième siècle, & rivale des Léons, soutinrent l'élection de Gregoire, qui prit le nom d'Innocent II (1). Mais la faction de Pierre de Léon, élu Pape sous le nom d'Anaclet, prit le dessus. Innocent contraint de sortir de Rome, gagne Pise, où il ne s'arrête que peu de jours, vient s'embarquer à Genes, & passe en France. Les François, les Espagnols, les Anglois & Lothaire le reconnoissent généralement pour vrai Pape. Mais en Allemagne, ainsi qu'en Italie, il y eut réellement deux partis combinés sur l'intérêt que l'on prenoit aux deux prétendans au trône. Innocent II ayant été reconnu par Lothaire, il falloit bien que Conrad & les siens suivissent Anaclet. Celui-ci, partant

(1) Voyez Rimaldi, an 1130. Voyez aussi Fleuri, liv. 68, nomb. 1. & suivant.

de ce principe, se hâta d'entrer en négociation avec Anselme, Archevêque de Milan, regardé en Italie comme le Chef de la faction de Souabe. Cet Anselme avoit disputé long-tems avec Honorius II, sur la maniere dont il prétendoit recevoir le *Pallium*. La fierté des Milanois ou sa propre vanité s'opposa toujours à ce qu'il se rendît à Rome, pour recevoir cet ornement [1] particulier aux Archevêques, des mains du Souverain Pontife, ou pour le prendre, s'il aimoit mieux, sur le tombeau des Apôtres; & le Pape refusa constamment de le lui envoyer. Anaclet n'hésita pas de sacrifier une formalité purement arbitraire à l'acquisition d'un tel partisan. Il lui envoya sur le champ le *Pallium*, & cette condescendance lui valut Anselme & tout le peuple de Milan. Cependant le parti de l'Antipape n'en fut pas infiniment rehaussé. Les Milanois venoient de

(1) Voyez Sigonius, *de regno Italiae ubi supra*, pag. 661-62.

terminer glorieusement une guerre longue & opiniâtre , & d'imposer le joug aux Comasques. Yvres de leurs succès, ils traitèrent leurs Confédérés avec tant de hauteur , que ceux-ci en furent indignés & reconnurent Innocent II uniquement, parceque les Milanois s'étoient déclarés pour Anaclet. Ainsi l'adhésion de Milan, quoique la principale Cité de Lombardie , fut à peu près sans conséquence ; & les opérations de l'Antipape, pour attirer dans son obédience la Pouille & les autres Provinces soumises aux Normands , furent bien autrement importantes.

Robert , ainsi que nous l'avons remarqué plus haut , laissa le Duché de Pouille à son fils Roger , qui le transmitt également à son fils Guillaume [1]. Celui-ci étant mort en 1127 , & n'ayant pas laissé d'enfans, la succession appartenoit incontestablement à Boemond II , Prince d'Antioche , fils de cet autre Boemond

(1) Voyez Summonte , histoire du Royaume de Naples , tome 2. liv. 2. chap. 1.

si célèbre dans les guerres de la Terre Sainte , petit-fils par conséquent de Robert Guiscard , & unique rejetton de cette branche. Mais le Prince d'Antioche étoit éloigné ; & son Oncle Roger II , Comte de Sicile , profita de la circonstance pour s'emparer des Etats délaissés par le Duc Guillaume [*]. Roger

(*) Le ressentiment pouvoit y avoir autant de part que l'ambition. Roger ne voyoit peut-être dans son neveu Boëmond , qu'un de ces Princes croisés, dont le Chef l'avoit outragé de la manière la plus indigne dans la personne de sa mere. Voici le fait : » Baudoin , Roi de Jérusalem , pressé » de tous côtés par les Infidèles , ne savoit » où prendre de quoi soutenir son trône » chancelant , & payer ses troupes. Dans » cette extrémité , il s'avisa de rechercher » la main d'Adélaïde , veuve de Roger I , » & mere du jeune Roger II , âgé pour » lors de quinze ans. Rien en effet n'étoit » mieux imaginé. Adélaïde passoit généralement pour avoir amassé des trésors » immenses pendant la tutelle de son fils , » & pour être en état de rétablir tout d'un » coup les finances du Royaume de Jérusalem. En conséquence , Baudoin fait » partir sans délai des Ambassadeurs , dont » les propositions ne pouvoient qu'être du

fut bientôt après délivré d'un concurrent, dont les droits sur le Duché

» goût d'une Princesse ambitieuse & très-
 » empressée de quitter le titre de Comtesse
 » pour celui de Reine, Afin d'ôter à Ro-
 » ger & à ses Ministres tout prétexte de la
 » troubler dans l'acquisition d'une Cou-
 » ronne, elle fit arrêter : *Que les enfans*
 » *à naître du présent mariage, succède-*
 » *roient uniquement au trône de Jérusa-*
 » *lem ; & qu'en cas que Baudoin vint à*
 » *décéder sans enfans, son Royaume ap-*
 » *partiendroit à Roger, fils d'Adélaïde.*
 » Au moyen de quoi le traité fut conclu
 » sans difficultés, & la Comtesse se hâta
 » de partir, embarquant avec elle une
 » quantité prodigieuse de munitions, d'ar-
 » mes, de chevaux, d'argent surtout ; car
 » c'étoit là l'objet le plus essentiel & le
 » plus ardemment désiré. Arrivée avec sa
 » riche cargaison à Ptolémaïde, elle reçoit
 » solennellement la bénédiction nuptiale,
 » & ce diadème qui lui coûtoit si cher.
 » Elle en jouit assez tranquillement pen-
 » dant deux ans ; au bout desquels, Bau-
 » doin tomba malade, & même si dangé-
 » reusement, que l'on craignit pour sa vie.
 » Les redoutables approches de la mort
 » lui rappellerent toute la force d'un pre-
 » mier engagement, & l'horreur des sup-
 » plices réservés aux violateurs de la foi
 » conjugale. Le parjure avoit une autre

de Pouille étoient si légitimes. La mort de Boemond II l'affermir dans

» femme vivante, qu'il avoit épousée avant
 » de monter sur le trône, & répudiée sous
 » divers prétextes, sans daigner même re-
 » vêtir son divorce d'aucune formalité.
 » Cette infortunée, forcée de s'enfermer
 » dans le Monastère de Sainte Anne de
 » Jérusalem, obtint ensuite l'agrément d'al-
 » ler joindre ses parens à Constantinople,
 » où elle abusa, dit-on, de sa liberté, &
 » donna dans la galanterie la plus outrée.
 » Mais Baudoin mourant ne sentoît que ses
 » torts vis-à-vis d'une malheureuse qui n'en
 » étoit pas moins sa légitime épouse, & se re-
 » prochoit jusqu'aux désordres dans lesquels
 » elle s'étoit plongée. De l'avis de ses
 » Barons, il fit vœu de la reprendre, si
 » le ciel daignoit prolonger ses jours; &
 » appelant sur le champ la Reine, il lui
 » fait cet horrible aveu, & lui déclare sans
 » ménagement qu'il la quittoit. On conçoit
 » aisément le désespoir & la fureur d'Adé-
 » laïde. Elle accabla d'injures Baudoin &
 » ses Ministres, cria mille fois à la trahi-
 » son; & ne pouvant plus se souffrir dans
 » un pays où elle essayoit le plus sanglant
 » des outrages, elle fit voile, sans diffé-
 » rer, pour la Sicile; rapportant au lieu de
 » trésors une douleur mortelle, & qui ne
 » tarda pas en effet de la conduire au tom-

la possession de toutes les Provinces situées en deçà du Phare. Honorius II, qui en vertu des droits du Saint Siège sur ce Duché, s'étoit opposé de toutes ses forces spirituelles & temporelles, à l'usurpation de Roger, fut enfin obligé de céder & de lui en donner l'investiture. Le Comte de Sicile ayant ensuite continué la guerre contre les Barons de Pouille, se trouvoit au plus fort de ses victoires, lorsque la mort d'Honorius II replongea l'Eglise de Rome dans toutes les horreurs du schisme. Le nouveau Duc uniquement occupé des moyens de cimenter sa grandeur, &

» beau. Cette odieuse aventure déshonora
» Baudoin, & fit un tort infini aux affaires
» de la Terre Sainte. Le Comte Roger,
» fils d'Adélaïde, dont toute la Cour épou-
» sa le ressentiment, jura une haine im-
» placable au Roi de Jérusalem & à tous ses
» Vassaux. Aussi ne leur envoya-t-il jamais
» aucun secours, dit Guillaume de Tyr ;
» de tous les Princes de la chrétienté, il fut
» le seul qui ne prît aucun intérêt aux dé-
» fastres que les Chrétiens essuyèrent en
» Palestine & en Syrie. *Muratori, tome 6.*
» page 374 «.

d'y faire concourir tous les incidents, n'hésita pas d'embrasser le parti d'Anaclet, persuadé que cet Antipape lui seroit toujours plus favorable ou moins contraire qu'Innocent. Dédaignant le titre de Comte & de Duc, il voulut ceindre le diadème & s'intituler Roi de Pouille. Anaclet plus jaloux de se maintenir en possession de sa tiare usurpée, que d'en soutenir les droits & les prérogatives, accorda tout ce qui plut à Roger, & son Légat lui donna solennellement (1) la Couronne Royale dans la Cathédrale de Palerme, où se fait encore de nos jours le couronnement des Rois des deux Siciles. Dans ces entrefaites, Innocent II, qui étoit toujours en France, & d'accord avec lui presque toutes les Cités & les Familles puissantes d'Italie, qui te-

(1) On peut voir chez Alexandre, Abbé de Tèleze, historien de Roger, combien cette cérémonie fut éclatante & pompeuse, liv. 2. chap. 1. Voyez aussi Pierre Diacre, Chroniques du Mont Cassin, liv. 4. chap. 7.

noient pour Lothaire , preffoient vivement ce Roi de venir prendre poffeffion du Royaume , rendre à l'Eglife fon véritable Pafteur , & recevoir de fes mains la Couronne impériale. Il y vint enfin l'an 1132, le huitième de fon règne ; mais fi mal fourni de troupes & d'argent , qu'il y excita plutôt le mépris que la terreur. La Lombardie , la Tofcane, la Romagne ne s'apperçurent prefque pas de fa préfence. L'Antipape refta , pour ainfi dire , maître de Rome ; & Lothaire fe voyant hors d'état de l'en chaffer , fe fit couronner comme il put dans la Bafilique de Latran ; le Vatican étant au pouvoir des fchifmatiques & absolument inabordable. Cependant le bruit de la prochaine expédition de Lothaire avoit enhardi les Peuples & les Barons de la Pouille. Ils fe flattoient de fecouer , à l'aide des Allemands , le joug de Roger. A l'arrivée de Lothaire en Italie , tous les mécontents éclatèrent , & fe mirent fous la conduite de Raynulf Comte d'Alife , de Robert Prince de Capoue

& de Sergius Duc de Naples, principaux auteurs de la révolte. Mais toutes leurs espérances s'évanouirent à l'aspect de Lothaire. Il n'étoit rien moins qu'en état de les soutenir ; & la plûpart des rebelles succomberent sous les coups de Roger, tandis que le reste essaya de l'appaiser par une soumission prompte & volontaire.



CHAPITRE XI.

Concile de Pise , où Saint Bernard joue le principal rôle. Seconde expédition de Lothaire III, dans laquelle il réduisit presque toute l'Italie sous son obéissance.

C Ependant le nouvel Empereur étoit retourné en Allemagne. Innocent II, qui ne se trouvoit pas en sûreté dans Rome, revint s'établir à Pise, où il convoqua un Concile général, l'un des plus nombreux qu'on eût encore vu. Robert, Prince de Capoue, & Sergius, Duc de Naples y accoururent pour le ménager les secours de cette République, & pour engager le Pape à rappeler les Allemands contre Roger, leur tyran & leur ennemi commun. C'est ici le plus beau moment de la République de Pise. On y traita des affaires Ecclésiastiques & temporelles

de toute l'Europe , & d'autres régions encore plus éloignées. Une foule de Princes illustres s'y rendit de tous les points , comme dans un asyle sûr & inviolable. Pise en un motif dans ses murs l'élite de la Chrétienté. Le Saint Abbé de Clairvaux brilloit du plus grand éclat au milieu de tant d'illustres personnages. Bernard dirigeoit seul , ou presque seul , les décisions & les suffrages. C'est lui qui débrouilla ce cahos d'opinions contraires , & il eut véritablement la gloire de changer la face de l'Eglise & de l'Empire d'Occident. Le Pape Innocent lui fut redevable de la préférence qu'il obtint généralement sur Anaclet , & l'Empereur Lothaire , de toutes les conquêtes qu'il fit en Italie après la clôture du Concile de Pise. Lors de l'élection d'Innocent II & de l'Antipape Anaclet , Bernard jouissoit déjà , dans la Cour de France & parmi les Prélats de ce Royaume , de la plus haute réputation. Dès la naissance du schisme, Louis le Gros avoit assemblé un Concile pour savoir quel

étoit le vrai Pape (1). L'Abbé de Clairvaux , fut chargé d'examiner les lettres, les actes & les mémoires, envoyés de Rome par les deux partis ; & le droit d'Innocent lui ayant paru le mieux fondé , il fut décidé qu'on obéiroit à celui-ci & qu'Anaclet seroit regardé comme Antipape (2). Cette décision du Concile d'Estampes , ou plutôt de saint Bernard , entraîna , non - seulement toute la France , mais encore l'Espagne , l'Angleterre & une grande partie de l'Allemagne. Le Concile de Rheims , plus nombreux encore que celui d'Estampes , renouvela le décret en faveur d'Innocent , ainsi que les anathêmes lancés contre Anaclet & ses adhérents. On sent combien il importoit au Pape d'avoir un tel avocat en Italie. Bernard vint donc à Pise où il parut encore plus grand que dans sa patrie. Sa maison ne desemplissoit pas

(1) Voyez Ernold. liv. 2. chap. 1. *apud* Fleuri, liv. 68. nom. 6.

(2) Voyez l'Histoire Chronologique de Saint Bernard , par Dom Gaspar Petrina. 2 vol. in-4°. Edition de Turin 1737.

d'Evêques & de Cardinaux qui s'y rendoient en foule, pour traiter avec lui des affaires publiques & privées. Innocent dispa-roissoit ; Bernard étoit proprement le chef & l'arbitre du Concile. C'est alors, ou environ, que le saint Abbé travailla efficacement à faire cesser les troubles de Lombardie. Après avoir déterminé Conrad à se désister de ses prétentions, il écrivit aux Milanois avec tant de force & d'énergie, qu'il leur fit abjurer le double schisme & les rangea sous l'obéissance d'Innocent & de Lothaire (1). Frederic suivit bientôt après, l'exemple de son frere Conrad & vint demander grace.

La réunion de tant de vassaux augmentoit prodigieusement la puissance de Lothaire. Innocent & Bernard firent valoir les droits que de si grands services leur donnoient sur l'Empereur, & le pressèrent fortement de revenir en Italie combattre l'Antipape & son défenseur Roger. Le Prince Robert de Capoue se ren-

(1) Voyez la 133^e. & 139^e lettre de S^t Bernard. Voy. aussi Mabillon. Chron. Bernard. *apud* Fleuri, liv. 68. nom. 24,

An. 1136.

dit de Pise en Allemagne pour accélérer les préparatifs & le départ de Lothaire. L'Empereur d'Orient lui-même, intéressé à l'abaissement de l'entreprenant & trop avide Roi de Sicile & de Pouille, agit de concert avec le Pape. Leurs vives instances, & surtout la noble ambition d'effacer la honte de sa première & trop inutile expédition, déterminèrent l'Empereur. Il repassa les Alpes à la tête d'une armée formidable. Parmi les Princes & les Prélats qu'il menoit en grand nombre à sa suite, on remarquoit ce même Conrad auparavant son Concurrent, maintenant son Vassal fidele, & peu de tems après son Successeur (1). Jamais aucun Empereur Allemand ni François n'avoit fait en Italie des progrès plus heureux ni plus rapides que le furent ceux de Lothaire dans

(1) Voyez Otton de Frisinghen. Chron. liv. 7. *apud* Christ. *Urstittium*, tom. 1. Voyez aussi Landulf de S. Paul, Hist. de Milan. *Apud* Muratori, *Rerum Italicarum* tom. 5.

sa seconde expédition. Il soumit la plupart des Villes de Lombardie. Amédée III, Comte de Maurienne & Seigneur de Piémont, que les Annales de Saxe appellent *Hamada* [1], veut envain s'opposer au torrent. D'innombrables possessions & forteresses lui sont enlevées, & il est forcé de rendre hommage au vainqueur. Toutes ou presque toutes les Villes de la Toscane & de la Romagne plient sous le joug. Lothaire s'avance ensuite vers la Pouille en suivant les côtes de la mer Adriatique, tandis que son gendre Henri d'Est-Guelf s'y rend par une autre route, & marche à la tête de trois mille hommes, par Lucques, Pise, Viterbe & Rome, soumettant aux loix de son beaupere tout ce qui se trouve sur son passage. Roger qui se sentoît détesté de ses Barons, n'épargna rien pour conjurer l'orage. Il offrit à Lothaire des sommes immen-

[1] *Principis Hamadan innume-
ris urbibus, locisque munitis, &c. Annales
de Saxe, an. 1136.*

ses. Mais ses efforts & ses offres furent inutiles. Déjà la Pouille presque entière avoit secoué son joug. Déjà les Pisans, confédérés de l'Empereur, avoient fait lever le siège de Naples, & s'étoient emparés d'Amalfi : déjà même les troupes impériales, commandées par le Duc de Baviere, avoient rétabli Robert dans sa principauté de Capoue. Il ne restoit plus que Salerne, Ville très-considérable par le nombre de ses habitans, par ses richesses & la forte garnison qui la défendoit. Roger regardoit cette Cité comme la Capitale de ses Etats d'en deça du Phare. L'Empereur & le Pape déployerent donc contr'elle toutes leurs forces & celles de leurs alliés. Ils inviterent à ce Siège Robert de Capoue & Sergius de Naples, ainsi que les Pisans & les Genoïs, dont les flottes avoient si bien servi l'Empereur contre le Roi de Sicile. Les Salernitains n'attendirent pas l'assaut, & malgré la garnison Normande, ils se hâterent de capituler, au grand regret, dit-on, des Pisans qui comptoient fort sur le sac

de cette Ville. La conquête de la Pouille & de la Calabre étant achevée, il parut convenable d'y établir un nouveau Duc à la place de Roger. Cet incident faillit causer la ruine des affaires de la ligue, & fournir au Roi Normand l'occasion de recouvrer tous ses Etats. Ce n'étoit pas le choix du Sujet qui donnoit lieu aux contestations; les confédérés se réunirent d'abord en faveur de Raynulf, Comte d'Alife & d'Avellin. Mais Innocent & Lothaire réclamoient, chacun de leur côté, le droit de donner l'investiture de ce Duché. On disputa pendant plus d'un mois. Enfin on eut recours au *Mezzo Termine*, & il fut convenu que l'Empereur & le Pape tiendroient chacun d'une main l'étendart, instrument essentiel de ces sortes de cérémonies, & que le Comte se reconnoîtroit Vassal de l'un & de l'autre. Les Appuliens faisoient grand cas de ce Raynulf. Humain, sage & vaillant, il avoit pour lui tous les cœurs; & vu le prodigieux affoiblissement de Roger, il paroissoit que ces contrées devoient jouir sous un tel Duc de la paix & de la tran-

quillité. Après l'installation du Comte d'Alife, Innocent & Lothaire se rendirent à Rome, moins contents l'un de l'autre qu'ils n'en étoient partis. C'est l'effet que produit ordinairement la prospérité. On se ligue avec empressement ; on agit d'abord avec intelligence & chaleur ; & les succès occasionnent bientôt des froideurs & des débats. Indépendamment de la dispute touchant l'investiture, il étoit survenu d'autres différens entr'eux par rapport aux Moines du Mont Cassin qui réclamoient la protection de l'Empereur, & que le Pape vouloit à toute force traiter en excommuniés, comme ayant adhéré à l'Antipape. Le Pontife vouloit user de la même rigueur à l'égard des Pisans, dont la défection, devant Salerne, avoit d'abord favorisé la retraite des Normands dans la grande tour, qui servoit de citadelle, & donné par conséquent à Roger plus de facilité pour rentrer dans la place. Mais un incident plus fatal encore, incident qui anéantit tous les effets de la confédération & d'une guerre consommée avec tant de bon-

heur, c'est que Lothaire, qui retour-
noit en Allemagne, fut attaqué dans
la Ville de Trente d'une maladie dont
il ne tint d'abord aucun compte, &
qui le conduisit néanmoins en peu de
jours au tombeau. Quel exemple dou-
loureux & mémorable de l'instabilité
des choses humaines ! Au sortir de
l'expédition la plus glorieuse, au mo-
ment où il paroïsoit que ce Monarque
alloit rendre à la dignité impériale l'é-
clat & la splendeur qu'elle avoit per-
du, la mort l'enleve ; il expire à la
descente des Alpes dans le plus misé-
rable Village de ses Etats, & laisse sa
maison, l'Allemagne & l'Italie, dans
une crise violente & plus terrible
peut-être que tous les troubles qu'el-
les avoient essuyés précédemment.



CHAPITRE XII.

Conrad III succède à Lothaire ; foiblesse de son règne. Fin du schisme. Le Royaume des deux Siciles reçoit sa dernière forme.

LEs Princes d'Allemagne étoient assez généralement persuadés que les intérêts & la gloire de la Nation exigeoient un Chef ; mais accoutumés de longue main à l'indépendance, ils ne vouloient pas de maître, & n'avoient garde d'élire un Souverain qui fût en état de les réduire & de les contenir. En conséquence, ils arrêterent d'abord l'exclusion d'Henri IV d'Est-Guelf, qui par sa qualité de gendre du défunt, par les preuves de valeur qu'il venoit de donner en Italie, & par la possession des deux vastes Duchés de Bavière & de Saxe, paroissoit n'avoir qu'un pas à faire pour monter
sur

sur le trône. Les Barons & les Prélats assemblés à Mayence, préférèrent Conrad de Souabe, le même à qui Frédéric, son frere aîné, avoit fait prendre, quelques années auparavant, le titre de Roi, pour contrecarrer Lothaire III qu'il détestoit. On ne s'apperçut presque pas en Italie de cette seconde élection de Conrad. Il eut si peu de part aux affaires d'en deça des Alpes, qu'il ne vint pas même prendre la Couronne Royale à Monza, & encore moins l'Impériale à Rome. Traversé dans tous ses projets par la faction des Ducs de Baviere, ennemis irréconciliables de la postérité des Henris, & par conséquent de la maison de Souabe dont étoit Conrad; bien loin de songer à soumettre l'Italie, il put à peine résister aux coups qu'on lui portoit en Allemagne. Si ses ennemis lui laisserent quelques momens de relâche dans les dernieres années de sa vie, ce fut uniquement en considération de son voyage à la Terre Sainte, où il accompagna le Roi de France, Louis VII, dans cette fameuse & funeste Croisade,

entreprise sur la parole du célèbre Abbé de Clairvaux, qui sçut ensuite s'en excuser d'une manière aussi noble qu'ingénieuse. A son retour de la guerre sainte, Conrad eut à peine le tems de prendre terre en Italie, sur les côtes de la Mer Adriatique. Il couroit en Allemagne réprimer les Bavarois, dont il avoit appris les nouveaux attentats; & la mort prévint tous ses projets sur l'Italie.

Cependant Roger qui avoit été forcé d'abandonner à Raynulf la Calabre & la Pouille, mît à profit toutes les circonstances. Il se prévalut en premier lieu de la retraite & du décès de Lothaire, ensuite de la foiblesse & des troubles domestiques de Conrad. Sentant ses forces trop inférieures à celles de Lothaire, il s'étoit d'abord retiré en Sicile, comptant que la division ne tarderoit pas à dissoudre cette redoutable ligue formée contre lui, ou que l'Empereur seroit bientôt obligé de retourner en Allemagne. Au premier avis qu'il reçut du départ de Lothaire, il passa le Phare à la tête d'une armée com-

posée de Siciliens & de quelques Sarrafins qui se trouvoient encore dans cette isle. Le Monarque Allemand étoit à peine sorti de Rome, & engagé dans la route d'Allemagne, que Roger étoit déjà rentré dans Salerne; & malgré le rude échec qu'il essuya peu de tems après, il se flatta toujours de recouvrer son Duché, parcequ'enfin Raynulf nouvellement installé & par conséquent mal affermi, fort affoibli d'ailleurs par la retraite des Allemands, des Pisans & d'autres Alliés, étoit évidemment hors d'état de faire une longue résistance. Le Pape ne sentoit que trop combien les forces & la position des deux Contendants étoient inégales. Mais lui-même se trouvoit pour lors fort embarrassé dans Rome. Harcelé par la faction d'Anaclet, ou de Pierre Leon, encore subsistante, il ne put y envoyer que Saint Bernard qu'il chargea d'entrer en négociation avec le Roi de Sicile, dont le parti devenoit chaque jour plus nombreux & plus formidable, depuis que la nouvelle de la mort de Lothaire s'étoit répandue.

Le saint Abbé ne réussit pas à mettre d'accord Raynulf & Roger : & il n'étoit guères possible en effet de concilier des intérêts si contraires. Tout ce que Bernard put obtenir, fut que Roger, pour éteindre le schisme, examineroit de nouveau les droits d'Innocent & d'Anaclet. En conséquence, il fut convenu que les deux Prétendans députeroient, chacun de leur côté, trois Cardinaux chargés de plaider cette grande affaire en présence du Roi. Il falloit qu'Innocent fût bien persuadé de la justice de sa cause, ou furieusement allarmé de la puissance de Roger, protecteur de son rival, ou enfin extrêmement pressé de rendre la paix à l'Eglise gémissante, pour remettre si formellement en question ce que presque toute la Chrétienté avoit jugé en sa faveur. Cependant Roger ne se pressoit pas de prononcer. Charmé d'amuser le Pape par des négociations qui lui donnoient le tems de combiner & d'observer le cours que prendroient les affaires, il ne songeoit nullement à con-

clure. Après une infinité de discussions & de séances, on ne savoit point encore pour lequel il penchoit. Raynulf & l'Antipape Anaclet moururent dans l'entrefaite; au moyen de quoi il sembloit qu'Innocent & Roger, délivrés respectivement de celui qui fomentoit entr'eux les contentions & l'aigreur, devoient se rapprocher & faire promptement la paix. Mais Roger, chez qui tous les motifs de religion & de bien public étoient subordonnés à l'ambition, ne jugea pas à propos de se prêter à des circonstances si favorables. Consulté par les partisans de l'Antipape & les siens, sur le parti qu'il convenoit de prendre, il répondit qu'il n'entendoit point qu'Anaclet restât sans successeur. On sent bien qu'il ne vouloit entretenir le schisme dans l'Eglise de Rome, que pour en imposer au nouveau Pape, & le rendre plus souple. Mais pour le coup, sa politique fut en défaut. Les Cardinaux de la faction d'Anaclet eurent beau proclamer leur Grégoire, qu'ils appellerent Victor IV; le parti d'Innocent grossissoit de jour

en jour , & bientôt les Chefs du schisme vinrent eux-mêmes se jeter à ses pieds. Ce retour si décisif pour le repos de l'Italie , fut principalement l'ouvrage de S. Bernard qui se trouvoit encore à Rome , & qui vint , dit-on , à bout d'engager Victor à déposer sa thiare usurpée. Peut-être que l'éloquence de Bernard n'en eut pas toute la gloire. Des sommes très - considérables qu'Innocent fit toucher à son adversaire , ne secondèrent pas mal les talens du médiateur. C'est du moins ce qu'assure Pierre Diacre ; & il est effectivement assez probable que le Pontife se soit cru permis de recourir à cet expédient pour rendre la paix à l'Eglise [1].

Après l'extinction du schisme , le Pape se livra tout entier aux affaires de la Pouille , qui ne lui donnoient guères moins de soucis. Voyant que

(1) Voyez Pierre Diacre , Chronique du Mont Cassin , liv. 14. chap. dernier. Voyez aussi l'Histoire Chronologique de St Bernard , par D. Gaspard Petrina , *ubi supra*.

les excommunications faisoient peu d'effet , il eut recours aux armes temporelles. Innocent sort donc de Rome , suivi d'un nombre considérable de Cardinaux & de Barons Appuliens, partisans du feu Duc Raynulf , & marche à Roger , fermement résolu de le contraindre enfin à restituer la principauté de Capoue, qu'il avoit reconquise sur le Prince Robert , après le départ de Lothaire. Roger n'avoit garde d'en venir à une action générale. Il négocioit , envoyoit des ambassades & tâchoit de se tirer d'embarras à force de détours & de ruses. Ce manège lui réussit. L'armée d'Innocent fut surprise , battue , mise en déroute , & le Pape lui-même fait prisonnier , ainsi que plusieurs Cardinaux de sa suite. C'étoit exactement la répétition de l'aventure de Léon IX [1]. Innocent qui comptoit sans doute marcher impunément sur les traces de son Prédecesseur , y perdit également la li-

(1) Voyez plus haut Chapitre VII,
page 275.

berté , & Roger se faisant de son côté un devoir d'imiter , de surpasser même, son ayeul Guillaume , eut un respect infini pour la personne sacrée de son prisonnier. Ces marques extérieures de soumission qui coûtent si peu quand on a vaincu , ne nuisirent point à ses intérêts. On prétend même que le Pape y fut sensible. Mais la nécessité lui parloit trop impérieusement , pour que l'on puisse faire honneur de sa résolution à quelque autre motif. Quoiqu'il en soit, le traité de paix fut bientôt conclu à l'entière satisfaction de Roger (1). Le Pape lui confirma le titre de Roi , renouvela toutes les anciennes investitures , & lui adjugea nommément cette principauté de Capoue, pour la restitution de laquelle on avoit pris les armes. Il est vrai que pour colorer cette cession honteuse & même injuste , du vivant de Robert , Prince légitime de Capoue , on lui prête un motif honnête &

(1) Voyez Falcon de Benevent , *apud* Muratori, *Rerum Italic.* tom. 5.

respectable. La Bulle d'investiture porte que le Pape a voulu, par tant de bienfaits & de concessions, attacher plus fortement Roger aux Souverains Pontifes, & lui imposer l'obligation de soutenir l'honneur & les droits du Saint Siége [1].

Roger acquit par d'autres moyens les Etats dont l'acte d'investiture ne faisoit pas mention. Naples, qui sous le nom de Duché, & au moyen d'une espèce d'hommage qu'elle rendoit à l'Empire d'Orient, avoit réellement joui jusqu'alors du Gouvernement Républicain & repoussé tous les assauts de Roger, effrayée de la grandeur de ce Roi, se hâta de lui envoyer des Ambassadeurs & de se ranger sous ses loix. Il est vrai que Roger ne toucha point à la forme du Gouvernement Civil de Naples; mais il ne laissa pas d'y jouir des droits utiles & réels de la souveraineté. La Justice y fut admi-

(1) Voyez Lunigo, Code Diplomatique, tome 2, p. 850.

nistrée par ses Officiers , & les tributs furent levés en son nom & à son profit. Après quoi il rentra en possession de Troia , & de toute la Province appelée Capitanate , chassé de Brindes , Tancrede de Conversano , disposa souverainement des Etats de Salerne , dont Innocent prétendoit le domaine direct , & qui n'étoient point compris en effet dans les articles de la concession. En un mot , on vit sous lui toutes les Provinces qui composent aujourd'hui le Royaume de Naples , & que l'on comprenoit alors sous le nom de Duché ou Royaume de Pouille , s'unir en un seul corps , & former une vraie Monarchie. Les Siciliens prétendirent que tous les Etats acquis par Roger en deçà du Phare , devoient être regardés comme Provinces subordonnées à la Sicile , attendu qu'ils avoient été conquis par un Prince déjà reconnu & déclaré authentiquement Roi de cette Isle par un Diplôme Pontifical. Il est bien certain que Palerme fut la résidence la plus ordinaire des Rois , & que la cérémonie du couronnement ne se

fit jamais ailleurs. Il est encore évident, par toute l'histoire & par une infinité de monumens, que les Duchés de Pouille & de Calabre, les Principautés de Tarente, de Capoue, de Salerne, Bary, Naples, Sorrento & autres étoient censées membres du Royaume de Sicile. C'est même de-là que vint la distinction de Sicile d'en deça & d'en delà du Phare ou des deux Siciles, dénomination qui subsiste encore dans le titre que prennent les Rois de Naples. D'un autre côté, il y a bien des choses à dire en faveur de la Pouille. Outre qu'il ne paroît nullement impossible de prouver qu'elle fut toujours indépendante du Royaume de Sicile, il est certain qu'elle le devint par la suite, & surtout après que les Rois se furent fixés à Naples, & en eurent fait, en quelque sorte, la Capitale du Royaume. Mais, cette question ne peut guere intéresser que les Nationaux. Laissons donc les sçavants de ces contrées se disputer la prééminence, & observons encore un moment la grandeur de Roger. Il s'affermir si bien & si

rapidement dans les conquêtes, qu'il fut en état de prendre part aux expéditions d'Afrique. Il osa même changer ou réformer du moins le système politique, & publier un nouveau Code. Il institua ces fameuses charges de la Couronne, grand Connétable, grand Chancelier, grand Juristicier, grand Amiral, Camerier ou Chambellan, Protonotaire, Sénéchal; sept Offices brillants qui rehaussoient la splendeur & la majesté de son trône, & donnoient à ses Etats l'imposant & magnifique aspect d'une Monarchie [1]. Ainsi donc on vit ces vastes contrées de l'Italie, habitées du temps des Romains par tant de peuples libres & belliqueux, & divisées ensuite sous les Lombards, en un si grand nombre de Principautés & de Républiques indépendantes les unes des autres, se réunir vers le milieu du douzième siècle, & passer sous la domination d'un seul; tandis que la Lombardie soumise pendant

(1) Voyez d'Egly, hist. des Rois de Naples de la Maison de France, tom. 1.

plusieurs siècles à ses Monarques Lombards, François, Allemands & quelquefois Italiens, marchant plus rapidement que jamais vers l'indépendance, se divisoit en petits Etats, & que chaque Cité secouant le joug des Empereurs & des Rois, s'érigeoit en République.



LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Républiques Italiennes & des Factions Guelles & Gibelines. Frederic I, dit Barberouffe ; sa premiere expédition en Italie.

LA tyrannie produit d'ordinaire la liberté, & l'abus de celle-ci ramene à son tour le despotisme & la tyrannie. Ce principe consigné dans les ouvrages de nos meilleurs Ecrivains, est appuyé sur plus de vingt siècles d'observations & d'expériences. Tels sont les différens périodes que les Villes d'Italie de la plus haute antiquité, & celles du moyen âge ou des siècles barbares ont parcourues tout aussi sensiblement que les Cités de la Grece politique & savante. Telle est, si j'ose le dire, la loi nécessaire & invariable, selon laquelle les différentes formes de

Gouvernement se succèdent chez les peuples agrestes, ainsi que chez les Nations les plus éclairées : car après tout, il ne faut pas s'imaginer que les sciences & les arts exaltent si fort les qualités essentielles & constitutives de l'homme social ; les principes naturels lui découvrent, sans le secours de l'étude & des livres, tout ce qui convient à sa sûreté & à son bonheur ; & s'il n'atteint pas toujours le but, c'est uniquement faute de moyens & d'occasions. Cependant il est à remarquer que les révolutions qui arriverent en Italie & principalement en Lombardie, après la chute de l'Empire des François, different de celles des anciennes Républiques, en ce que les Cités Italiennes sortant, pour ainsi dire, en même tems de l'anarchie & de la tyrannie, eurent deux pas à faire pour arriver à la liberté. Il fallut d'abord que chacune d'elles se détachât du tout, & cessât de faire partie de l'Empire ou du Royaume d'Italie ; & qu'ensuite elle se couât le joug des Lieutenans de l'Empereur, devenus ou tyrans ou souverains in-

dépendants, de simples Ministres & Gouverneurs qu'ils étoient auparavant. Que les Marquis & Comtes Italiens aient été réellement indépendants du Chef suprême (1), c'est, je crois, ce que nous avons suffisamment établi dans les livres précédents. Voyons donc ici en peu de mots, comment toutes ces Villes du Royaume d'Italie, après s'être soustraites à la domination de leurs Comtes & Marquis, s'érigèrent en Républiques. Muratori a traité fort au long cette matière dans le tome 3^e. de ses Dissertations sur les antiquités du moyen âge (2). Ainsi je ne ferai à peu près que réduire en une page ou deux ce qui remplit, chez cet Ecrivain, cinq discours entiers, que ses talens & sa célébrité n'empêchent pas de trouver un peu dif-

(1) C'est-à-dire, le Roi d'Italie ou l'Empereur, dignités qui furent même unies pendant fort long-tems, sur une seule tête.

(2) Il en parle même en différens endroits de ses Annales.

fus. Il est vrai que Muratori entasse, dans ses Differtations, les événemens de plusieurs siècles; au lieu que par mon plan je suis dans le cas de me résumer plus fréquemment & à de moindres distances.

La foiblesse des Successeurs de Charlemagne, les débats & la rivalité de tous ces Princes qui aspirèrent au trône d'Italie après l'extinction des Carlovingiens, l'éloignement & les dissensions domestiques des Empereurs Allemands fournirent d'abord aux Officiers, Gouverneurs & Commandans de Provinces, le prétexte & l'occasion de se saisir de l'autorité, chacun dans leur district, & de s'y ériger en Souverains absolus. Mais une fois que le lien de la subordination fut rompu, les choses ne s'arrêtèrent pas au point que les Marquis, Comtes, Ducs & Evêques se l'étoient imaginé. La multitude, ayant à son tour senti & calculé ses forces, traita bientôt ces Princes subalternes, comme ils avoient eux-mêmes traité le Chef suprême de l'Etat. A leur exemple,

elle réduisit tous les devoirs de l'obéissance en cérémonial ; employant toujours , à la vérité , le style ancien de la soumission , mais n'en conservant pas la plus légère trace dans sa conduite. La plupart des Empereurs se contentoient , pour toute marque de Souveraineté , d'exiger certaines sommes dans les différens besoins qui leur survenoient au de-là des Monts ; & tous les Seigneurs Italiens , Vassaux de l'Empire , ne se maintenoient eux-mêmes dans leurs fiefs ou Gouvernemens , qu'au moyen de l'argent qu'ils avoient soin de faire passer à l'Empereur , toutes les fois du moins que celui-ci ne le trouvoit pas assez foible pour que l'on pût lui refuser impunément les subides. Dès que les différentes Communes d'Italie eurent découvert la recette , elles ne manquerent pas de s'en prévaloir contre leurs propres Gouverneurs. Les Villes maritimes furent les premières à secouer le joug , comme étant les plus pécunieuses , à raison de leur commerce , les moins exposées à la rapacité & aux extorsions des Gouverneurs , &

les plus à l'abri du brigandage des Grands , à qui des commerçants & des marins donnoient bien moins de prise que les cultivateurs , l'argent & les marchandises n'étant point aussi faciles à enlever que les fruits de la terre. Les mémoires du onzième siècle sont fort arides & très-obscur. Cependant il paroît que Gênes, Lucques & Pise ont devancé les autres Cités , & que la date de leur liberté est un peu plus ancienne. Mais l'exemple ne tarda pas beaucoup d'être suivi des Villes situées au centre de la Lombardie , & spécialement de Milan , Pavie , Asti , Cremona , Lodi que l'on voit après , l'an 1000 , agir en Etats libres , faire de leur propre autorité des alliances , des guerres , des traités de paix , sans tenir aucun compte de l'Empereur ni du Chef quelconque qui prétendoit les gouverner au nom de l'Empire (1). En général , les

(1) Voyez Arnulf , Histoire de Milan ; liv. 3. chap. 6 ; & Muratori , *Rerum Italicarum* , tom. 4 , pag 22-23.

Villes d'Italie regarderent le regne d'Henri (1) comme l'époque de leur liberté. C'est ce qu'elles déclarerent ensuite dans leur traité de confédération ; traité qu'elles renouvelerent en se liguant contre Frederic I. Les anathêmes lancés contre Henri, trouverent les peuples fort dégoûtés du Gouvernement impérial ; or qu'on se figure avec quelle ardeur ils faquirent un prétexte qui sembloit les dispenser de l'obéissance, & leur faire un devoir de secouer le joug Allemand. D'un autre côté, les Villes que certains motifs particuliers empêcherent d'entrer dans le parti sacerdotal, obtinrent des Empereurs ce que les autres avoient usurpé. Henri V, Lothaire II & Conrad III, Successeurs du malheureux Henri IV, prodiguerent les concessions & les privilèges. Craignant d'augmenter encore le cour-

(1) Henri IV ou Henri V, car il est assez indifférent qu'elles aient eu l'un ou l'autre en vue. Voyez Muratori, Dissert. 40, an. 1157.

roux de ces terribles Pontifes , & de perdre l'ombre d'autorité qui leur restoit en Italie , non seulement ils ratifièrent la liberté que certaines Villes s'étoient arrogée , mais ils l'accorderent à beaucoup d'autres , afin qu'il ne fût pas dit que la condition des peuples fideles & de leurs propres amis , étoit pire que celle des Cités ennemies & rebelles. Enforte que vers le milieu du douzième siècle , presque toutes les Villes de Lombardie se trouverent , de maniere ou d'autre , en possession de se gouverner en commun & de leur propre autorité. Mais il en est des sociétés & des corps politiques , comme de chacun des individus qui les composent : leur ambition croît & s'étend au milieu des succès. Les Villes d'Italie peu contentes de s'être soustraites à la domination des Etrangers & des Rois , voulurent encore assujettir leurs voisins ; & leur passion pour la liberté ne fut pas plutôt satisfaite , que la fureur de commander vint les saisir. Milan, que son ancienneté , sa grandeur &

ce beau droit de couronner les Monarques d'Italie par les mains de ses Archevêques, mirent en état d'aspirer à l'indépendance, avant toutes les autres Villes de Lombardie, fut aussi la première à vouloir conquérir & subjuguier les Cités d'alentour. Elle en réduisit en effet quelques-unes dans une entière servitude, comme Lodi & Come, en harcela d'autres & les mit presqu'aux abois, comme Pavie & Cremone, & fut pour toutes en général une source d'allarmes & de jalousie. C'est particulièrement sous le regne de Conrad III, que les Milanois portèrent le plus loin l'ambition & l'audace. Cet Empereur, jadis leur protégé, savoit parfaitement à quel point ils étoient puissans, & n'avoit garde de commettre ses forces avec les leurs. D'ailleurs, il se rappelloit avec quelle chaleur ces Milanois l'avoient soutenu dans le tems qu'il disputoit la Couronne à Lothaire, & quand il se vit, après la mort de son compétiteur, affermi sur le trône, il crut devoir ménager d'anciens amis. Mais l'ambition des Milanois faillit

coûter cher à l'Italie. Les Allemands s'en prévalurent pour rétablir leur autorité, & la Lombardie trembla pour cette précieuse liberté qu'elle venoit d'acquérir.

Conrad III mourut l'an 1152, le quatorzième de son regne. Dans ses derniers moments, il exhorta les Princes Germaniques à choisir pour Successeur Frederic, dit Barberouffe, fils de son frere Frederic le Louche. La recommandation d'un Roi mourant qui préféroit un neveu, dans toute la force de l'âge, à son propre fils encore enfant, fut d'un grand poids auprès des Electeurs, & leur parut évidemment dictée par l'amour du bien public. Indépendamment des qualités personnelles de Frederic, qui étoient assurément éminentes quoique mêlées de grands vices, d'autres raisons très-fortes déterminoient les Electeurs. Ils comptoient, en le portant sur le trône, assoupir & même éteindre ces discordes intestines qui tourmentoient déjà furieusement l'Allemagne; & qui s'étant dans la suite allumées en Italie, y causerent des maux infinis.

Deux familles puissantes florissoient en Germanie , & éclipsoient toutes les autres ; celle des Henri de Ghibelingue & celle des Guelfes d'Altorf. La Maison d'Est s'étant ensuite entée sur la dernière , par le mariage d'Azzon d'Est avec Cunegonde , fille de Guillaume III , elle prit le nom de Guelfe d'Est , d'où descendent les Ducs de Modene , ainsi que ceux de Brunswick & d'Hanover [1]. La maison Ghibelline , comptoit plusieurs Rois & Empereurs , tels qu'Henri III , IV & V. Les Guelfes étoient depuis long-tems des Princes ou Ducs redoutables , qui dispuoient de puissance & de considération avec les Empereurs eux-mêmes , & bouleverserent plus d'une fois l'Etat [2]. Ces deux mai-

(1) Voyez Muratori , antiquités de la maison d'Est , part. 1 , chap. 2.

(1) *Dux in Romano orbe , apud Galliæ Germaniæve fines , famosæ familiæ hætenus fuere : una Henricorum de Gueibelinga , alia Guelforum de Altdorfio : altera Imperatores , altera magnos Duces producere solita. Istæ frequenter sese invicem æmulantes,*
sons

sons firent sous le règne d'Henri V, une alliance qui fut regardée comme un augure des plus heureux. Frederic-le-louche, Duc de Souabe, épousa Judith, fille d'Henri-le-noir, Duc de Baviere, & sœur de Guelf VI, qui étoit, pour lors, chef de la maison d'Altdorf (1). Ainsi le sang des deux familles rivales se trouvant confondu dans la personne de Frederic Barbe-rousse, chef, par son pere, de la faction Gibelline, & propre neveu, par sa mere, de celui qui étoit à la tête des Guelfes, il y avoit tout lieu d'espérer, qu'étant placé sur le trône impérial, il maintiendrait l'union & rameneroit la tranquillité & la concorde dans l'Etat. En conséquence, Frederic fut élu & proclamé Roi, dans une Diette géné-

reipublicæ quietem multoties perturbant.
 Otton de Frinsinghen, *de gestis Friderici*,
 liv. 2, chap. 2.

(1) Voyez Otton de Frising, *ubi supra*. Voyez, aussi Amand. *de primis actibus Friderici*, cité par Muratori, an. 1152.

Tome III.

R

rale & fort nombreuse , tenue à Francfort, où assisterent même quelques Seigneurs Italiens. On devoit bien s'attendre que Frederic , plein de courage & d'ambition , ne souffriroit pas qu'une aussi belle Province que l'Italie , long-temps soumise aux Rois de Germanie ses Prédécesseurs , fût entièrement soustraite à sa domination. Il chercha , sans délai , les moyens d'y rétablir l'autorité royale , presqu'anéantie , sous les derniers régnés. Les instances de certaines Villes & de plusieurs particuliers d'Italie , qui vinrent se plaindre à lui du Roi de Sicile & d'autres Potentats , mais surtout des usurpations & de la tyrannie des Milanois , le pouffoient encore à l'entreprise. Frederic naturellement ennemi de l'injustice & ne pouvant souffrir d'ailleurs , que d'autres que lui , fussent les maîtres en Italie & particulièrement en Lombardie , se livra d'autant plus volontiers à cette expédition , qu'il étoit assuré de trouver dans la contrée même beaucoup de partisans. Ayant donc pris la route de Trente , suivi d'un grand nombre de ses vassaux Al-

Otton Frising. l. 2. Ch. 11-12.

Sigon. l. II. init.

l'empereur, il convoqua une Diette générale à Roncaglia, où se tenoient d'ordinaire ces sortes d'assemblées. Il s'y rendit une foule de Princes Italiens & un nombre plus considérable encore d'Officiers municipaux, représentants les Cités de Lombardie, qui prenoient, dès lors hardiment, la qualité d'Etat libre & de République, sans refuser, néanmoins, de reconnoître la suprématie du Roi. Il ne faut pas s'imaginer que toutes ces Républiques modernes eussent envoyé leurs Ambassadeurs à Roncaglia simplement pour rendre hommage à Frederic. Le serment de fidélité n'étoit pour la plupart, qu'un pretexte; au fond, elles n'avoient en vue que d'épier les démarches & les desseins du Monarque & de vérifier tout ce que la renommée publioit de sa personne & de ses forces. Cependant comme elles étoient toutes, plus ou moins ouvertement, en guerre les unes contre les autres, chacune se hâta de porter ses plaintes au nouveau Roi, afin de s'assurer sa protection. Frederic souhaitoit fort

les réduire sous sa domination, ainsi qu'elles l'avoient été sous Charlemagne ; mais la prudence ne lui permettoit pas d'aller directement à son but. Il sentoît qu'une entreprise ouverte ne manqueroit pas de leur faire oublier leurs ressentiments particuliers & de les unir étroitement contre lui , auquel cas les forces de la Germanie, toutes considérables qu'elles étoient , n'auroient pas été suffisantes pour les subjuguier. Il jugea donc, très-sagement , qu'il falloit d'abord protéger & secourir une faction , afin de s'en prévaloir ensuite pour accabler l'autre. Précisément les Milanois étoient aux prises avec les Pavésans & leur querelle partageoit toutes les autres Cités de Lombardie. La plupart de ces Villes ne jouoient un rôle qu'à la faveur du parti qu'elles soutenoient. Incapables de résister , par elles-mêmes , à l'Empereur , elles tomboient nécessairement à ses pieds du moment que les deux principales Cités auroient pris le parti de se soumettre. » Frederic » s'étant rendu en Italie , dit un

« Historien contemporain & très-
 » instruit, s'y prit fort adroitement
 » pour subjuguier les Lombards.
 » Voyant qu'il ne pouvoit éviter
 » de se déclarer pour l'une des
 » deux factions, c'est à dire pour
 » Milan ou pour Pavie, il jugea
 » plus à propos de se joindre aux
 » Pavésans. En effet, embrasser le
 » parti de Milan & subjuguier Pa-
 » vie, ce n'étoit rien gagner ou
 » peu de chose, parcequ'alors Fre-
 » deric auroit eu à combattre les
 » Milanois qui étoient sans con-
 » tredit les plus puissants (1) :
 ajoutons que ses forces n'eussent pas
 été peut-être suffisantes pour les
 soumettre. Frederic chercha donc
 avec empressement l'occasion de
 rompre ouvertement avec les Mi-
 lanois, qui ne pouvant se dérober
 entièrement à son joug ni se ré-
 soudre à le subir, agissoient d'une
 maniere fort équivoque, craignoient

(1) *Radulphus* ou sire Raul, chap. 6.
 Voyez Muratori, *rerum Italicarum* page
 2174.

toujours de contribuer à l'augmentation de son crédit ou de ses forces , le servoient avec peu de zèle & de sincérité , & devoient nécessairement lui fournir de fréquents sujets de plaintes.

An. 1155. Cependant Frederic avoit quitté Roncaglia & se portoit du côté d'Asti & du Montferrat , pour appuyer le Marquis Guillaume , son cousin , qui le servit ensuite avec tant de zèle & de courage. Les grandes Cités s'étoit déjà mises à poursuivre les Princes de leur voisinage & il y en avoit fort peu qui eussent échappé à la tyrannie municipale. De ce petit nombre étoit le Marquis Guillaume , alors aux prises avec ceux d'Asti & de Cairo (1). Frederic qui n'étoit venu en

(1) *Guilhelmus Marchio de Monteferrato vir nobilis & magnus , qui penè solus ex Italiæ Baronibus civitatum effugere potuit imperium , simul & Astensis Episcopus , gravem uterque super Astensium , alter , id est Marchio , super oppidanorum Kaire conquestionem facientes insolentiæ. Otton de Frisinghen. liv. 2 , chap. 13.*

Italie que pour dompter toutes ces républiques naissantes, & relever les vassaux & les Partisans de l'Empire, tomba sur Cairo, ensuite sur Asti qu'il détruisit presque entièrement. De là il vint, à la sollicitation des Pavésans ses alliés & ses bons amis, mettre le siège devant Tortone, dont les forces pour lors très-considérables, ne faisoient pas moins d'ombrage à Pavie que la puissance des Milanois. Le siège de Tortone est peut-être la plus glorieuse entreprise que Frederic ait exécutée en Italie pendant près de cinquante ans de guerre. Telle est, du moins, l'idée qu'en donne son historien, Otton de Frisinghen, dans un article particulier, très-détaillé & fort bien écrit (1). Mais, quoiqu'en dise Otton, toutes les machines inventées par Frederic devenoient inutiles, si la disette d'eau & de vivres n'eut forcé les Tortonois à capituler. Après la prise de Tortone,

(1) Voyez Otton de Frisinghen, *de gestis Friderici*, liv. 2, chap. 17 & suiv.

Frederic fut joindre ses fidèles Pavéfans , qui le reçurent avec des transports ; & attendu que dans les termes où il se trouvoit vis-à-vis des Milanois, il lui eût été assez difficile de se faire sacrer dans Milan & dans Monza , il prit la couronne royale dans Pavie , se prévalant de ce qu'elle avoit été , jadis , la Capitale des Rois Lombards.

Dans ces entrefaites étoit mort Eugene III, d'honorable mémoire ; & pour surcroît d'affliction , on perdit en même temps le célèbre Abbé de Clairvaux , qui par l'ascendant que lui donnoient sur tous les esprits des vertus héroïques soutenues d'une éloquence vraiment digne d'Athènes & de Rome , paroissoit être l'unique personnage propre à pacifier les puissances de la chrétienté. Anastase IV , Successeur d'Eugene III , ne vécut guere plus d'un an , & fut remplacé par Adrien IV. Celui-ci joignoit la prudence à la fermeté , & ne put cependant contenir les Romains , devenus plus turbulents & plus factieux que jamais. Frédéric , en

quittant Pavie pour se rendre à Rome, balançoit entre la faction des Citoyens & celle du Pape, qui lui faisoient, à l'envi, les propositions & les offres les plus spécieuses. On juge bien qu'au milieu de cette fermentation générale, où tant de Cités Italiennes se transformèrent en républiques, les Romains qui se souvenoient toujours de leurs grandeurs passées, ne restèrent pas immobiles. Peu contents d'aspirer, comme les autres, à l'indépendance, ils poussèrent le délire jusques à se flatter de redevenir tout à coup les Dominateurs de l'Italie (*). Infatués de

(*) Le vertige des Romains étoit l'ouvrage du fameux Arnaud de Brescia, disciple d'Abailard. Ce moine, dont la conduite est un mélange de fanatisme & d'imposture, crioit, depuis quelque temps, qu'il n'y avoit point de salut pour les Evêques, les Clercs & les Religieux, possesseurs de Seigneuries, de terres, & d'immeubles, & que par les loix Evangéliques, tous les biens fonds étoient au Prince, à qui seul il appartenoit d'en disposer en faveur des Laïcs. On juge bien que ceux-ci ne manquèrent pas d'applaudir à cet absurde rigo-

cette brillante chimère , ils députerent solennellement à Frédéric ,

risme. Arnaud, tout fier de ses premiers succès, se rendit à Rome vers 1138, & n'y trouva que trop de personnes disposées à l'écouter. Mais Innocent II le mit en fuite, en le menaçant de l'excommunication & d'une prison perpétuelle. Quelques années après, lorsque Eugene III, nouvellement élu & chassé de Rome par les rebelles, s'étoit retiré à Viterbe, » Arnaud, dit Muratori, tome 6. p. 481, » revint infecter Rome du poison de sa » doctrine. Il cria plus hautement que » jamais, qu'il falloit rebatir le Capitole, » rétablir le Sénat, l'ordre des Cheva- » liers, le Gouvernement, en un mot, » de l'ancienne Rome, & réduire abso- » lument le Pape aux fonctions spiri- » tuelles. Les Romains enivrés de l'en- » thousiasme d'Arnaud, crurent déjà voir » leur Cité redevenue la maîtresse du » monde. Ils abolirent la dignité de Pré- » fet, obligèrent les nobles Citoyens à » jurer obéissance à leur Patrice Jourdain, » fils de Pierre de Leon, & converti- » rent la basilique du Vatican en cita- » delle. « Cette maladie populaire dégénéra bientôt en fureur, & plus d'un quartier de Rome fut ensanglanté. Enfin Adrien IV, Successeur d'Eugene & d'Anastase, mit la ville en interdit. Les Ro-

pour régler les conditions auxquelles il devoit être reçu & couronné dans Rome. Leurs Ambassadeurs traitèrent avec plus de faste & de gravité, que leurs ayeux, du tems de Sylla & de Pompée, n'en auroient étalé,

maines effrayés de la cessation des Offices divins & des approches de la Pâque, vinrent se jeter aux pieds du Pontife & s'engagerent, par le plus redoutable des sermens, à chasser de Rome & du territoire. Arnaud & ses adhérents. Le réformateur prit aussi-tôt la fuite, mais les gardes du Pape l'atteignirent, & l'alloient conduire en lieu sûr, quand certains Seigneurs de la Campanie, qui le croyoient ou affectoient de le croire inspiré, vinrent l'arracher de leurs mains & l'emmenèrent dans un château. Lorsqu'ensuite Frédéric s'approcha de Rome pour traiter avec le Pape de son couronnement, Adrien chargea ses Légats de le réclamer. Frédéric fit arrêter sur le champ le Comte ou Vicomte, protecteur d'Arnaud; & ce Seigneur n'obtint sa liberté qu'en livrant le séditieux prédicateur aux Cardinaux Légats, qui l'envoyèrent à Rome, où il fût condamné à être pendu & brûlé. On jeta même ses cendres dans le Tybre, afin qu'il n'en restât rien qui pût entretenir la superstitieuse vénération du peuple.

peut-être , vis-à-vis d'un Proconsul revenant de sa Province , & demandant les honneurs du triomphe ou quelque charge dans la Cité. Frédéric comprit que les Romains ne cherchoient qu'un Général d'armée , & lui faisoient à peu près l'honneur de le choisir pour rétablir l'antique splendeur de la république. Choqué de tant de vanité , il se tourna du côté d'Adrien , qui consentoit de le couronner avec les cérémonies accoutumées , & aux conditions convenues entre leurs Prédécesseurs. Ce ne fut cependant qu'avec une extrême répugnance , que Frédéric servit d'Ecuyer au Pape & lui tint l'étrier ; son sacre même & son séjour dans la Capitale ne furent rien moins que pacifiques. Les Romains & les Allemands se battirent avec fureur , & Rome fut ensanglantée. Enfin voyant que les maladies consumoient son armée , Frédéric reprit la route d'Allemagne , laissant l'Italie , à peu près , sur le pied qu'il l'avoit trouvée. La destruction de

quelques places & le massacre de quelques milliers d'hommes, fut tout ce que produisit son couronnement. Mais en quittant l'Italie, Frédéric n'abandonna pas le dessein de la soumettre dans un temps plus favorable.



CHAPITRE II.

Tentatives de Manuel Comnène sur l'Italie. Seconde expédition de Frederic I. Nouveau schisme à l'occasion de l'Élection d'Alexandre III.

TAndis que Barberouffe travailloit en Allemagne à réparer son armée, & à se mettre en état de retomber sur la Lombardie; le Roi de Sicile, Guillaume-le-mauvais, & l'Empereur d'Orient étoient aux prises dans l'autre partie de l'Italie. Manuel Comnène, déjà maître d'Ancone & d'autres places situées sur la mer Adriatique, se proposoit non-seulement de conquérir la Pouille & la Sicile, mais encore de recouvrer l'Empire d'Occident (1). Il n'épargna ni l'or ni l'intri-

(1) Voyez Muratori, an. 1157 - 58 & 1166.

gue pour grossir son parti , & se ménager les secours des peuples maritimes , entre autres des Républiques de Pise & de Gênes , & surtout pour engager Adrien à le proclamer Auguste dans Rome , lui promettant même , en retour , de travailler de toutes ses forces à la réunion des Grecs avec les Latins (1). Mais tant de manéges & d'efforts n'aboutirent qu'à convaincre Manuel de la vanité de ses espérances. Touts ses vastes projets sur l'Italie se réduisirent à protéger , tantôt ouvertement , tantôt en secret , les ennemis de Barberousse , dont il craignoit le génie entreprenant , & qui , après avoir dompté l'Italie , pouvoit très-bien , en effet , tourner ses vues du côté de l'Orient. Il paroissoit même , que Frédéric ne tarderoit pas d'être en état de réaliser la conjecture ; & pour se voir maître absolu de l'An-

(1) Voyez Romoald de Salerne , & Sicard Evêque de Crémone , chez Muratori , *rerum Italicarum* tom. 7.

cien Royaume des Lombards, il ne lui restoit plus à soumettre que certaines villes très-fortes , à la vérité , mais en petit nombre.

Les Milanois & les Pavésans combattoient avec plus d'acharnement , que jamais : il n'y eut presque pas un seul point de la Lombardie qui ne ressentît les funestes effets de cette guerre. La plupart des Villes , dévouées à l'Empereur , étoient alliées des Pavésans , & comme elles sentoient leurs forces trop inférieures à celles de Milan , elles écrivirent & députèrent à Frédéric , pour le presser d'accourir à leur secours. L'Empereur , naturellement fier & colere , ne s'enflammoit que trop aisément contre quiconque osoit lui résister , & c'en fut assez pour lui faire accélérer l'expédition. Il envoya d'abord quelques brigades en avant , & marchant ensuite lui-même avec l'élite de ses troupes , il débuta par le siège de Brescia , l'une des plus obstinées à lui refuser l'obéissance & l'hommage. Brescia fit tout au plus

mine de résister & se rendit (1). Frédéric ne se pressa point de pénétrer dans le sein de la Lombardie, & préluda contre les Milanois par deux traits de politique qui annonçoient quel sort il leur préparoit. Il somma les Magistrats de cette Ville de comparoître par devant lui, & fit instruire leur procès dans toutes les formes. Par-là il se couvroit des apparences de l'équité & de la modération, & dans le cas auquel il en fallût venir aux mains, avant que Milan fut déclarée, par un jugement formel, coupable de rébellion & de félonie, il détournoit sur elle tous les reproches de violence & d'injustice (2). Les Milanois, voyant l'Empereur déjà maître de Brescia & prêt à fondre sur eux avec des

(1) Voyez Otton Morena. Hist. Land: apud Muratori, *rer. Ital.* tom. 6. pag. 1073 & suiv.

(2) Voyez Radwick, liv. 1. chap. 25: apud Muratori *rer. Ital.* tome 6, page 762. Voyez aussi Sigonius *de regno Italico* liv. 2, pag. 730-31.

An. 1158.

troupes fraîches & nombreuses, se hâterent d'envoyer des Ambassadeurs & des Avocats, appuyèrent leurs raisons par des sommes immenses qu'ils firent distribuer aux courtisans, & mirent tout en œuvre pour calmer le courroux de l'Empereur & obtenir la paix. Tout fut inutile. Frédéric, persistant dans la résolution de faire sentir à Milan le poids de son bras & de ses forces, rendit en même tems une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à toutes les Villes, ainsi qu'à tous les vassaux du Royaume d'Italie, de venir se ranger sous ses drapeaux avec toutes les milices qu'ils étoient en état de mettre sur pied (1). Parme, Crémone, Pavie, Novarre, Asti, Verceil, Come, Vicenze, Trevizes, Padoue, Verone, Ferrare, Ravenne, Bologne, Reggio, Modene & Brescia obéirent. Il n'est guere croyable

(1) Voyez Caffari Annales de Genes, & sire Raul, *apud* Muratori, *rer. Ital.* tom. 6.

cependant que toutes ces Villes se soient exécutées de si bonne grace, ni qu'elles aient envoyé la meilleure partie de leurs troupes, combattre pour Frédéric, au préjudice, trop évident, de la liberté commune. Les autres Villes d'Italie ou s'excusèrent ou voulurent attendre l'événement, ou marcherent au secours des Milanois; ce qui n'empêcha pas que l'Empereur ne vit tout à coup plus de cent mille Cavaliers ou Fantassins rangés sous les drapeaux. Les Milanois assiégés par une armée si formidable; menacés d'être ensevelis sous cette grêle de pierres que les machines de Frédéric faisoient voler sans relâche; pressés d'ailleurs, au dedans, par la famine & par toutes les calamités qu'entraîne un long siège, implorèrent le Roi de Bohême & le Duc d'Autriche. La médiation de ces deux Princes les sauva, & même à des conditions qui ne furent pas absolument insupportables. L'Empereur se contenta d'une somme en argent, de trois cens otages & de la cession du droit de monnoye & de

gabelle. Après la soumission de Milan, il sembloit que toute la Lombardie dût tomber à l'instant, aux pieds de Frédéric. Cependant il assembla de nouveau les Etats du Royaume à Roncaglia, où les quatre plus fameux Publicistes de cet âge furent appelés (1). Martin Goffia (*), Bulgaro (*),

(1) Il faut voir ce qu'en dit Gui Panzirole, 14^e. chap. du livre 2, *de claris interpretibus*.

(*) De l'une des plus nobles familles de Bologne, où il enseigna le droit avec autant d'éclat que son maître Garnier, dont il fut le Successeur. On lui reproche d'avoir interprété les loix d'une manière un peu trop arbitraire. Il transmit ses sentiments & son opiniâtreté à quelques disciples, parmi lesquels *Plaisantin* & *Alberic* se signalèrent. Mais *Bulgaro* & *Accurse* le réfutèrent avec le même arclarnement. Frédéric en fit toujours grand cas, & lui donna hautement la préférence sur *Bulgaro*, en insérant quelques-unes de ses opinions dans son Code. Martin mourut âgé de 70 ans.

(*) Natif de Bologne, le plus savant, le plus ingénieux, & sans doute le plus éloquent disciple de Garnier, puisqu'on lui donna le surnom de Bouche d'or. Frédéric, tout prévenu qu'il étoit en faveur de Martin, ne laissoit pas de rendre justice à *Bulgaro*. Outre qu'il l'admit dans ses

Jacques (*), & Hugue de la por-

Conseils il le fit son Commissaire à Bologne, pour juger les causes d'appel : & Bulgaro exerça si glorieusement cette charge, qu'en matieres douteuses les jugemens firent loi dans plusieurs Tribunaux d'Italie. Il enseigna qu'une femme venant à mourir avant son pere, celui-ci acquéroit la dot préférablement à ses petits-fils. Il perdit précisément la sienne. Son beau-pere va consulter Martin pour savoir s'il est en droit de réclamer la dot. *Dans mes principes*, répond Martin, *votre demande est inadmissible. Mais votre gendre s'est condamné lui-même ; il rendra la dot ou je le dénonce au public comme faux interprète des loix.* Bulgaro s'exécuta & sacrifia cette somme à sa gloire. Ses enfants suivirent leur mere d'assez près, & ne voulant pas laisser éteindre sa race, il choisit pour seconde femme, certaine fille, soi-disant, dont la vertu passoit même pour avoir reçu plus d'une atteinte, mais que notre Docteur croyoit fermement être la pudicité même. Le lendemain de ses noces, il expliqua positivement la loi 14 au Code de *Judiciis*, dont le préambule commence par ces mots : *rem non novam, neque insolitam aggredimur.* Et ses écoliers d'éclater, de battre des mains, d'applaudir à l'heureuse rencontre & de le déconcerter par toutes les plaisanteries que fournissoit l'application. On ignore le tems de sa mort & le lieu de sa sépulture.

(*) *Jacobus Glossator* ou l'ancien Glos-

te de Ravenne (*), tous de l'Université de Bologne & disciples du célèbre Garnier (*) Fondateur

sateur, comme l'appellent les Jurisconsultes, pour le distinguer d'un Jacques Bandini qui a fait aussi des gloses sur le Droit. C'est encore un Bolonois. Il professoit le Droit dans sa patrie, en même tems que Gratien y compiloit son décret. Ses gloses furent très-estimées. Il mourut peu de temps après la Diette de Roncaglia, vers l'an 1161.

(*) *Hugo Ravennas*, Bolonois ou Pisane, très-sçavant dans le Droit civil & féodal, il professa l'un & l'autre avec distinction. Mais des mœurs exemplaires, de grandes vertus & une piété sublime lui procurerent encore une gloire plus solide & plus précieuse. Mort en 1168.

(*) On l'appelle aussi Werner & plus communément encore Irnier; noms indésquels qui font assez entendre qu'il étoit natif ou du moins originaire d'Allemagne. Il étudia le Droit Romain à Constantinople & revint en Italie, sachant à fond son Justinien. La Comtesse Mathilde, éblouie de tant d'érudition, le pria d'expliquer les Loix Romaines, pour l'instruction de ceux de ses sujets qui suivoient ce Code. Il fonda l'Ecole de Bologne vers l'an 1128. On lui donna le nom radieux de flambeau du Droit,

de cette Ecole , sont chargés par Frédéric de déterminer en quoi consistent les régales & à qui elles appartiennent de droit. Ces Docteurs eurent bientôt jugé la question , & prononcé au gré de l'Empereur (*). En conséquence , il

Lucerna juris : flambeau bien pâle aujourd'hui & même éteint depuis longtemps. On ne peut cependant lui disputer la gloire d'avoir ouvert la carrière. Il est le pere de cette foule de Glossateurs , tant estimés autrefois & si méprisés de nos jours. Mort à Bologne vers l'an 1150.

(*) » *Tout , tout , s'écrierent-ils d'un*
 » commun accord , *tout appartient à l'Em-*
 » pereur. Il ne faut pas omettre une
 » particularité que l'on trouve chez plu-
 » sieurs Ecrivains du temps. Frédéric
 » se promenant un jour à cheval , en-
 » tre Bulgaro & Martin Goffia , leur de-
 » manda : *si , selon le droit , il étoit maî-*
 » tre du monde ? Seigneur , répondit Bul-
 » garo , *vous n'en êtes pas le maître quant*
 » *à la propriété. Il est même en ce sens ,*
 » s'écria le pétulant Goffia ; *rien n'est plus*
 » certain. Et l'Empereur de sauter à terre
 » & de lui faire présent de son cheval ;
 » ce qui fit dire à Bulgaro : *amisi Equum*
 » *quia dixi æquum* †. Voilà donc Fréde-

† Jeu de mots , dont heureusement le François n'est pas susceptible.

fallut que les Evêques, Marquis, Comtes & Communautés de Lombardie, remissent à Frédéric tous les droits régaliens qu'ils s'étoient appropriés par usurpation, ou par la négligence & la connivence des Rois précédents. Il est vrai qu'il en rendit une partie aux vassaux & aux Cités qui l'avoient servi avec plus de zèle, & sur-tout à ceux qui purent justifier, par des actes authentiques, qu'ils les tenoient de la libéralité de ses prédécesseurs. (1)

Mais les peuples d'Italie étoient trop accoutumés à la liberté, pour supporter patiemment le despotisme absolu que Frédéric prétendoit exer-

» ric déclaré, par un maître en Droit,
 » Seigneur du monde entier. Restoit à
 » savoir, si les François, les Espagnols,
 » Anglois, Grecs, Persans, Chinois, &c.
 » voudroient bien s'en rapporter au Doc-
 » teur. Quelle pitié que de pareilles
 » adulations soient goûtées dans les cours!
Muratori, tom. 6. pag. 533.

(1) Voyez Radwick de Frising. liv. 2, chap. 5. Voyez aussi Otton Morena, hist. laud. *apud Muratori rer. Ital. tome 6, page 1016-17.*

cer.

cer. Quelle apparence, d'ailleurs, que les Ministres Impériaux qui, sous le titre de Gouverneurs, Podestats, Vicaires & Procureurs étoient préposés sur chaque Cité à la place des Consuls & des Officiers Municipaux, sentissent la nécessité d'user, d'abord, de modération & de douceur, & daignassent les façonner au joug ? Frédéric lui-même, quoique naturellement équitable, n'aimoit pas ses nouveaux sujets au point de s'exposer, en leur considération, à mécontenter les Allemands qui tyrannisoient les Villes de Lombardie. Les affaires de cette contrée étoient donc, comme l'on voit, dans un état violent. Le nouveau schisme qui se formoit dès lors dans le sein de Rome, fournit bientôt aux peuples l'occasion d'éclater, & fit arborer de tous les côtés l'étendard de la division. Il est vrai que d'abord il en résulta des maux infinis, mais qui aboutirent enfin à la paix générale & au rétablissement complet de la liberté.

Adrien IV étant mort au plus fort
Tom. III. S.

de ses démêlés avec Frédéric (1), presque tous les suffrages se réunirent en faveur du Cardinal Rolland de Sienne qui prit le nom d'Alexandre III. Rolland joignoit à la charge de Chancelier de l'Eglise Romaine, qu'il avoit remplie avec éclat, des qualités qui sembloient désigner en lui le chef de la Religion. Mœurs, doctrine, sagesse, expérience; il les possédoit toutes, & dans le degré le plus éminent. Mais, comme l'ambition & l'envie s'aveuglent d'ordinaire sur le mérite d'autrui, ou le regardent de mauvais œil, Octavien, Cardinal du titre de sainte Cécile, se crut plus digne de ce poste sublime: & n'ayant pu l'obtenir par la voye des suffrages, il eut recours à des violences scandaleuses & même inouïes (*).

(1) Voyez Fleuri, Histoire Ecclésiastique, liv. 70. chap. 37 & suiv.

(*) Il arracha, dit-on, la chappe rouge, à Rolland. Un Sénateur s'étant jeté sur lui, il fut obligé de lâcher prise & de se rabatre sur celle que son Chapelain avoit apportée à tout évène-

Octavien revenoit de la Cour de Frédéric où le Pape Adrien l'avoit envoyé en qualité de légat à *Latere*. Il s'y étoit plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de l'Eglise & de son maître; & comme il entendoit supérieurement l'art de flatter & de plaire, il eût bientôt gagné la confiance de Frédéric, & parvint même à un tel degré de faveur, qu'il ne douta pas que le Monarque ne le portât sur le Siège de Rome à la première vacance. Sur d'un tel appui, il crut pouvoir tout oser, & s'étant saisi des ornements de la Papauté, il se fit appeler Victor III. Au premier avis du schisme, Frédéric convoque à Pa-

ment, & dont il s'affublat avec tant de précipitation, que la partie inférieure se trouva sur sa tête. Etourdi, hors d'haleine, déconcerté par les éclats des assistants, il cherche la capuce & ne trouvant que les franges qui garnissoient le bas de la chappe, il les ajuste comme il peut, au tour de son col. Voyez la vie d'Alexandre III, par le Cardinal d'Arragon.

vie, un Concile composé d'Evê-
 ques Allemands & Lombards, au-
 quel il fait citer les deux préten-
 dants. Alexandre III refusa de com-
 paroître, ne voulant point mettre
 en question la justice évidente
 de son droit. Mais Octavien n'a-
 voit garde de l'imiter. Le refus
 d'Alexandre augmentoit encore sa
 confiance & son empressement ;
 persuadé que les intelligences qu'il
 s'étoit ménagées précédemment dans
 cette Cour & le nouveau mérite
 qu'il alloit se faire auprès de l'Em-
 pereur, en lui soumettant ses préten-
 tions & son titre, ne pouvoient
 manquer de lui procurer un juge-
 ment favorable. Il n'y fut pas trom-
 pé ; & le Conciliabule de Pavie ,
 entièrement dévoué à l'Empereur ,
 reconnut Victor pour vrai Pape.
 En conséquence les excommunica-
 tions furent lancées de part &
 d'autre. Cependant le droit d'A-
 lexandre étoit si palpable que tou-
 tes les nations chrétiennes , hors
 l'Allemagne, se mirent sans hésiter
 sous son obédience. Les Villes d'I-
 talie, qui ne se trouverent pas di-

rectement sous le glaive de Frédéric, leverent l'étendart de la révolte & saisirent avidement le prétexte de l'excommunication qui, dans les faux principes du temps, brisoit tout lien entre le Prince & ses sujets. Pour lors la plupart des Provinces, & particulièrement la Lombardie & la Toscane, se trouverent divisées en deux factions, l'une ayant à sa tête le Pape Alexandre III, & l'autre l'Empereur Frédéric I.

Je passe la révolte des Milanois, l'horrible subversion de cette grande Cité, trop fameuse & trop lamentable origine d'Alexandrie de la Paille, les cruautés de Frédéric pendant le cours de cette guerre, les désastres qu'il essuya lui-même plus d'une fois; ces déplorables événements rédigés très-soigneusement, malgré l'ignorance & la barbarie du siècle, se trouvent dans tous les livres, & ne sont guere moins connus que la prise de Rome par les Gaulois ou les victoires d'Annibal. Mais je crois devoir m'arrêter à la célèbre confédération des

Lombards. Il faut voir comment cette ligue se forma , s'étendit , se trouva même bientôt en état de résister ouvertement & de traiter , d'égal à égal , avec le farouche & superbe Barbe-rousse ; enfin comment, après plusieurs négociations , elle obtint la confirmation des privilèges pour lesquels elle avoit combattu ; privilèges qui fixerent la forme du gouvernement & cimenterent la liberté de l'Italie.



CHAPITRE III.

*De la grande Ligue de
Lombardie contre Frédéric I.*

C'Est ici le chef-d'œuvre de Sigonius. La ligue de Lombardie est, sans contredit, le plus beau morceau de son Histoire. Aussi en parle-t-il avec beaucoup de complaisance dans le Préambule du quatorzième livre. Muratori, lui-même, qui l'a critiqué & redressé en tant d'endroits, paroît ici lui rendre hommage; & si notre grand Annaliste n'avoit rapporté & discuté fort sagement une foule de chartes antiques concernant cette ligue, nous pourrions nous contenter de transcrire littéralement Sigonius, ou de l'abréger à notre manière.

L'Empereur Frédéric revint, pour la troisième fois, en Italie, sur la

fin de l'année 1166. Les peuples de Lombardie qui avoient supporté patiemment des vexations de tous les genres, se flattoient que le Monarque alloit réformer, punir, ou blâmer du moins la conduite des Gouverneurs. Des députés de chaque Cité, vinrent, la croix à la main, selon l'usage du temps, se jeter à ses pieds, & lui exposer la misère affreuse où ils se trouvoient réduits, par les cruautés & l'avarice des Officiers Imperiaux. A peine daigna-t-il leur donner quelques marques de commisération, & sans y mettre aucun ordre, il prit la route de Rome, pressé d'aller établir l'autorité de son Antipape Victor, sur les ruines d'Alexandre III. Cependant, avant de se rendre à Rome, il voulut faire une tentative sur Ancone. Cette Ville étoit depuis quelque temps sous la protection ou sous la domination de Manuel Comnene qui, cette année là même redoubla de manège & d'efforts pour se faire élire Empereur d'Occident. Ancone refusa d'ouvrir ses portes & les Allemands furent con-

traints d'en former le siège. Pendant que l'Empereur étoit éloigné de la Lombardie, les peuples lassés de tous les maux qu'ils enduroient depuis si long-temps; aigris en dernier lieu, par le peu d'attention que Frédéric avoit donné à leurs plaintes, dont il sembloit même se faire un jeu, commencèrent à traiter secrettement par le ministère de leurs envoyés & à sonder leurs mutuelles dispositions. Ces menées sourdes aboutirent à une conférence (1) où les Députés Véronois, Vicentins, Padouans, Trévísans, Milanois, Cremonois, Bergamasques, Brescians & Ferrarois firent d'abord de grandes lamentations sur leur destinée. Chacun exposa, exagéra même les souffrances de sa propre Cité, apostropha, sans ménagement, la barbarie des dominateurs & tous con-

(1) Cette espèce de Congrès fut tenu à saint Jacques *in pontide*, Monastere situé entre Milan & Bergame. Voyez Corio page 129, & Sigonius, an. 1167.

clurent qu'il falloit chercher le salut de la patrie dans les armes. Suivit un serment réciproque, par lequel ils s'engagoient à combattre pour la défense commune & à repousser quiconque entreprendroit à l'avenir de les vexer. Il y fut spécialement convenu de rassembler les Milanois épars & de les rétablir, à frais & périls communs, dans leur sol natal, comme étant ceux qui avoient résisté le plus vigoureusement aux Impériaux, qui devoient être les plus furieux contre Frédéric & se trouvoient encore en état de former le peuple le plus nombreux. Cependant, attendu l'incertitude du succès; afin de ne pas rompre sans retour & de maniere à se fermer toute voie d'accommodement, ils insérèrent dans l'acte de confédération la clause spécieuse, *sauf la fidélité due à l'Empereur* (1), par laquelle ils sembloient se restreindre à la défensive. Mais dans

(1) *Salvâ tamen Imperatoris fidelitate.*

la suite , lorsque la ligue eut acquis le Marquis Obizzon de Malaspina , qui joua dans cette conjuration des Villes de Lombardie un rôle , à peu près semblable à celui que le Prince d'Orange joua , quatre siècles après , dans les Provinces unies de Frise & d'Hollande ; lorsque par la jonction de Novarre , de Verceil , d'Asti , de Tortone & d'Alexandrie-la-neuve , les confédérés se virent en état de faire face à l'Empereur , ils s'exprimerent sans ménagement & sans détour ; & la formule de leur serment fut expressément une déclaration de guerre (1).

Les Confédérés Lombards , ayant relevé , dans le cours de la même année , quelques ruines de Milan , y rétablirent les Citoyens , emportèrent le fort Château de Trezzon défendu par les troupes de l'Empereur , & devinrent tout à coup terribles à leurs ennemis ; au point que Frederic , après avoir perdu

(1) *Guerram faciam Imperatori.* Voyez Muratori , antiquités du moyen âge , dissert. 48.

beaucoup de temps dans la Romagne, & devant Milan, qui n'étoit cependant que terrassé, prit le parti de se déguiser & de s'enfuir en Allemagne. Il s'y occupa, pendant quelques années, des moyens d'accroître le patrimoine de ses fils, leur adjugeant des fiefs de toute espèce, dépouillant des Princes séculiers sous différents prétextes, & n'épargnant pas même les Eglises. On peut voir chez Muratori combien ces violences augmentèrent la haine qui regnoit entre les maisons Guelfe & Gibelline (1).

Cependant Frederic travailloit, sans relâche, à réparer son armée, & dès que ses forces lui parurent suffisantes pour renouveler la guerre, il vola en Italie. Ses premiers coups tombèrent sur la Ville de Suze, qui, six ans auparavant, l'avoit insulté dans sa fuite, & lui

(1) Voyez Muratori, antiquités de la maison d'Est, part. 1 chap. 31 & annales an. 1167 & 1169.

avoit fait courir le plus grand danger (*). La fureur avec laquelle

(*) Frederic ayant perdu la plus grande Partie de ses troupes devant Ancone & dans Rome, & sachant que les confédérés assembloient une armée de plus de vingt mille hommes, en fût tellement effrayé, qu'il ne cessa plus de voltiger d'une Ville à l'autre, n'osant passer deux nuits de suite dans le même endroit. Honteux & lassé de ce genre de vie, il prit enfin le parti de se retirer; & prenant avec lui trente Otages & trente Cavaliers d'élite, il gagna saint Ambroise, situé entre Turin & Suze, dont le Comte avoit promis de le laisser passer. Avant d'arriver à Suze, il fit pendre *Zilio de Brando*, l'un des Otages de la Ville de Brescia, qu'il accusoit d'avoir favorisé la réunion des troupes qui le chassoient. En entrant dans Suze il fut assailli par les habitants qui lui enleverent les autres Otages. Ce coup hardi lui causa les plus grandes frayeurs; & son hôte y mit le comble, en l'avertissant que l'on complotoit sa mort. Frederic éperdu, laisse dans son lit un certain *Hartmanne de Sibeineck*, qui lui ressembloit fort, se déguise en postillon & feignant d'aller, avec quelques autres, faire préparer le logement d'un grand Seigneur, il gagne par des chemins détournés & romp

il rasa cette place , qui dépendoit indubitablement du Comte Humbert de Savoye , quoique l'entousiasme de liberté , qui avoit faisi toutes les Cités d'une certaine importance , eût presqu'entièrement aboli l'autorité des Princes légitimes , a fait imaginer que Frederic détestoit ce Comte Humbert. Ludovico Chiesà & quelques Historiens Piémontois s'y sont trompés. Mais l'histoire d'Acerbo Morena , & plusieurs autres monuments attestent que , dès lors , Humbert s'étoit réconcilié avec l'Empereur , par l'entremise du Marquis de Montferrat , leur parent commun.

pus , son Royaume de Bourgogne , d'où il fait aux habitants de Suze les plus terribles menaces , qu'il n'exécuta dans la suite que trop fidelement. Les Historiens n'ont pas manqué de comparer Frederic tremblant & fugitif avec ce Frederic , la terreur des Lombards & l'Idole de la Diette de Roncaglia , de chercher le Monarque du monde dans ce postillon effrayé , & d'orner leur recit de toutes les antithèses satyriques & morales , dont cet étrange retour est susceptible.

En effet Barberouffe fût reçu dans Turin au milieu de l'allégresse publique & des fêtes. Affi, elle-même, se soumit après une foible résistance. Mais étant allé, de là, camper auprès d'Alexandrie, Frederic y perdit beaucoup de temps & de soldats, & sa réputation ainsi que son autorité en furent presqu'anéanties. Il n'y avoit cependant guère plus de six ans que cette Ville existoit, les fondemens en ayant été jettés en 1168, environ deux ans après la formation de la ligue; & quand elle auroit eu pour Fondateur le plus puissant des Monarques, à peine auroit-il eu le temps de l'ébaucher. Quelle consistence put-elle donc acquérir sous la direction d'une ligue naissante, & que pouvoit faire cette multitude tirée de différentes bourgades du voisinage, & rassemblée à la hâte par les confédérés? il est bien certain que ces pauvres habitants logeoient encore sous le chaume (*). Toutes leurs fortifications

(*) Les confédérés, pour choquer l'Empereur & flatter le Pape Alexandre,

consistoient en une tranchée & un parapet formé de la terre même du fossé. Mais de quoi n'est pas capable un peuple courageux, obstiné, endurci aux travaux & enflammé par l'amour de la liberté? Les Alexandrins firent face aux Allemands. La bravoure, la sagacité, l'application de l'Empereur échouèrent devant une place, en apparence, si méprisable. Cette armée formidable s'y morfondit inutilement pendant plusieurs mois. Cependant Frederic se crut une fois au moment de s'en rendre maître. Il avoit fait creuser, par-dessous le fossé, une mine qui fut poussée jusqu'au centre de la place. Le succès paroissoit d'autant plus certain, que pour endormir les habitants,

l'appellerent Alexandrie; & attendu la précipitation ou la disette des matériaux, ils se contenterent de couvrir les maisons de paille. Ce qui donna lieu aux Pavésans & aux autres partisans de Frederic, de l'appeller, par dérision, Alexandrie-de-la-paille, nom qui lui est resté. Cependant on l'appelle, plus communément, Alexandrie-la-neuve.

Frederic leur avoit accordé, de son pur mouvement, une suspension d'armes, comme par respect pour la passion du Sauveur & sous prétexte de célébrer paisiblement la Pâque. Mais la manœuvre fut découverte à propos, & tous les artifices de l'Empereur devinrent inutiles (*). Les confédérés accouru-

(*) » L'hyver fût extrêmement rigou-
 » reux, dit l'Annaliste d'Italie, an. 1175.
 » page 13. Tous les Princes Allemands.
 » opinoient à la levée du siège. La Ca-
 » valerie manquoit de fourage. La di-
 » sette, les maladies, les désertions af-
 » foiblissoient journellement l'Infanterie.
 » L'intrépide Empereur bravoit tous ces
 » fléaux réunis. Il se flatta d'en sortir,
 » incessamment à son honneur, au moyen
 » d'une mine. L'ouvrage fut effective-
 » ment conduit avec le plus grand se-
 » cret : les assiégés n'en eurent pas le
 » moindre soupçon; & Frederic avoit
 » tout lieu de compter sur le succès. La
 » narration de Muratori est coupée par
 » une particularité qu'il emprunte du Moine
 » Godefroy, & qui pourra plaire au lec-
 » teur. Communément, dit Godefroy, Fre-
 » deric faisoit pendre ou aveugler les en-
 » nemis qui lui tomboient entre les mains.
 » Mais un jour il lui échapa un trait de

rent au secours d'Alexandrie où la disette se faisoit déjà sentir. Frede-

clémence. On lui amena trois prisonniers, auxquels il ordonna sur le champ que l'on crevât les yeux. L'ordre fut exécuté sur deux; & l'Empereur, faisant attention à la jeunesse du troisième, lui demanda qui l'avoit engagé à se révolter contre l'Empire. *Seigneur*, répondit le jeune homme, *je n'ai rien fait contre vous ni contre l'Empire : mais ayant un maître dans la Ville, j'ai fidèlement exécuté tout ce qu'il m'a commandé. S'il veut vous servir contre ses concitoyens, je lui obéirai avec la même fidélité; & si vous me privez de la vue, je servirai encore mon maître du mieux que je pourrai.* Frederic ne put s'empêcher de faire grace à ce héros de la fidélité domestique, & lui commanda de reconduire les deux autres dans Alexandrie.

» Au mois de Mars, reprend Muratori,
 » les vivres commencerent à manquer
 » aux assiégés. Ils en donnerent avis aux
 » confédérés qui se hâterent de ravitailler la place & vinrent camper, le Dimanche des Rameaux, fix d'Avril, à dix mille du camp des Allemands.

» Pour lors Frederic se trouva, comme nous disons aujourd'hui, entre deux feux. Mais l'espoir de surprendre &

ric, dont l'armée navale assiégeoit pour lors Ancone, se voyant à la

» d'emporter bientôt Alexandrie, lui fit
 » fermer les yeux sur tous les dangers
 » de sa position. Il faut avouer que la
 » ruse qu'il employa, n'étoit guere digne
 » d'un *Prince honnête-homme* & encore
 » moins d'un *Prince Chrétien*. Le jour
 » même de la *Cène du Seigneur*, il fit
 » déclarer aux assiégés qu'il accordoit
 » suspension d'armes jusqu'au Lundi de
 » Pâques. Les Alexandrins comptant sur
 » sa parole, négligerent le service de la
 » place & se livrerent au repos ou aux
 » exercices de piété. La mine étoit prê-
 » te; & dans la nuit même Frederic y
 » fait entrer 200 de ses plus braves sol-
 » dats, avec ordre, aussitôt qu'ils au-
 » ront pénétré dans la Ville, d'en ou-
 » vrir une porte près de laquelle il s'ap-
 » proche avec ses troupes. Au bruit que
 » font les premiers qui débouchent, les
 » sentinelles de la place crient : *Aux ar-*
 » *mes*. Le peuple accourt, se jette sur
 » les Allemands qui n'ont pas le temps
 » de se former; les uns sont massacrés,
 » les autres forcés de se précipiter du
 » haut des murs; la mine s'éboule &
 » enterre ceux qui n'en étoient pas en-
 » core sortis; les Alexandrins tous bouil-
 » lants de rage, font sur le champ une
 » sortie, renversent & taillent en piece

veille d'une bataille , qui pouvoit non-seulement lui ravir l'Empire d'Italie , mais lui couper encore la retraite en Allemagne , écouta bien volontiers les propositions de paix qui lui furent portées , le lundi de Pâque , par certain Religieux , secondé d'autres personnages neutres & non suspects. Ils firent sentir à l'Empereur , combien il seroit affreux de voir des chrétiens se battre & s'égorger , pendant que l'Eglise célébroit ses plus joyeux mysteres. Les deux partis paroissant également portés à la paix , le compromis fut bientôt signé , & l'on travailla sans délai à régler les conditions du traité. Frederic nomma pour ses

» les assiégeants , pénétrèrent jusqu'au Châ-
» teau de bois où logeoit l'Empereur ,
» & le réduisent en cendres ainsi que les
» soldats qui le gardoient. Frederic éper-
» du met lui-même le feu à ses autres
» machines de guerre , & veut s'enfuir
» vers Pavie ; mais l'armée des confédé-
» rés lui coupe le passage , & l'arrête à
» Guinella. C'est là que commencerent
» les pourparler & que se firent les pre-
» mières propositions de paix.

Plénipotentiaires, les Archevêques de Cologne & de Treves, le Comte Humbert, Otton Comte Palatin & le Marquis Henri-le-louche, Chancelier de l'Empire ; & de la part des Confédérés, ce fut Anselme de Doara & Eccelin, ayeul d'Eccelin le cruel, si fameux sous le règne de Frederic II. Les Cremonois jouerent le rôle de médiateur ou de sur-arbitre : rôle fort singulier, assurément, de la part de l'un des membres de la confédération. Quelle adresse il leur avoit fallu déployer pendant tout le cours de cette guerre, pour conserver ainsi l'estime & la confiance des deux partis ! Afin de donner plus d'éclat à la négociation, Frederic voulut que le Pape Alexandre envoyât dans Pavie, où il étoit pour lors, l'Evêque d'Ostie, celui de Porto, & le Cardinal de saint Pierre aux liens, avec la qualité & les pouvoirs de Légats. Mais tout cet appareil n'accéléroit point la conclusion du traité. Barberouffe, qui ne s'y prêtoit qu'insidieusement & pour se ménager une espèce de

trêve en attendant les troupes qu'il faisoit venir d'Allemagne, mettoit en avant les prétentions les plus étranges & telles que les Confédérés ne pouvoient s'y entendre d'aucune façon. En conséquence on ne travailla plus, que froidement, à cette paix tant désirée, & bientôt après les Allemands recommencerent leurs hostilités contre ceux d'Alexandrie. Les confédérés qui avoient pénétré les desseins de Frederic, & qui n'ignoroient pas qu'il attendoit des secours d'Allemagne, se faisirent des passages & firent tous leurs efforts pour empêcher la jonction : au point que ces nouvelles bandes furent obligées de descendre par des chemins escarpés, du côté du lac de Come, ou Frédéric fut les recevoir. De là s'étant avancé vers Pavie, il fut rencontré par l'armée des Lombards & il s'ensuivit cette bataille si fameuse, livrée le vingt-neuf Mai, entre Legnano & le Tesin. Les Confédérés remportèrent la victoire, & prirent dès lors une supériorité qui les mit en état de faire la loi aux Allemands.

CHAPITRE IV.

Traité de Paix conclu, séparément, entre Alexandre III & l'Empereur Frédéric. Traité de Venise & Paix de Constance, où la liberté de l'Italie fut affermie & cimentée.

F Rederic passa pour mort. L'Impératrice le crut avec toute l'Italie & prit le deuil. Cependant l'Empereur ne tarda pas de paroître à Pavie ; fort étourdi à la vérité, extrêmement humilié de sa défaite, & très-sincèrement disposé à faire la paix. Il n'attendit pas même qu'on lui fit des avances, & dépêcha trois Prélats Allemands au Pape qui se trouvoit pour lors à Anagni. Quant aux motifs qui le faisoient se hâter d'entrer en négociation avec un Pontife si long-tems

détesté, il est aisé de les pénétrer. Sigonius en a dit, à peu près, tout ce qu'il pouvoit savoir. Mais il est bien surprenant que Muratori en parle si légèrement dans ses annales. Frederic voyoit les affaires absolument désespérées : sans argent, sans armée, sans munitions, il ne lui restoit d'autre expédient que celui de détacher quelques-uns de ses ennemis, de les mettre hors d'intérêt & de faire la paix avec une partie des Confédérés, afin de rendre les autres plus traitables (1). Dans l'ivresse où la dernière victoire avoit jetté les Lombards, l'Empereur ne pouvoit guère se flatter de conclure avec eux une paix honorable, & sur-tout à l'insçu & au désavantage du Pape. D'un autre côté ses partisans eux-mêmes, effrayés des succès de l'ennemi & de leurs propres revers, qu'ils regardoient comme l'effet de

(1) Voyez la vie d'Alexandre III, par le Cardinal d'Arragon, *apud* Muratori, *ser. Ital.* tome 3, page 461.

l'excommunication, menacerent de l'abandonner s'il ne se réconcilioit promptement avec l'Eglise. La politique appella donc à son secours la ruse & l'hypocrisie ; du moins à raisonner sur les apparences ; car il n'est pas absolument impossible que Frederic ait recherché sincèrement l'amitié & l'absolution du Pape. Quoiqu'il en soit, l'Empereur envoya quatre Barons négocier auprès d'Alexandre. Ces députés s'étant rendus à Tivoli, furent annoncés au Pape, qui étoit dans Anagni, & qui les fit conduire avec toute la sûreté & tous les honneurs qu'ils pouvoient desirer. Le lendemain, les Allemands, suivis d'un brillant cortège, furent introduits à l'audience du Pape, où l'un d'eux déclara qu'ils étoient envoyés de la part de l'Empereur pour terminer le traité que les Cardinaux Légats n'avoient pu conclure l'année précédente à Pavie. » Il est bien certain, ajouta celui qui portoit la parole, que le divin Fondateur de l'Eglise a voulu de tout tems, qu'elle eût deux Chefs qui fussent

Tom. III. T

Ibid. p. 468.

» sent éminemment les Arbitres &
 » les Dominateurs de la terre ; le
 » souverain Pontife & l'Empereur.
 » Tant que ces deux Puissances
 » n'auront point pour base l'union
 » & la concorde, la paix sera né-
 » cessairement bannie de la chré-
 » tienté, & les troubles, les dis-
 » sensions & les guerres seront iné-
 » vitables. Terminez donc enfin ces
 » odieux débats ; & que ce monde
 » auquel vous présidez, que l'E-
 » glise gémissante, que tout le peu-
 » ple chrétien vous doive cette
 » paix tant désirée ». Le Pape
 après un court préambule répondit
 en substance : Que si l'Empereur vou-
 loit sincèrement faire la paix avec
 l'Eglise de Rome & son Pasteur,
 il falloit que les alliés & les dé-
 fenseurs du saint Siège, & spéciale-
 ment le Roi de Sicile, les Lom-
 bards & l'Empereur de Constanti-
 nople, qui l'avoient secouru dans
 ses besoins, y fussent compris. Tout
 ceci se passoit dans une audience,
 en quelque sorte, publique, & en
 présence d'une foule de Prélats &
 de Nobles qui avoient accompagné

les Ambassadeurs. Lorsque ceux-ci virent mettre la paix générale sur le tapis, ils déclarerent qu'ils avoient ordre de conférer secrètement avec le Pape & les Cardinaux, afin que les ennemis de la paix ne pussent apporter aucun obstacle au traité: ajoutant qu'ils favoient très-positivement que de part & d'autre il y avoit plusieurs personnes mal intentionnées qui fomentoient les troubles. Il est clair, quoique l'auteur, que je traduis ici presque mot à mot, ne le dise pas expressément, que les Ambassadeurs ne vouloient traiter secrètement avec le Pape, que dans l'espoir de le gagner plus facilement, & de l'engager à se contenter des avantages particuliers que lui offroit l'Empereur, sans se mettre en peine de ceux des Lombards & de ses autres alliés. Alors, poursuit notre Historien, les assistants furent congédiés, & l'assemblée étant réduite en Conseil privé, le Pape, les Cardinaux & les Ambassadeurs entrèrent en matiere. Elle étoit fort épineuse. Une infinité de personnes illustres & puis-

santes avoient encouru l'excommunication à raison du schisme. Il s'agissoit de certains articles sur lesquels le Sacerdoce & l'Empire avoient beaucoup de peine à se concilier. Les Séances durèrent plus de quinze jours. L'autorité des Papes , les privilèges des Empereurs , les coutumes anciennes , & les droits respectifs y furent établis & discutés à fond. On employa , de part & d'autre , tous les principes , toutes les subtilités même du Droit canonique & civil (1), & l'on parvint enfin à conclure.

Mais les affaires des Lombards n'en étoient pas plus avancées. Le Pape s'excusoit, en soutenant qu'il n'avoit pu , ni du terminer en leur

(1) *De quibusdam articulis inter Ecclesiam & Imperium controversia vertebatur. In quo spatium Sanctorum Patrum auctoritates, privilegia Imperatorum, atque antiquæ consuetudines, atque aliæ rationes ostensæ sunt; & super eis est diutius elaboratum, atque subtiliter disputatum. Vie d'Alexandre III. Card. d'Arragon,*

absence. Cependant, pour donner plus d'autenticité aux articles du traité d'Anagni & rédiger avec plus de précision les prétentions des alliés, il fut convenu que le Pape se rendroit à Bologne, & Frederic à Imola, afin que se trouvant plus à portée l'un de l'autre, ainsi que des membres de la ligue, la négociation fut poussée avec plus de vigueur & plus promptement terminée. En conséquence, Alexandre ayant pris toutes les sûretés convenables vis-à-vis de l'Empereur, vint s'embarquer sur une flotte que le Roi de Sicile lui avoit fait préparer entre Siponte & Ancone. Six Cardinaux prirent les devants, avec ordre d'attendre le Saint Pere à Bologne & d'annoncer son arrivée aux Villes & aux Princes de Lombardie. Le Pape vint relâcher à Venise, dont le Patriarche, les Evêques, la Noblesse, le Clergé & le Doge lui-même, accoururent à sa rencontre. Il prit terre au milieu de cette multitude de bâtimens Venitiens & descendit au Rialto. Il fut vi-

fité sur le champ par les Ambassadeurs de Frederic, les mêmes qui avoient négocié le traité d'Anagni. Ils notifient au Pape, que l'Empereur étoit prêt à remplir tous les articles convenus, mais qu'il avoit quelque répugnance de s'aboucher à Bologne; que ses Barons lui avoient donné des soupçons sur cette Ville; qu'il le supplioit d'indiquer ailleurs le Congrès; que Ravenne, par exemple, ou Venise paroissent plus convenables à tous égards. Alexandre répondit avec beaucoup de force & de vivacité, que c'étoit une affaire réglée depuis trop long-temps; qu'à Pavie même Frederic en étoit convenu avec les Cardinaux Légats; qu'en conséquence il ne pouvoit ni devoit changer le rendez-vous sans l'avis des Lombards & des Cardinaux qui l'attendoient à Bologne; que si l'Empereur y sentoient maintenant de la répugnance, il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même; que, cependant, pour accélérer la consommation de cette paix si désirée, il consentoit de se ren-

dre à Ferrare pour y conférer avec les Cardinaux & les Lombards sur le parti qu'il convenoit de prendre. Les Ambassadeurs de Frederic goûterent l'expédient ; & le Pape, de son côté, ayant promptement fait avertir ses Cardinaux & les Recteurs des Villes de Lombardie, qu'ils eussent à se transporter à Ferrare, en prit lui-même la route, monté sur une escadre magnifique & suivi d'une Cour nombreuse. Outre la personne du souverain Pontife, dont les intérêts n'avoient dès lors presque plus rien de commun avec ceux de la ligue, Ferrare vit donc dans ses murs les principaux personnages de chaque parti. On y comptoit, de la part des confédérés, le Patriarche d'Aquilée, les Archevêques de Ravenne & de Milan, les Evêques de Turin, de Bergame, de Come, l'Evêque élu d'Asti, les Consuls de chaque Cité, avec plusieurs Comtes & Marquis, enfin l'Archevêque de Salerne & le Comte d'Andria, Ambassadeurs du Roi de Sicile. De la part de Frederic, on y comptoit les

Idid. p. 470.

Archevêques de Mayence, de Cologne, de Treves, de Magdebourg, de Salzbourg, accompagnés de quelques-uns de leurs Suffragants, & l'Evêque nouvellement élu de Worms avec son Archiprôtonotaire. On disputa beaucoup sur le choix d'une Cité où le Pontife put s'aboucher en sûreté avec Frederic. Les Lombards présentoient Bologne, Plaisance, Ferrare & Padoue : les Princes Allemands insistoient pour Venise ou Pavie. Le Pape d'accord avec les Envoyés de Sicile, choisit Venise, à condition néanmoins, que le Doge & le peuple s'engageroient par ôtages & par serment à ne point ouvrir leurs portes à l'Empereur sans son consentement & qu'il seroit permis à tous les autres membres du Congrès d'entrer & de sortir à leur gré. Tout étant réglé à la satisfaction du Pape, il revint à Venise, accompagné des autres Princes & Chefs Lombards; & l'ouvrage de la paix fut enfin entamé. Les conférences tinrent au moins deux mois. Ce n'est pas qu'il fallut attendre,

sur chaque objet, les dépêches & les ordres des Cours respectives. Les longueurs étoient inévitables & résultoient de la nature même des choses. Les prétentions des Lombards rendoient la négociation extrêmement difficile; ils vouloient absolument s'assurer l'indépendance & les droits de souveraineté ou régaliens; ils s'opposoient même très-fortement à ce que le Pape fit, sans eux, la paix avec Frederic, & prétendoient obtenir satisfaction par le même traité: ce qui ne s'accordoit guère avec les vues de l'Empereur qui comptoit bien se dédommager, vis-à-vis des Lombards, des sacrifices particuliers qu'il faisoit au Saint Pere (1). Il fut enfin arrêté, qu'il seroit conclu entre l'Empire & l'Eglise une paix entière & illimitée; que Frederic recevroit incessamment l'absolution & la bénédiction du Pape, en se soumettant à

An. 1177.

(1) Romuald, Archevêque de Salerne; Chroniques, *apud* Muratori, *rerum Italicarum* tome 7. pag. 217 & suiv.

l'usage ou cérémonial du baïsement des pieds ; qu'il seroit accordé une trêve de quinze ans au Roi de Sicile & de six ans aux Lombards. Après quoi le Pape, cédant aux instances des Impériaux, permit à Frederic de se transporter à Chiozza, afin d'être plus à portée d'approuver & de ratifier les articles arrêtés dans le Congrès. De Chiozza, l'Empereur dépêcha le Comte Dodon avec pouvoir de jurer en son nom, que dès l'instant qu'il seroit entré dans Venise, il consomméroit le traité & confirmeroit tous les articles accordés avec ses Ministres. Son Camerier fut chargé de faire le même serment : ainsi les Venitiens, libérés de la promesse qu'ils avoient faite au Pape de s'opposer à l'entrée de Frederic, s'empresserent à recevoir ce Monarque. Le Doge vint le prendre avec six galeres, & le conduisit en grande pompe au Monastere de saint Nicolas de Rialto, où les Evêques d'Ostie, de Porto, de Palestrine ; & trois Cardinaux Prêtres vinrent l'absoudre au nom du Pape, après

lui avoir fait abjurer, préalablement, le schisme des trois Antipapes Octavien (*), Gui de Creme (*),

(*) Ou Victor IV, le même qui se faisoit des ornemens Pontificaux en la maniere scandaleuse que nous avons vu plus haut. Il mourut à Luque dont les Chanoines refuserent de l'enterrer. C'est mal à propos qu'il est appelé Victor III. Le Successeur de Gregoire VII, qui s'appella Victor, fut réellement le troisième de ce nom. Ce seroit également à tort qu'on appelleroit Octavien, Victor V : le Cardinal Gregoire, Successeur de l'Antipape Anaclet II, qui prit le nom de Victor, ne fut Victor IV que pour ses adhérents ; & comme les Antipapes ne font pas nombre dans le catalogue des Souverains Pontifes, le concurrent d'Alexandre III, doit être également appelé Victor IV.

(*) Ou Paschal III. A la mort de Victor IV, arrivée le 20 Avril 1164, dit Muratori, tome 6, page 562, il ne restoit plus aux schismatiques que deux Cardinaux, Jean de Saint Martin & Gui de Creme. Ils assemblerent un grand nombre d'Ecclesiastiques de leur faction, & l'Evêque de Liège ayant refusé ce prétendu Pontificat, ils le confererent à Gui de Creme, Cardinal Diacre, qui prit le nom

de Paschal III. L'Empereur, au lieu de saisir l'occasion pour éteindre le schisme, approuva tous les actes de cette assemblée & reconnut Paschal pour légitime Pape. Il mourut le 26 Septembre 1168.

(*) Ou Calixte III. Les schismatiques se trouvoient enfin sans Cardinaux, dit Muratori; les Antipapes n'étant pas encore en usage d'en créer de nouveaux, ainsi qu'ils le pratiquerent depuis, dans le grand schisme du quatorzième siècle. Cependant ils ne restèrent pas tranquilles. Jean, Abbé de Strume, s'offrit pour remplir le prétendu siège vacant & prit le nom de Calixte III. Le Pape l'avoit fait Evêque de Tusculum, dignité qu'il déshonora par ses excès poussés, à ce que l'on prétend, jusqu'à l'Apostasie. Alexandre III, s'étant réconcilié à Venise avec Frederic I, entra dans Rome le 12 Mars 1168; & dans le mois d'Août suivant, il alla prendre l'air à Tusculum. Ce fut là, dit Muratori, tome 7, page 30, qu'il eut la satisfaction de voir à ses pieds l'Antipape Calixte III, lequel après s'être enfui de Viterbe, où il faisoit ordinairement sa résidence, & avoir tenu quelque tems dans Monte Albano, vint enfin implorer la miséricorde du légitime Pontife & confesser sa faute. Alexandre, au rapport de Romuald de Salerne, ne fit

obéissance au Pape Alexandre III ; ainsi qu'à ses Successeurs légitimes. Ensuite de quoi l'Empereur vint se présenter au Pontife , qui l'attendoit sur le perron de Saint Marc , au milieu d'une foule d'Evêques & de Cardinaux. Là Frederic, ayant quitté son manteau & adoré le Successeur du Prince des Apôtres , lui baïsa les pieds , & le prenant par la main , il le conduisit , au bruit des hymnes & des cantiques d'actions de grace , dans le Sanctuaire où

à Calixte ni reproches, ni réprimande ; mais l'accueillant , avec sa bonté naturelle , il le retint à sa cour , l'admit à sa table & le fit *Recteur* de Benevent.

Au moment qu'on avoit le plus lieu de croire le schisme entièrement éteint , quelques schismatiques furieux , des environs de Rome , s'aviserent de produire un quatrième phantôme de Pape , *Landoftino* qu'ils appellerent Innocent III. Celui-ci , arrêté avec ses complices au Château de la Palombara , fut chargé de chaînes par ordre d'Alexandre & relégué à la Cava ; ce qui étouffa jusqu'aux dernières étincelles de ce malheureux schisme.

Card. Arrag.
ubi supra p.
471.

s'étant incliné de nouveau , il reçut l'absolution de la propre main du Saint Pere. Le lendemain on célébra la Fête de saint Jacques avec la plus grande solennité, & la cérémonie se termina par de nouvelles protestations entre le Pape & l'Empereur, qui se jurèrent encore une amitié & une paix inviolable (*).

(*) Le Pape Alexandre , dit Muratori , ne put retenir ses larmes , & relevant l'Empereur avec autant de bonté que d'empressement , il lui donna le baiser de paix. Le lendemain, Fête de saint Jacques , le Pape officia solennellement. Après la Messe , l'Empereur lui tint l'étrier & prenant la bride du cheval il se mit en devoir de le conduire : mais Alexandre l'en dispensa d'une manière très-affectueuse. Comment donc a-t-on osé débiter que , lorsque Frederic se prosterna devant Alexandre , ce Pape lui posa le pied sur le col , en disant : *Super aspidem & basiliscum ambulabis & conculcabis leonem & draconem* : (Tu marcheras sur l'aspic & le basilic , & tu fouleras aux pieds le lion & le dragon) ; que l'Empereur répondit : *Non tibi , sed Petro* (ce n'est pas à toi , mais à Pierre que je rends hom-

Il faut en convenir : les fastes de Rome chrétienne n'offrent point de plus beaux jours. Quel moment honorable pour le Sacerdoce ! mais Venise où se passerent de si grandes choses , en partage évidemment la gloire. Jamais elle ne joua de rôle plus brillant. Quel spec-

mage) ; & que le Pontife répartit , en appuyant le pied ; *Et mihi & Petro* (c'est à moi aussi bien qu'à Pierre). Passe encore , si pareille extravagance étoit racontée de Gregoire VII ; mais d'Alexandre III , qui montra toujours tant de sagesse , de modestie & de douceur ! aussi le fait est-il défavoué par tous les Historiens & les monuments authentiques. Les Allemands eux-mêmes le démentent. Avec quelle indignation les Ecrivains contemporains parlent-ils de la manière dont Henri IV fut traité par Gregoire VII au Château de Canossa ? Or , s'il étoit vrai qu'Alexandre III eut traité de la sorte Frederic I , seroit-il possible qu'aucun Ecrivain du tems n'en eut parlé ? la plupart ayant été du parti des Antipapes , est-il croyable qu'ils eussent passé sous silence un trait si scandaleux , si révoltant , & si propre à flétrir la mémoire d'Alexandre ?

tacle encore pour des observateurs dignes de le contempler & de le décrire ! Les Ecrivains anciens & modernes , qui s'efforcent de l'embellir par leurs fictions , font véritablement pitié. Au lieu de le charger de vains ornements , de fables & d'absurdités , ils devoient bien plutôt célébrer la sagesse admirable de cette République , qui malgré son attachement pour le souverain Pontife , malgré son zèle pour la ligue de Lombardie dont elle avoit embrassé le parti dès sa formation , ne laisse pas d'être choisie par l'Empereur & préférée à toutes les autres Cités , pour être le théâtre du plus célèbre Congrès qui se soit tenu dans la Chrétienté. De quelle adresse infinie n'eut-elle pas besoin , pour conserver ainsi l'estime & la confiance des deux partis ? Ce que je trouve de plus étrange , c'est de voir le moderne & célèbre Historien de la République de Venise , suivre ici Sabellicus dont il a si judicieusement relevé , en d'autres endroits , l'inexactitude & la partialité , & dont les

assertions sont démenties par les Écrivains qui se trouverent pour lors à Venise & furent même employés dans toutes les négociations. Et la seule chronique d'André Dandolo , dont le savant François (*) a si bien su se prévaloir,

(*) M. l'Abbé Laugier. Hist. de la Répub. de Venise. Il ne s'agit point ici du conte ridicule où l'on veut que Frédéric se soit avili jusqu'à se laisser mettre le pied sur la gorge. M. Laugier le rejette formellement dans la note , page 134. Mais M. de Nina ne lui passe pas d'avoir adopté le roman favori des Historiens de Venise , qui ne trouvant pas encore assez brillant le rôle que leur République joue , dans cette occasion , lui prêtent des embellissements imaginaires. On prétendit dans la suite , dit Muratori , que l'Empereur , après avoir publié contre le Pape un décret furieux , dans lequel il lui interdisoit le feu & l'eau , se mit à le poursuivre ; qu'Alexandre obligé de se travestir & de s'enfuir à Venise , se jeta dans un hôpital sous le nom d'un pauvre Prêtre qui demandoit l'aumône , où il fut reconnu & conduit de là par le Doge Ziani dans le Palais Episcopal ; que l'Empereur poussa jusqu'à Tarente , réclama le fugitif avec la hau-

ne fuffit-elle pas pour décrediter tout ce que les autres Ecrivains débitent à ce fujet ?

teur d'un Souverain qui redemande un fujet rebelle, & accompagna la fommation de menaces & de rodomontades afforties au refte de la fiction ; qu'il s'enfuit un combat naval très-fanglant, où les Venitiens battirent 75 galeres impériales, dont 30 furent amenées en triomphe à Venife, ainfi que le Prince Otton, fils de l'Empereur, qui s'offrit d'aller porter lui-même à fon pere les propositions des vainqueurs ; qu'enfin le Pape fut entièrement redevable aux Venitiens, de fon falut, de fon parfait rétabliffement dans Rome, de la glorieufe paix qu'il fit avec Frederic, &c. &c. &c. Or, voilà ce que M. Laugier femble donner pour conftant, & fur le ton même de quelqu'un qui a pefé les raifons pour & contre. *Tous les Hiftoriens conviennent de ce combat*, dit-il très-affirmativement, *ainfi que de la défaite de la flotte Impériale*. Tous ces Hiftoriens fe réduifent à quelques entoufiaftes de la gloire Venitienne, & il n'en eft pas un feul, j'entends de ceux dont le témoignage doit ici faire autorité, qui en dife un feul mot. Je conviens que l'anneau, la cérémonie où le Doge époufe la

L'Historien d'Alexandre que j'ai
suivi jusqu'ici & qui fut probable-

mer, les parasols, les trompettes, le
fauteuil, le carreau, figurent assez avanta-
geusement dans ce conte. On les prendroit
volontiers pour autant de médailles & de
monuments. Cependant il n'y a dans tout
ceci de certain & d'autentique, que l'usage
établi de tems immémorial & sans qu'on
en sache l'origine, de porter devant le
Doge, dans les cérémonies publiques, un
parasol de drap d'or, 8 trompettes d'ar-
gent, 8 étendards, & de lui préparer un
fauteuil doré garni d'un carreau d'étoffe
en or. Tout le reste est controuvé. Quand
à l'anneau, j'hazarderai une conjectu-
re; l'objet n'est pas assez important pour
me faire craindre une méprise. J'imagine
donc que, dans l'origine, cet anneau peut
fort bien n'avoir été dans la main du Doge
que ce qu'il est au doigt du Successeur
de Saint Pierre, un anneau de pêcheur,
le modeste emblème de l'origine des Ve-
nitien, l'attribut de leur première pro-
fession. De cette idée à celle d'épouser la
mer & d'envisager l'anneau comme le
symbole de l'union conjugale, il n'y a pas
si loin qu'on pourroit le croire, & le tems,
l'imagination & l'opulence ont dénaturé
ou embelli des monuments bien moins
variables. Je reviens à M. l'Abbé Lau-
gier qui nous dit, qu'après la prétendue

ment un des courtisans de ce Pape, ne nous dit pas combien les Confédérés furent mécontents de cette paix de Venise. Mais les Auteurs Milanois & Contemporains assurent que les Lombards se plainquirent hautement du Pape, & l'accusèrent de ne s'être occupé que de ses propres intérêts, sans s'embar-

viatoire des Venitiens, il fut question de choisir un lieu convenable pour le Congrès, & l'entrevue du Pape & de l'Empereur, & qu'enfin on convint de se rendre à Venise comme étant un lieu neutre. Comment un Ecrivain aussi judicieux a-t-il pu dévorer une contradiction de cette force. Quoi Venise qui venoit d'écraser, dit-on, le parti de l'Empereur, de lui prendre, brûler ou couler à fond 75 batiments, de faire son fils prisonnier, fut regardée comme un lieu neutre. Assûrement Frederic n'étoit pas difficile sur les preuves de neutralité. Et que faut-il donc pour caractériser une puissance ennemie? il est très-vrai cependant que Venise parut à Frederic le lieu le plus sûr ou le moins suspect, & par cela seul que Venise fut choisie pour être le théâtre des négociations; il est démontré qu'elle n'avoit rien eu de particulier à démêler avec l'Empereur.

raffer de ceux de la ligue, qui avoit cependant tout fait pour lui & contraint l'Empereur de tomber à ses pieds. Je conviens que le reproche avoit quelque fondement ; mais, tout bien examiné, qui osera blâmer Alexandre d'avoir préféré le repos de l'Eglise & l'extinction d'un schisme, qui duroit depuis si longtemps, aux prétentions de ses alliés. D'ailleurs, si les Lombards n'obtinrent pas dans le traité de Venise la paix avantageuse & complète qu'ils croyoient être en droit d'attendre de la médiation du Pape, ils pouvoient se prévaloir de la treve qui s'observa très-fidèlement, & se mettre en état d'obtenir par eux-mêmes tout ce qu'ils desiroient. En effet, lorsque les six ans furent sur le point d'expirer, Frédéric ne montra nulle opposition à renouveler le traité ; & ils acquirent par la paix de Constance tout ce qu'ils auroient pu raisonnablement prétendre dans celle de Venise.

Il y avoit déjà plus de vingt ans que le fils de Frédéric, qui fut

An. 1169.

Sigon. l. 14.

Henri VI, étoit déclaré Roi de Germanie ; l'Empereur & les Barons l'ayant couronné à Bamberg en 1169. Mais Henri avoit fort à cœur de s'assurer encore la succession du Royaume de Lombardie & la couronne Impériale. Dût-il même lui en coûter le sacrifice des droits les plus flatteurs dont ses ancêtres avoient joui, il aimoit mieux être actuellement Roi d'Italie, & Empereur des Romains, que de courir le risque de manquer ces deux dignités ; ce qui pouvoit très-bien lui arriver, au cas que son pere vint à mourir avant d'avoir mis ordre aux affaires de Lombardie. Il travailla donc de toutes ses forces à cimenter la paix entre son pere & les Villes confédérées ; & profitant du moment où Frédéric tenoit dans Constance les Etats de Germanie, il le pressa vivement sur cet article. L'Empereur répondit aux premières instances de son fils, que si les Lombards lui demandoient la paix à des conditions raisonnables, il étoit prêt à la leur accorder. Sur le champ, Henri le détermine à faire partir

pour Plaisance l'Evêque d'Asti, le Marquis Henri-le-louche, un Religieux nommé Théodoric ou Thierri & Rodolphe son Camerlingue. Les Confédérés qui étoient, de leur côté, le moment de renouer la négociation, firent certaines avances & n'hésiterent pas d'y envoyer leurs députés. Les conférences ouvrirent le 30 Avril 1183; & les ministres de Frédéric ayant présenté leurs pouvoirs, ceux de la *ligue Lombarde, des Marches de Verone & de Venise* (1), déduisirent les articles contenant les prétentions & le vœu de tous les alliés. Savoir, que la paix seroit confirmée entre l'Eglise & Frédéric; que les Villes de Cremone, Milan, Lodi, Bergame, Ferrare, Brescia, Mantoue, Verone, Vicenze, Bologne, Ravenne, Rimini, Modene, Reggio, Parme, Plaisance, Bobbio,

An. 1183.

(1) C'est le titre que prenoient les alliés, depuis qu'un si grand nombre de Villes étoit accédé au premier traité de confédération, fait en 1176.

Tortone , Alexandrie , Vercel , Novarre , & le Marquis Obizzon Malaspina , ainsi que tous leurs autres alliés , se gouverneroient désormais à leur gré ; & seroient maintenus dans le même degré d'indépendance & de souveraineté dont ils avoient joui depuis le règne d'Henri IV ; que l'Empereur se contenteroit des vivres & munitions qu'on avoit coutume de lui fournir dans sa route lorsqu'il alloit prendre la couronne Impériale à Rome ; qu'il traverseroit l'Italie paisiblement & sans y causer aucun dommage ; qu'il y recevrait le serment de ses vassaux , & que ceux-ci seroient obligés de l'escorter jusqu'à Rome (1). Les députés Impériaux promirent d'appuyer les demandes des Confédérés , & furent en rendre compte à l'Empereur qui tenoit pour lors ses Etats à Constance , où se rendirent en même temps les représen-

(1) Voyez Sigonius , liv. 14. an. 1183. pag. 815-16. Voyez aussi Muratori , Dissertation 48. des antiquités Italiennes.

tants de la ligue. Quant aux difficultés qu'y purent effuyer les différentes prétentions des Lombards, nous n'en savons rien de positif; mais il est bien certain qu'elles furent applanies en très-peu de temps, puisque le traité de Constance est datté du 25 Juin, ce qui, combiné avec l'ouverture du Congrès de Plaisance, ne donne pas tout à fait deux mois. Par ce traité, l'Empereur, & nommément son fils Henri, Rois des Romains, accordent tous les articles énoncés (1).

(1) Voyez Code Just. *in fine*, *sub titulo* de pace Constantiæ.



CHAPITRE V.

*Henri VI épouse Constance ,
héritière présomptive des E-
tats de Pouille ; succède
à l'Empereur Frédéric I, son
pere ; prend les armes
contre Tancrede , à la mort
duquel il s'empare du Ro-
yaume de Pouille & de Si-
cile.*

SI la paix de Venise , qui pro-
cura tant d'avantages au Pape A-
lexandre , ne contenta pas absolu-
ment les Confédérés , en revanche ,
le traité de Constance , qui assura
la paix & la liberté aux Lombards ,
ne termina pas à beaucoup près les
différents de Frederic avec la Cour
de Rome. La querelle n'étoit qu'affou-
pie & l'Empereur haïssoit toujours
au fond de l'ame le parti Pontifi-
cal. Alexandre III étant mort en

1181, il fut remplacé par Luce III, qui vint, l'année d'après la paix de Constance, tenir un Concile à Verone. L'Empereur y assista, étant descendu cette année là même en Italie sans aucun appareil de guerre, pour visiter les Cités avec lesquelles il s'étoit réconcilié, & faire en même temps reconnoître les Droits de l'Empire aux Villes non comprises dans le dernier traité. Il avoit fort à cœur les affaires de Toscane & les biens allodiaux de la Comtesse Mathilde, question très-intéressante entre lui & le saint Siège, sur laquelle il n'étoit point aisé de s'accorder & qui resta même indécise. Après quelques conférences, qui n'aboutirent qu'à les aigrir, Luce & Frédéric se séparèrent assez mécontents l'un de l'autre : & le dernier, laissant le Pape à Verone, se rendit en Toscane, dans la vue d'y ranimer l'autorité Impériale & d'y être plus à portée de négocier, avec le Roi de Sicile, une affaire de la plus grande importance. Guillaume II, qui avoit succédé en 1166 à son pere, Guil-

laume-le-mauvais, étoit marié depuis long-temps avec Jeanne, fille d'Henri II, Roi d'Angleterre. Dix ans de stérilité lui laissoient peu d'espoir d'en avoir des enfants. Se voyant donc menacé de manquer de Successeur légitime, attendu que son cousin Tancrede passoit généralement pour bâtard, il avoit pris le parti de marier Constance, sa tante paternelle. Jean Villani, & d'autres après lui, assurent que cette Princesse avoit embrassé la vie monastique, & qu'elle approchoit quarante ans. Les Historiens modernes de Naples, ainsi que Muratori, ont démontré que lorsqu'elle épousa le fils de l'Empereur, elle n'avoit pas plus de trente-un ans. Il n'est pas si clair, à la vérité, que Constance ne fut point religieuse, ou liée par quelque vœu de virginité. Quoiqu'il en soit, il ne fut pas plutôt question de la marier, que Frédéric se mit en devoir de l'obtenir pour son fils Henri VI, qui étoit à peu près de l'âge de Constance. Barbe-rousse trouva fort à propos, parmi les Conseillers même du Roi

de Sicile, un personnage intéressé à seconder ses vues. Mathieu, Vice-Chancelier du Royaume, étoit depuis long-temps ministre & favori de Guillaume. Entre autres établissemens faits sous son ministère, on comptoit la fondation de l'Eglise & du Monastere de sainte Marie-la-neuve (1) qu'il exempta d'abord de toute Jurisdiction Episcopale, & qu'il fit ensuite ériger en Archevêché pour désoler Gautier, Archevêque de Palerme, qu'il détestoit. Gautier, dévorant son injure, épioit l'occasion de s'en venger. Frédéric vint la lui offrir. Le mariage de Constance avec Henri VI essuyoit des contradictions de la part de plusieurs Barons du Royaume, & l'on juge bien que le Pape n'en accéléreroit pas la conclusion. Gautier, persuadé que Frédéric, pour prix d'une succession de cette importance, lui accorderoit la première place dans sa faveur & le

(1) Sainte Marie de Monreal auprès de Palerme.

mettroit en état d'accabler & le Chancelier & ses autres ennemis, déterminâ Guillaume & le fit passer par dessus toutes les oppositions. Le mariage fut donc arrêté [1], & célébré avec la plus grande magnificence à Milan, en Janvier 1186. Les nûces étant achevées, Frédéric fit couronner les nouveaux époux à Milan & à Monza. L'Archevêque de Milan étoit en possession de donner la couronne au Roi d'Italie ; mais Urbain III, qui avoit été nommé à cet Archevêché, quelques mois avant la mort de Luce, & qui ne jugea pas à propos de s'en démettre en montant sur le saint Siége, ne voulut ni faire la cérémonie, ni consentir qu'un autre en fût chargé. Urbain, ainsi que son Prédécesseur, étoit déjà fort indisposé contre Frederic & pour les mêmes raisons. Quand il vit les Etats de Pouille, si près

(1) Voyez Baronius & Rinaldi, an. 1186. nombre 25. Voyez aussi Saxius, *in not. ad Sig.* pag. 825-26.

d'être unis aux Royaumes de Lombardie & d'Allemagne, il trembla pour les possessions du saint Siège & pour la liberté de l'Italie. Mais Frédéric ne se mit pas fort en peine de la résistance & des allarmes d'Urbain. Le Patriarche d'Aquilée, assisté d'autres Evêques sujets de l'Empereur, couronna bien volontiers les deux époux; & Frédéric se reposant de l'administration de la Lombardie sur le nouveau Roi, partit pour l'Allemagne. Pendant deux ou trois ans il ne se passa rien qui fût capable d'altérer la paix ni qui portât visiblement atteinte au traité de Constance. La guerre des Romains contre ceux de Tusculum, celle des Parmesans contre les Plaifantins & quelques autres différens particuliers, furent sans conséquence pour le général de la nation, entièrement occupée, ainsi que toute l'Europe des affaires du Levant.

La perte de Jérusalem & d'autres désastres, que les Chrétiens esluèrent dans ces contrées, déterminèrent le vieux Frédéric à conduire en Palestine une puissante armée.

Quelques temps après son départ, le Roi de Sicile mourut, ayant déclaré, par testament ou par acte de quelque autre espèce, Henri VI & Constance héritiers de sa couronne. Il engagea même, avant son décès, les principaux vassaux à leur prêter serment de fidélité. Mais les Siciliens avoient en horreur le joug des étrangers & sur-tout celui des Allemands. Il s'éleva tout à coup de violents débats entre les Princes & les Officiers de la couronne. On ne savoit qui l'on devoit reconnoître pour Roi. Plusieurs Barons Normands, voyant le trône vacant & , pour ainsi dire, à la merci du premier usurpateur, s'efforçoient à l'envi d'y monter. D'autres vouloient qu'on s'en tint aux dispositions du feu Roi en faveur de Constance & d'Henri; & ceux-ci avoient à leur tête, le même Gautier, Archevêque de Palerme, promoteur du mariage. Mais enfin la faction du Vice-Chancelier Mathieu prévalut, & l'on convint d'appeller au trône Tancrede, Comte de Lecce, lequel, quoique réputé com-

munément bâtard , ne laissoit pas d'être , par les mâles , le plus proche parent du feu Roi. Sa bâtardise même n'étoit pas un article universellement convenu : beaucoup de personnes le regardoient comme légitime, attendu qu'il y avoit eu un mariage secret entre le Duc Roger & sa mere. Tancrede passa ses premieres années au milieu des plus rudes épreuves. Maltraité de son ayeul , qui poursuivoit le Duc Roger son fils , jusques dans le fruit malheureux de ses amours clandestins ; persécuté plus cruellement encore , sous le gouvernement orageux & farouche de Guillaume-le-mauvais, il fut se cacher en Grece , & ne sortit de sa retraite qu'au bruit des vertus aimables de Guillaume II , qui lui fit en effet l'accueil le plus gracieux , le combla de carresses & de bienfaits , & l'investit du Comté de Leccé , fief possédé antérieurement par Robert , son ayeul maternel. Au caractère le plus heureux , aux plus grandes leçons de l'adversité , Tancrede joignoit tous les trésors de l'étude , & ce qui est plus précieux

encore , une prudence consommée : Quel dommage que la Sicile & la Pouille n'en ayent pas joui plus long-temps ! il auroit fait , sans doute , autant de bien dans ces Provinces , que sa mort y produisit de calamités , par les révolutions dont elle fut le signal.

An. 1190-91. Dans ces entrefaites , on apprit que Frédéric étoit mort en se baignant dans une petite riviere d'Armenie (*). Avant d'attaquer Tancrede qui s'affermissoit de jour en jour sur le trône de Sicile , Henri VI voulut recevoir la couronne Impériale. Célestin III , nouvelle-

(*) La riviere de *Salef* , qu'on a prétendu , sans aucun fondement , être le *Cidnus* dont la froidure faillit être si fatale au grand Alexandre. » Frederic , dit Muratori , étant arrivé sur les bords délicieux du *Salef* , & la chaleur étant excessive , prit fantaisie de se baigner dans les eaux de ce fleuve. Les uns disent , qu'ayant voulu s'exercer à la nage , il se noya ; les autres , que la froidure de l'eau le surprit ; & le roidit à un tel point , qu'il expira quelques heures après.

ment élevé sur la Chaire de Saint Pierre, savoit assez que ce Prince haïssoit au fond de l'ame le parti Sacerdotal, & ne se piquoit pas d'ailleurs de beaucoup d'humanité; mais sa position étoit si critique, la fidélité des Romains paroissoit tellement équivoque & chancelante, qu'il ne put se dispenser de couronner Constance & son mari, après en avoir exigé cependant le serment accoutumé (*). Les nou-

Muratori;
an. 1191.

(*) Selon l'usage, dit Muratori, tome 7, p. 71, Célestin III devoit être sacré le Dimanche d'après son élection; mais apprenant qu'Henri s'avançoit en assurance vers Rome, pour recevoir la Couronne Impériale, il différa son propre sacre, afin de retarder celui d'Henri & de se ménager un délai, pendant lequel on pût arranger les affaires à l'honneur & à l'avantage de l'Eglise de Rome. Il est dit dans la chronique d'Arnold de Lubec, que les Romains s'accorderent secrètement avec Henri & prièrent ensuite Célestin de le couronner. En conséquence, le nouveau Pontife se fit sacrer le 14 Avril, Dimanche de Pâques. Cependant Henri, qui étoit arrivé, avec sa femme Constance & l'armée la plus nombreuse, dans le voisinage de

veaux Augustes s'étant débarrassés de cette cérémonie, marcherent à

la Basilique du Vatican, n'entra pas sitôt dans Rome, dont les portes, si l'on en croit Roger de Hoveden, furent exactement fermées aux Allemands jusqu'à ce qu'on eût réglé tous les articles. Mais, le lendemain de sa consécration, Célestin passa du Palais de Latran au Vatican & vint au devant du Roi qui prêta le serment accoutumé sur les degrés de Saint Pierre, fut ensuite introduit dans la Basilique & couronné solennellement Empereur. Jusques là tout est simple : la vraisemblance & la vérité sont également respectées. Mais voici du fabuleux, de l'étrange, du piquant, comme Muratori, je ne dirai pas cependant du merveilleux, attendu que le conte, en lui-même, est fort au dessous de l'épithète & n'est d'ailleurs qu'une imitation. C'est la parodie de cette ridicule scène que certains Ecrivains se sont efforcés d'ajuster, après coup, à l'histoire de l'absolution de Frédéric & dont nous avons démontré l'incohérence. Le même Hoveden raconte donc que l'Empereur & l'Impératrice, s'étant prosternés devant Célestin, qui étoit assis sur la Chaire pontificale & tenoit entre ses pieds la couronne d'or, la reçurent des pieds même du Pontife ; que la couronne eut à peine reposé sur la tête de l'Empereur, que le *Seigneur Pape* la fit tomber à terre d'un coup de

Tancrede , & se mirent en devoir de le chasser du Royaume de Pouil-

pied, voulant lui faire entendre qu'il pou-
voit le jeter aussi facilement hors de
l'Empire, s'il s'en rendoit indigne ; & que
les Cardinaux se hâterent de relever la
couronne & de la remettre sur la tête de
l'Empereur. Baronius, dit Muratori, *prend*
tout ceci pour la vérité même. Mais qui peut
croire un trait si révoltant, bien plus digne
du théâtre que du sanctuaire, souveraine-
ment indécent de la part du Vicaire de
J. C. & infiniment injurieux à l'Empereur ?
Henri VI n'étoit certainement pas homme
à essuyer un pareil outrage à la face de
Rome & de son armée. Malgré la multi-
tude de monumens qui attestent qu'Henri
fut sacré & couronné honorablement à Ro-
me, plusieurs Historiens n'ont pas laissé
de recueillir ce misérable conte. L'Abbé
Fleuri lui-même, liv. 74, n. XXIX, hésite,
ce semble, à le rejeter : & après l'avoir expo-
sé, à peu près dans les termes de Roger
Hoveden, il se contente d'ajouter : *C'est Ro-*
ger, auteur Anglois, qui rapporte cette cé-
rémonie que nous n'avons encore vue en au-
cun couronnement. M. Fleuri n'a pas dit le
mot. Le trait est absolument incroya-
ble. Il est vrai qu'Hoveden est con-
temporain & passe même pour un Histo-
rien exact ; mais pour les affaires d'An-
gleterre, qu'il traite effectivement en hom-

le. A leur approche un nombre considérable de Barons & de Villes, se soumirent volontairement, & leur jurèrent obéissance & fidélité. Parmi ceux qui se rangerent sous les drapeaux Allemands, Roffred, Abbé du Montcassin, se fit remarquer. Ayant endossé la cuirasse en faveur d'Henri, il combattit vaillamment à la tête de ses bataillons, & ne se laissa, même, point abbattre par les revers que ce Monarque essuya dans la suite (*). Ce -

me très-instruit & dans lesquelles il paroît mériter la réputation dont il jouit. Laissons donc les Anglois regarder son autorité comme irréfragable, & gardons-nous de lui déferer pour les événements des autres contrées. De bonne foi, conceit-on que les Allemands, qui méprisoient infiniment les Italiens & surtout les Romains, ayent pu souffrir qu'on insultât leur Roi avec tant d'indignité ?

(*) Le Moine Arnoul, Doyen du Mont Cassin, combattoit à côté de l'Abbé & signaloit aussi sa bravoure. En 1192, le Comte Berthold, Général de l'Empereur, leur donna le commandement d'une division, à la tête de laquelle ils ravagèrent la terre de labour & la Pouille &

pendant Henri pressoit Tancrede , par mer & par terre ; & tandis qu'à la tête des Allemands il pénétoit au centre de la Pouille , les flottes combinées des Pisans & des Genoïs , attirés par ses offres & ses promesses , étoient devant Naples qui commençoit de jouer le rôle de Capitale , & d'éclipser toutes les autres Cités de ce vaste Royaume. Mais l'armée navale des Siciliens , forte de soixante & douze galères , eut bientôt donné la chasse à l'ennemi , & nettoyé la plage. Des maladies causées par les chaleurs de la saison & du climat , consumoient , en même tems , l'armée de terre. Henri , lui-même , tombe malade , & se retire en Allemagne , avec un désordre qui avoit tout l'air d'une fuite. Constance , restée à Salerne , est arrêtée par les Citoyens & livrée au Roi Normand , qui par une générosité assez mal

Muratori
an. 1191.

emporterent Aquino. L'année suivante , ils joignirent l'armée Impériale & se distinguèrent à la prise de plusieurs Châteaux.

entendue, se hâta de la renvoyer à son époux. Tancrede, n'ayant pas laissé de recouvrer tout ce que les Allemands lui avoient enlevé, se voyoit en état de régler l'intérieur du Royaume ; & il alloit sans doute s'y livrer, lorsque la douleur excessive qu'il ressentit de la mort de son fils aîné, le mit tout-à-coup dans l'impuissance d'opérer, & le conduisit bientôt après au tombeau (*). Il laissa la couronne à son fils cadet, Guillaume III, dont l'enfance & la tutele furent confiées à la Reine Sibille sa mere.

A cette nouvelle, Henri voyant qu'il n'avoit plus en tête qu'un enfant & une veuve incapables de se soutenir sur un trône encore mal affermi, vole en Italie, suivi d'une puissante armée, & sans s'ar-

(*) » Il est bien singulier, dit Muratori, que dans un tel siècle personne n'ait jetté des doutes sur la mort naturelle de ces deux Princes. C'est merveille qu'aucun n'ait imaginé le poison. *An. 1193, p. 80.*

rêter en Lombardie , il tombe sur la Pouille & la Sicile , secondé par les flottes des Pisans & des Genoïs , qu'il vint encore à bout d'intéresser à cette expédition. La Pouille ne lui coûta qu'un siège , celui de Salerne. La Sicile succomba avec Siracuse ; & Palerme fit tout au plus mine de résister. La Reine Sibille , voyant tous ses états céder aux armes & à la fortune d'Henri , se fortifia dans le Palais Royal de Palerme , & fit conduire son fils Guillaume à Calata Bellota : forteresse excellente , dans laquelle on pouvoit tenir très-long-temps avec une poignée de soldats. Henri , qui sentoit la difficulté de l'emporter , offrit à la Reine des conditions honorables ; promit entre autres de donner à Guillaume le Comté de Leccé & la Principauté de Tarente ; & le traité fut bientôt conclu. Mais , lorsqu'il se vit maître de la Sicile , lorsque les peuples l'eurent proclamé & couronné Roi d'un commun consentement , il supposa des lettres , portant l'avis d'une conspiration tramée contre sa personne , sur les-

quelles il fit arrêter Sibille & Guillaume (*). Une multitude de Prélats & d'autres Grands du Royaume périt dans les tourments. Les richesses amassées par tant de Rois Normands, furent emportées au milieu des gémissements & des cris de la nation; un despotisme affreux se fit sentir dans tous les points du Royaume. Hugues Falcand, témoin de toutes ces horreurs, en a fait une peinture très-vive, dont la manière même & le coloris sont fort au-dessus du siècle dans lequel il écrivoit (1). L'Impératrice Constance accourut au bruit des succès de son mari; & brava toutes les incommodités d'une grossesse fort avancée, pour venir à son tour,

(*) Sibille & ses filles furent enfermées; pour Guillaume, après avoir été privé, selon les uns, de la vue, selon d'autres, de la faculté d'engendrer, il fut envoyé dans une forteresse du pays des Grisons.

(1) Voyez Hugues Falcand, *præf. ad hist.* & Arnold de Lubec, liv. 4. chap. 20, an. 1195.

prendre possession de la Sicile & de la Pouille qu'elle regardoit comme ses propres Etats. Cependant elle ne put s'y rendre aussi promptement qu'elle desiroit. Surprise par les douleurs de l'enfantement, elle fut obligée de s'arrêter à Jesi, dans la marche d'Ancone, où elle accoucha de Frederic II. Dès qu'elle fut rétablie, elle alla joindre l'Empereur en Sicile. Effrayée de l'atrocité avec laquelle Henri traitoit ses nouveaux sujets, elle imagina qu'il vouloit exterminer la race des Normands, & le prit si fort en horreur, qu'elle se mit à la tête des mécontents, & conspira, dit-on, contre sa personne (*). Cepen-

(*) Arnold de Lubec affirme que l'Impératrice Constance & quelques Seigneurs du pays trahissoient Henri. Roger de Hoveden entre à ce sujet dans un détail, d'après lequel il seroit difficile d'excuser cette Princesse. Il lui fait attaquer ouvertement son mari. Mais le Moine Godfroi dit simplement, dans sa Chronique, que le sanguinaire Empereur se trouva plusieurs fois en danger de perdre la vie & que les bruits publics mettoient toutes ces



476 REVOLUTIONS, &c.

An. 1197.

dant Henri court en Allemagne le-
ver de nouvelles troupes , & re-
vole en Pouille , d'où il se propo-
soit de passer en Orient , par dé-
férence pour Célestin III qui l'ex-
hortoit , depuis quelque tems , à se
croiser. Mais la mort l'ayant sur-
pris en Sicile , il laissa les Alle-
mands dans les plus grands trou-
bles. L'Italie , où il étoit assez gé-
néralement détesté , se réjouit plu-
tôt qu'elle ne s'affligea de sa perte ;
pour les Siciliens , ils se livrerent
à tous les transports de la joie.

conspirations sur le compte de l'Impératri-
ce. Voici probablement le germe de la vé-
rité. Il n'est pas croyable que Constance
ait voulu renverser son époux du trône.
Elle étoit mere ; & naturellement , elle de-
voit craindre que le désastre ne s'étendit
jusqu'à son fils. Mais il étoit en même temps
tout naturel qu'elle compatît aux souffran-
ces des Siciliens & des Appuliens , qu'elle
prit leur défense , blâmât les cruautés de
son mari ; & il n'en fallut pas davantage
pour la faire accuser d'avoir fomenté les
révoltes , excitées par les fureurs d'Henri ,
& d'avoir même donné les mains à l'élection
d'un autre Roi.

Fin du troisième Volume.

KZ

3209

MARCINA ZAMKOVSKA
KSIĘGOWNIA





